

6

# L'OBSTACLE

PAR

Jean ROSMER



6

★ Collection **2<sup>e</sup>** Stella ★



*Madame,  
Mademoiselle,*

**Puisque  
vous aimez  
les ROMANS**



abonnez-vous à

# MES ROMANS



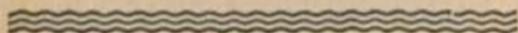
*Dans chaque numéro :*

**Deux Romans inédits**

en cours de publication.



CHRONIQUES, JEUX  
ET RÉCRÉATIONS



*Demandez 5 spécimens gratuits  
assortis en vous recommandant de  
la **Collection "STELLA"** à*

**MES ROMANS, 1, rue Gazan, Paris-14<sup>e</sup>**

LISTE DES DERNIERS VOLUMES  
PARUS DANS LA COLLECTION

“STELLA”



394. *La chance*, par René Daumière.  
 395. *Vaincre!* par J.-G. Chenavéry.  
 396. *La petite fille au fantôme*, par Isabelle Sandy.  
 397. *Mission secrète*, par C.-N. Williamson (trad. E.-P. Margueritte).  
 398. *Le bien-marié*, par Georges Beaume.  
 399. *Droit son chemin*, par Jean de Lapeyrière.  
 400. *Noémi bon-cœur*, par Antony Dreyer.  
 401. *Au gré du destin*, par Y. de Saint-Céré.  
 402. *La femme au miroir*, par Paul Cervières.  
 403. *En face de la vie*, par Marthe Fiel.  
 404. *L'homme est le maître*, par Ruby M.-R. Ayres (trad. M.-H. Lagarde).  
 405. *Le voyageur inattendu*, par Germaine Verdat.  
 406. *Un mari par surcroît*, par J. Dorlhis.  
 407. *Deux fiancées*, par Ch. Garvice (trad. O'Nevès).  
 408. *Le mobile secret*, par H. Lauvernière.  
 409. *Davia*, par Jean Rosmer.  
 410. *Un cœur renaît*, par Marie de Wailly.  
 411. *Quand il revint...*, par H. de Marcillet.  
 412. *Moute et les deux cousins*, par Guy de Téraumont.  
 413. *En plein mystère*, par Eymery Stuart.  
 414. *Anne-Marie*, par Jean Marclay.  
 415. *Prise au piège*, par Brada.  
 416. *Deux visages, un amour*, par Paul Bergh.  
 417. *Fleurs exotiques*, par L. de Maurelliac.  
 418. *La 35-45 R.J.*, par M.-A.-E. Séouzia.  
 419. *Le mal que fit une femme*, par L. Gestelys.  
 420. *Quand l'amour parle*, par M. de Crisenoy.  
 421. *Gilbert et l'ombre*, par Lita Guérin.  
 422. *Cœur fermé*, par H.-A. Dourliac.  
 423. *Dramatique amour*, par Louis Candray.  
 424. *Dolly Dollor*, par M.-M. d'Armagnac.  
 425. *Le manoir menacé*, par Jean de Lapeyrière.

(Suite au verso.)

Derniers volumes parus dans la Collection (suite.)

426. **La revanche du passé**, par A. de Beaufranchet.  
427. **L'Eternelle Chanson**, par Claude Chauvière.  
428. **Le Roman de Jo**, par Lise de Cère.  
429. **L'Etrangère**, par Claude Renaudy.  
430. **La gamme de « Do »**, par Marie Barrère-Affre.  
431. **Beautés rivales**, par Louis d'Arvers.  
432. **L'aventure de M. Mellac**, par Dominique.  
433. **Gisèle Reporter**, par Edouard de Keyser.  
434. **Les deux Mariages**, par A. Cantegrive.  
435. **Immortelle Jeunesse**, par Marie de Wailly.  
436. **Vers l'Oasis**, par Lucienne Chantal.  
437. **Sa fiancée**, par H.-A. Dourliac.  
438. **La Maison du mensonge**, par R. Dombre et C. Péronnet.  
439. **Ame de femme**, par Victor Féli.  
440. **Le Témoignage imprévu**, par Jean Jégo.  
441. **Au Petit Paris**, par Georges Baume.  
442. **Pour ne pas mourir**, par R. M. Pierazzi.  
443. **Marquise de Maulgrand**, par M. Maryan.  
444. **Masque et Visage**, par M. de Crisenoy.  
445. **A-t-elle du Cœur?** par Esme Stuart.  
446. **Messagère de Bonheur**, par Andrée Vertiol.  
447. **Château en Provence**, par Nany Arssy.  
448. **Folle Jeunesse**, par H. Lauvernière.  
449. **La Maison des Epaves**, par Françoise Chevigné.  
450. **Soir d'Été**, par Jean Mauclère.  
451. **Dix-sept ans**, par Ruby M. Ayres.  
452. **Quand elle partit**, par Gabrielle Leclère-Lefèvre.  
453. **La monnaie du bonheur**, par Coriola.  
454. **Laquelle?** par M.-A. d'Arvor.  
455. **L'imprudente pitié**, par Eric de Cys.

---

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

---

Le volume : **2 francs** ; franco : **2 fr. 25.**

Cinq volumes au choix, franco : **10 francs.**

C92834

Jean ROSMER

---

# L'OBSTACLE

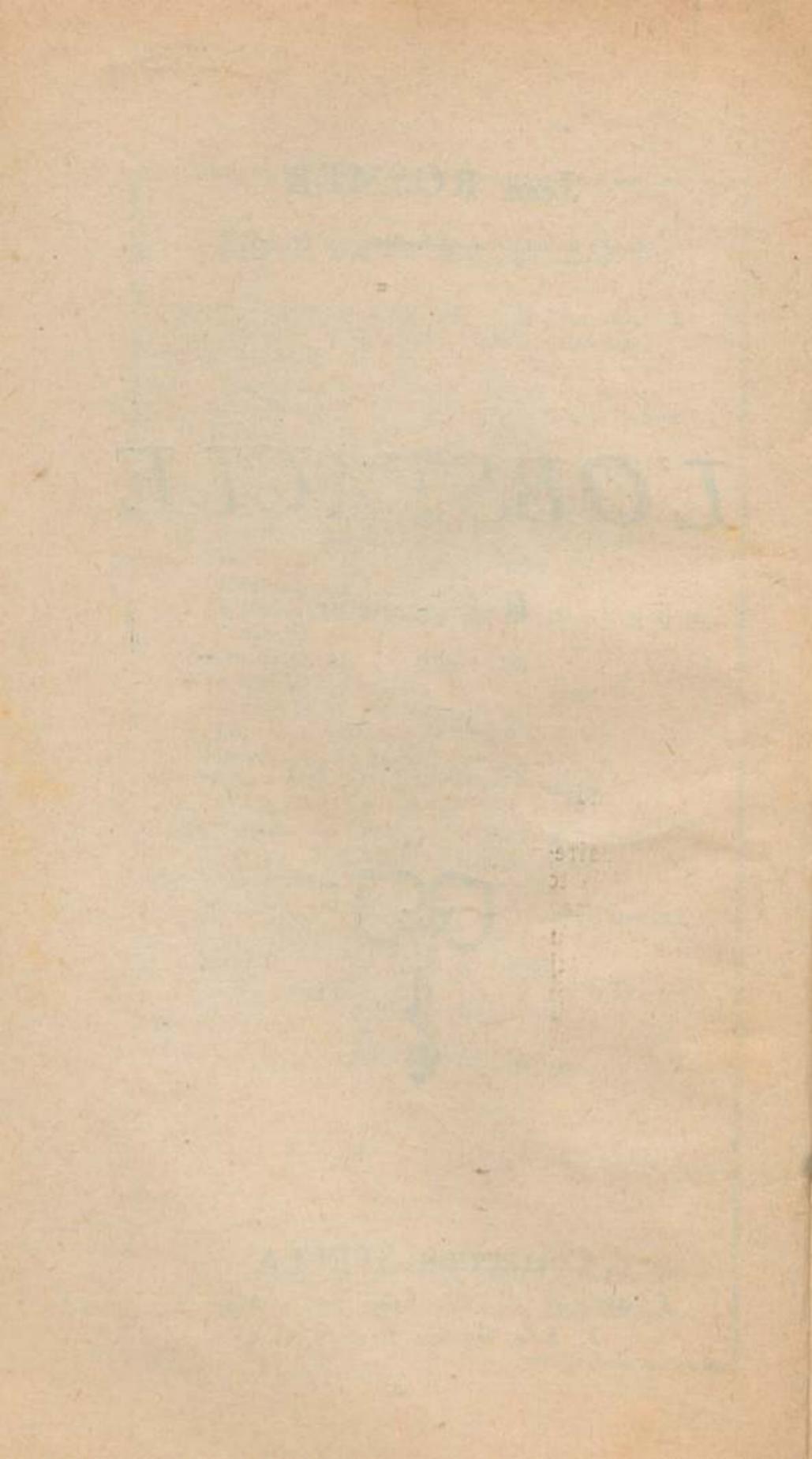
Roman inédit



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1. Rue Gazan. Paris (XIV<sup>e</sup>)



# L'OBSTACLE

---

## I

La marquise d'Espeuilles hésita un moment avant de décider :

— Je prends le fou. Gardez-vous bien, Guillaume !

Son partenaire grommela :

— Et moi la tour.

— Cela ne me dérange pas... Echec au roi ! Cette fois, j'en suis sûre, cousin ; vous avez perdu...

— Comme toujours. Vos combinaisons subtiles et traîtres m'ont dérouteré. Vous êtes de première force à ce noble jeu, ma chère ! J'ai grandement tort de m'obstiner à lutter contre vous. Toutes les chances sont de votre côté... Tout vous réussit : votre santé est la plus florissante du monde ; votre maison la mieux tenue ; vos domestiques les plus fidèles et dévoués. On s'écrase dans vos salons quand vous recevez : la ville entière est à vos pieds ; les blancs, les rouges, les bleus, les neutres se disputent votre personne. Tout le monde tient à vous avoir. Il n'y a pas de fête sans vous...

La vieille dame ne protesta point. Blottie au fond de sa bergère, la tête à demi renversée sur le dos-

sier capitonné de velours rose, elle promenait son regard sur le boudoir deuillet où elle se tenait de préférence, puis le ramena vers son compagnon.

Le teint fleuri, les yeux clairs sous les sourcils finement dessinés, le chevalier d'Aigrepont enfonçait sa petite personne fluette dans un fauteuil à oreillettes où il disparaissait tout entier. Ses mains blanches et sèches jouaient avec le cordon de soie noire de son monocle. Joueur d'échecs passionné, il ne pouvait se passer de sa partie quotidienne; cependant il ne gagnait guère. Depuis une semaine, il ne parvenait pas à rattraper ses pertes; cela le mettait hors de lui.

Le regard dur, il insista :

— Votre veine est insolente, ma chère; à votre place, je craindrais un retour du sort.

Aimablement, elle concéda :

— La fortune me sourit, c'est vrai! Je devrais être heureuse... Les nouvelles que je reçois de Jehan sont satisfaisantes; la petite Magali m'entoure de tendresse, veille à ma tranquillité, à mon bien-être...

— C'est naturel; une arrière-cousine recueillie par charité...

— Elle pourrait se montrer ingrate. Ces choses arrivent parfois.

— Hélas!

— Au contraire, cette enfant me témoigne une reconnaissance éperdue. Je n'ai donc pas lieu de me plaindre,... et pourtant...

Elle s'arrêta, leva les yeux au ciel, les abaissa très vite sur l'échiquier, remua les pions alignés devant elle, hocha la tête gravement et se tut.

Intrigué de ce silence, le vieux monsieur répéta :

— Et pourtant?

M<sup>me</sup> d'Espeuilles attendit un moment encore, puis brusquement avoua :

— Il m'arrive un ennui, mon bon Guillaume. Un souci, tout au moins... Je vous l'ai tu jusqu'à présent, non pour vous en faire un mystère, mais par paresse d'en parler. Ma belle tranquillité, ma quié-

tude, sont menacées; notre vie paisible si uniforme et réglée touche peut-être à sa fin...

Comme il la dévisageait, étonné de la confiance, elle poursuivit :

— Je ne sais si vous vous souvenez de mon camarade Alex Le Grandier?

— Bien sûr. C'était un beau garçon, élégant, alerte, toujours de bonne humeur. Il avait été chez les Pères avec votre mari. Il ne sortait pas d'ici.

— Nous l'aimions comme un frère; nos mères avaient grandi côte à côte, au Sacré-Cœur. Notre maison était la sienne. Un beau matin, il nous annonça son départ pour l'Australie. Subitement, l'envie de faire fortune l'avait pris; il voulait être millionnaire, dépenser sans compter. Sa décision nous surprit. Mon pauvre Aymeric essaya d'en découvrir la cause; cela ne lui fut pas possible.

— La folie des grandeurs l'avait frappé; un amour contrarié, une déception sentimentale l'atteignaient.

— Peut-être. En tout cas, il fut d'une discrétion absolue sur ce sujet. Ce philosophe dont douze mille livres de rente comblaient les vœux nous dérouta par ses désirs de luxe, de faste même. En quelques semaines, il réalisa son avoir, nous fit ses adieux et s'embarqua pour l'Océanie. Pendant les premiers temps, il nous tint régulièrement au courant de ses entreprises. Il réussissait; la ferme où il s'était installé était des plus prospères; ses produits faisaient prime sur le marché. A la fin de la troisième année, il nous annonça son mariage. Il avait rencontré une belle Anglaise, fille du gouverneur de sa province : miss Arabella Linton, et l'épousait. Nous lui envoyâmes nos félicitations, notre présent de noces, nos souhaits de félicité et une invitation à séjourner à *Terre-Blonde* quand ils viendraient en Europe. Il répondit par quatre pages enthousiastes : sa femme était la merveille des merveilles; ils étaient heureux et comptaient nous surprendre *at home* au début de l'été suivant. Trois mois plus tard, il nous informait que le

voyage sur le continent était retardé : de douces espérances retenaient M<sup>mo</sup> Le Grandier sur sa chaise longue... A la fin de l'année, un nouveau message nous apprit la naissance d'une fille, dont Alex me pria d'être la marraine. J'acceptai volontiers. La tante de la jeune maman tint, par procuration, la petite Aude sur les fonts baptismaux, et tout fut dit.

« Des mois, des années passèrent : mon mari me quitta, puis ma fille ; mes propres chagrins, l'éducation de Jehan m'absorbèrent au point que j'oubliai Le Grandier et son ranch.

« Je l'avais complètement perdu de vue, quand, hier matin, je reçus d'un *sollicitor* londonien une lettre dont les termes me donnèrent à réfléchir. Notre ami lointain était mort à Melbourne, d'une terrible cirrhose du foie compliquée d'un abcès de la vésicule biliaire ; il me légua sa fille et me conjurait d'accepter sa tutelle. L'enfant n'a plus aucune famille. Sa mère et les siens sont disparus depuis longtemps, c'est pourquoi le pauvre père, inquiet de l'avenir de son héritière, me suppliait de me charger d'elle, de la surveiller, de l'héberger jusqu'à son mariage. Une note jointe par l'homme d'affaires à la copie du testament me met au courant de la situation matérielle de la jeune Aude. Celle-ci passe pour la plus riche propriétaire de Nouvelle-Zélande ; ses revenus se chiffrent par centaines de mille livres sterling. Un intendant, choisi et formé par le défunt, conserve la direction des élevages ; l'orpheline n'a à s'occuper de rien, sinon donner décharge des chèques au *sollicitor* désigné par Alex pour gérer ses biens. Elle est émancipée, d'ailleurs ; un appui uniquement moral lui est seul nécessaire.

« Je fus ahurie. Sur le moment, l'idée de refuser traversa mon cerveau. Je la repoussai bien vite. Je ne pouvais faire cette injure au meilleur compagnon de mon adolescence. Alors, comme je ne voyais plus clair en moi, je mis mon chapeau et m'en allai chez le chanoine Clément. »

— Que vous conseilla-t-il ?

— D'accepter, tout simplement... Sans perdre une minute, je courus à la poste et câblai à Londres le résultat de la consultation. M<sup>lle</sup> Le Grandier réside en Angleterre depuis un mois.

— Si bien que... ?

— Si bien que j'attends ma filleule, non pas avec impatience, vous le devinez, mais avec angoisse. Cette insulaire inconnue, élevée dans un ranch, parmi les chevaux et les buffles paternels, doit avoir des manières primitives. Emporté par le flot de ses affaires, Alex n'a certainement pas eu le temps de veiller au développement intellectuel et social de sa rejetonne. Je crains d'avoir à lui inculquer les préceptes les plus élémentaires; et cela m'épouvante. Former une mondaine m'apparaît comme un travail cyclopéen. En aurai-je la force ?

Le chevalier eut un geste affirmatif :

— Certainement, ma chère ! Cela vous distraira, d'abord; un intérêt nouveau animera votre vie. Au lieu de passer vos loisirs dans les pouponnières et les crèches, vous consacrerez quelques heures chaque jour à la nouvelle venue. Et puis cette Australienne sera une aimable compagne pour Magali.

— Je l'espère... Par contre, s'entendra-t-elle avec moi ? Je suis vieux jeu, retardataire, provinciale... Je l'effraierai.

— Pourquoi donc ? Je suis assuré du contraire, et vous avez bien tort de craindre pareille perspective. A votre place, j'attendrais patiemment l'heure de partir pour la gare. D'ici là, je ferais préparer l'appartement le plus agréable pour la déracinée; je planterais des fleurs sous sa fenêtre...

— Et je louerais les violons pour lui donner la sérénade, n'est-ce pas ? Quel vieil enfant vous faites, mon pauvre Guy, avec votre inguérissable manie de voir tout en rose ! On ne peut causer sérieusement...

Il protesta :

— Je ne plaisante pas, je vous assure. Mes paroles sont marquées au coin du bon sens; méditez-en la profondeur, et vous tomberez d'accord avec

moi qu'il n'y a rien de mieux, pour accueillir un oiselet tombé du nid, que d'orner, de fleurir la cage où il doit s'enfermer.

Il s'arrêta.

Soulevée par une main légère, la tenture de soie brochée s'écartait doucement. Une jeune fille, petite, brune, ébouriffée, aux yeux rieurs, aux lèvres pourpres, apparut :

— Bonjour, tantine ! cria-t-elle du seuil. On peut entrer ?

— Bien sûr, chérie.

Elle tendit les bras ; la nouvelle venue s'y blottit, roula sa jolie tête sur l'épaule de la vieille dame, s'écarta vivement, s'approcha du chevalier, pinça sa jupe à deux mains, plongea dans une révérence de cour et s'écria :

— Votre servante, mon cousin ! Cette partie vous a donné satisfaction, je pense ?

L'interpellé prit son air le plus maussade :

— J'ai perdu encore, toujours, petite masque, et vous le savez... Il n'est pas possible de lutter avec votre tante... Elle est « vernie », cette femme-là !

— Tant mieux !... Elle le mérite. Connaissez-vous quelqu'un de meilleur, de plus parfait ?

M. d'Aigrepont haussa les épaules. Cependant la marquise interrogeait sa nièce :

— Tu t'es amusée, tantôt ?

— A peu près... Ni plus ni moins... Ce n'était pas très joyeux.

— Beaucoup de monde ?

— Les mêmes personnes, toujours. On m'a assailli de questions. Je ne sais comment la venue prochaine de M<sup>lle</sup> Le Grandier a été annoncée à nos relations. M<sup>me</sup> Saulnier m'a coincée dans un couloir pour me demander quelques explications. Je n'ai rien voulu dire ; elle a paru très mécontente et s'est sauvée. Aussitôt après, Michel d'Arlièges et Jakie Levers-Ponnier m'ont entreprise. Le physique, la fortune de votre filleule les préoccupent. Ils voulaient savoir la teinte de ses cheveux. J'ai eu tous les maux du monde à leur échapper.

Pendant qu'elle parlait, le chevalier la considérait.

« Elle est charmante et sérieuse, songeait-il; moqueuse aussi, peut-être, mais certainement très bonne. La gravité et la folie s'équilibrent en elle. Je la crois capable de caprices, mais elle saura y résister. Elle rit de tout, en apparence... Au fond, son cœur est sensible, vibrant, impressionnable. »

A ce moment, la marquise prononçait :

— Aryelle de Sorgues était là?

— Avec armes et bagages... Elle m'a demandé avec insistance à quelle époque arriverait Jehan. Je ne le savais pas, alors...

Elle écarta les bras dans un geste d'impuissance, puis compléta :

— Les Cœuvres ne m'ont pas lâchée de la journée. Aymard tenait à m'apprendre je ne sais quel pas mexicain dont je refusais d'écouter la description, Marc débitait cent fadaïses. Ils me croient millionnaire, les malheureux! et courent après ma dot. S'ils savaient qu'elle représente à peine trois mille francs de revenu, ils fuiraient sans espoir de retour. J'ai été sur le point de le leur apprendre. A la réflexion, je me suis ravisée. Je préfère les laisser dans l'ignorance. S'ils déclarent leur flamme, je leur servirai la vérité toute chaude. Ils tomberont de leur haut.

— Cruelle! gémit le chevalier.

La jeune fille protesta :

— Pas du tout; je connais leur mentalité, voilà! A me voir chez tantine, élégante, coquette, traitée en enfant de la maison, ils me croient largement rentée, s'empressent autour de mon humble personne, me trouvent cent mérites, les chantent bien haut. Le jour où leur religion s'éclairera, vous les verrez déguerpir. Ce ne sera pas un départ, mais une débandade.

M<sup>me</sup> d'Espeuilles insinua :

— Tu pourrais te tromper. Tu es assez gentille pour inspirer de l'amour.

— Ne croyez pas cela, tantine... De nos jours, on

ne se marie pas sans argent. La vie est trop difficile, trop coûteuse. Aussi j'y suis résignée : je resterai fille auprès de vous, si je vous suis utile ; sinon, j'irai comme dame pensionnaire dans un couvent. Avec mes quatre sous, je n'y serai pas trop mal traitée ; je m'occuperai de la chapelle, des catéchismes et ne me plaindrai pas de mon sort.

— Tu as déjà combiné cela ?

— Il faut bien, sans quoi on ne s'en tirerait pas. Dès ma sortie du Sacré-Cœur, j'ai regardé la vie en face. Je ne voulais pas être prise de court. Je m'y suis résignée. Oh ! cela n'a pas été facile. On se fait tant d'illusions quand on est pensionnaire ! Comme les autres, j'avais rêvé du cœur dans la chaumière. J'ai compris ma folie et me suis fait une raison. C'est pourquoi vous me trouvez si courageuse en face d'un avenir dont je connais la solitude.

Elle se tut, se laissa tomber sur une chaise, saisit l'éventail de la marquise, se donna de l'air, puis confessa :

— Maintenant, mon parti est pris, et je m'amuse ; je jouis de l'heure présente, du compliment tombé des lèvres de mes cavaliers, de la parole aimable décochée par une douairière bienveillante, de la rose offerte par un danseur galant, et je me répète : « Profite de l'occasion, ma petite ; elle est chauve et ne se laisse point facilement saisir. Dans quelques années tu seras une « demoiselle prolongée », ta situation ne sera un secret pour personne ; tes soupirants s'éclairciront ; tu feras tapisserie... Valse, tangué, bostonne tant que tu le peux : tu auras le temps de bayer aux corneilles plus tard. »

Elle sourit gaîment, puis compléta :

— En attendant la retraite, j'ai beaucoup de choses à faire. A installer M<sup>lle</sup> Le Grandier, d'abord. Où voulez-vous la mettre ?

— Dans la chambre bleue ; elle est confortable.

— Agréable à habiter, surtout... J'avais pensé à l'installer ailleurs, au premier, dans l'aile inoccupée. En trois jours je lui aurais aménagé un logis délicieux ; elle y serait tout à fait chez elle.

— Tu crois?

— Il me semble... Transplantée dans notre Catalogne, au milieu d'inconnus, elle éprouvera parfois le besoin de se sentir les coudées franches. Cela ne serait pas possible auprès de nous. Je ris, je chante, je remue et sors à tout instant.

M<sup>me</sup> d'Espeuilles hocha la tête :

— Tu as peut-être raison. Aude se plaira davantage à l'autre bout du logis. Arrange à ta guise l'appartement de la chanoinesse, je te donne carte blanche.

Magali se mit debout, pirouetta légèrement sur ses hauts talons, fit une nouvelle révérence au chevalier, embrassa la marquise et quitta la pièce.

Lorsqu'elle eut disparu, M. d'Aigrepont et sa cousine échangèrent un regard navré. Le vieillard murmura :

— Quel dommage!... Trois mille francs de rentes supplémentaires et je la marierais sur-le-champ.

— J'aimerais à la doter; je n'en ai pas le droit. Notre fortune vient de mon mari : elle appartient en propre à Jehan. S'il lui plaît d'en distraire quelques billets pour arrondir les revenus de la pauvrete, j'en serai enchantée, cependant je n'ose lui en parler...

— Il est généreux et juste : l'offre viendra de lui-même.

— Je l'espère. Il me serait trop pénible de laisser ce bijou d'enfant seule au monde, sans un appui, une affection solide. Elle est faite pour se marier, être mère, se dépenser sans compter au bonheur des siens, quoi qu'elle en dise...

— Elle est si patiente et douce...

Il y eut un silence. M. d'Aigrepont le rompit pour demander :

— Comment a-t-elle pris la nouvelle?... L'arrivée de M<sup>lle</sup> Le Grandier doit la troubler. Une femme jeune, riche, dans ce logis dont elle est la régente, peut devenir une cause de discorde...

— Je l'ai redouté... Une mésentente entre ces deux enfants pouvait s'élever. J'ai questionné ma

nièce. Elle m'a répondu spontanément : « Je ferai l'impossible pour devenir l'amie de votre pupille. Je me sens toute prête à l'accueillir fraternellement. Si l'une des deux refuse de signer le pacte d'alliance, ce ne sera pas moi. » Je connais Magali ; elle a grandi sous mes yeux ; elle est généreuse et bienveillante ; elle livrera tout grands ses bras et son cœur à l'exilée.

— Tant mieux !

Il sourit gaîment pour conclure :

— Vous serez entourée de façon charmante. Deux jeunes têtes sous votre vieux toit sèmeront le rire, l'entrain, la joie alentour. Vous ouvrirez toute large votre porte à la jeunesse ; on dansera à *Terre-Blonde*...

— Dans quelques mois, peut-être ; pour le moment Aude est encore en deuil.

— C'est vrai, s'excusa le vieillard, je l'avais oublié.

## II

Le rapide de Barcelone filait à toute vapeur ; les champs, les prés, les bois fuyaient avec une rapidité vertigineuse ; On venait de traverser Rivesaltes et on entrait dans une pittoresque contrée semée de villages riants, traversée de ruisseaux, sillonnée de routes encombrées de véhicules.

Enfoncée dans un des fauteuils du Pullmann, le visage tourné vers la portière, Aude Le Grandier regardait sans les voir les frondaisons verdoyantes, les vergers, les ruines hautaines qui défilaient sous ses yeux.

Une tristesse infinie se lisait sur son beau visage pensif ; une angoisse traversait ses larges prunelles d'un bleu violet et frangées de cils noirs et touffus.

On devinait qu'un chagrin profond l'accablait; des larmes mouillaient ses paupières; par un violent effort, elle les refoulait, s'obligeait à demeurer calme, à donner à ses traits une sérénité de commande.

Tant d'événements s'étaient succédé dans sa vie depuis six mois! Elle perdait pied. La mort de son père, survenue dans des circonstances tragiques; l'ouverture du testament, la succession compliquée, sa solitude dans l'habitation où elle vivait près du cher disparu; son désespoir plus profond chaque jour, et l'annonce soudaine du suprême désir de l'absent. Pour lui obéir, elle avait quitté l'Australie, la terre natale, si chère à son cœur. Sa douce enfance heureuse et préservée s'y était écoulée tout entière. Elle en connaissait les moindres recoins, savait le nom de chaque ouvrier, la vertu de toutes les plantes, le parfum des fleurs semées à profusion dans le jardin.

La mort dans l'âme, le regard éteint, elle s'était embarquée pour l'Angleterre, où se tenait le *solicitor*, l'homme d'affaires, l'ami presque de sa famille. Il avait eu la confiance de sir Edward Linton, son aïeul; M. Le Grandier l'avait nommé son exécuteur testamentaire, avec charge de s'occuper de l'orpheline si, par un hasard improbable, la marquise d'Espeuilles refusait de l'accueillir.

Chez l'avocat, Aude avait connu dans ses moindres détails la volonté expresse de son père. Un long entretien, au cours duquel elle avait beaucoup pleuré, lui avait appris quelle femme exquise et bienveillante était sa tutrice, les goûts de la vieille dame, ses habitudes. Elle savait qu'elle habitait presque toute l'année sa terre patrimoniale, aux portes de Perpignan. Elle connaissait l'existence de son fils Jehan, attaché d'ambassade auprès du Saint-Siège, et de sa nièce, la gentille Magali Vétheuil. Celle-ci serait sa compagne, son amie, avait affirmé le magistrat...

Un léger effroi s'emparait de la voyageuse à la pensée de tomber dans ce milieu si différent du sien

et dont on ne lui avait caché ni le formalisme, ni la réserve distante.

Elevée en face de la nature, dans un domaine immense où se trouvaient réunis les prés, les bois, les lacs, les collines, Aude ne connaissait rien de l'extérieur. Jamais elle n'avait franchi les limites de la propriété. Son père redoutait pour elle les dangers de la brousse, la rencontre de pirates ou de hordes à moitié sauvages qui auraient pu tenter de l'enlever pour s'en faire un otage précieux.

Débarquée dans la cité des brouillards, elle avait souffert. Le ciel bleu, les vastes espaces lui manquaient. Elle grelottait dans ces vieilles maisons sombres, humides, où la lumière est allumée en plein jour. Elle étouffait dans ces appartements étroits où le calorifère répandait une température de serre chaude.

Depuis la veille elle roulait vers cette Catalogne dont on lui avait tant vanté les séductions, la richesse des sites et des monuments, le soleil doré, la mer bleue, si proche.

Le train s'arrêta brusquement. On arrivait.

La femme de chambre, une Française d'âge canonique, recrutée à Londres, apparut à l'entrée du salon. Elle annonça :

— Nous sommes arrivées, Mademoiselle. Voici Perpignan !

La jeune fille se dressa d'un bond et suivit la servante. Celle-ci se faufilait parmi la foule des arrivants, frayait un passage à sa maîtresse, la conduisait à travers des couloirs souterrains jusqu'au premier quai, puis énonçait :

— Si Mademoiselle veut prendre patience quelques minutes, je m'occuperai des bagages.

— Allez, Marion ; je vous attendrai ici.

Il faisait un temps merveilleux ; une gaité alerte flottait dans l'air. Des roses grimpaient aux piliers de la verrière. Une haie de camélias se dressait à gauche ; une tiédeur montait de l'asphalte du trottoir.

Debout contre l'éventaire de la marchande de

journaux, la voyageuse se demandait pourquoi nul n'était venu à sa rencontre. Elle espérait trouver sa tutrice à sa descente de wagon... Cette marquise dont on vantait la bonne grâce, la bienveillance, la compassion, n'éprouvait donc aucune affection pour l'orpheline venue de loin pour s'abriter sous son aile?

Deux messieurs qui couraient pour atteindre leur compartiment s'arrêtèrent pour la regarder. Les employés considéraient avec admiration l'élégance de son tailleur gris, de ses bottes de daim, du nécessaire déposé à ses pieds. Ils se demandaient ce qu'attendait cette jolie femme, si correcte et hautaine, et s'approchaient de la boutique aux livres pour mieux la dévisager.

Leur enthousiasme si mal déguisé empourpra le visage de la jeune fille. Des larmes mouillèrent ses paupières. Par un effort de volonté elle se raidit, essuya ses pleurs et se dirigea vers la sortie.

A ce moment, une dame à cheveux blancs, vêtue de foulard héliotrope, surgit d'une salle d'attente, courut à elle et demanda :

— M<sup>lle</sup> Le Grandier?

Aude se retourna. La voix harmonieuse de la nouvelle venue, sa distinction, la douceur de son sourire l'impressionnèrent favorablement. Un sourire étira sa bouche sérieuse; elle répondit :

— Oui, Madame.

— Je suis Yolande d'Espeuilles, à qui vous êtes confiée. Je m'excuse d'arriver si tard. Une panne d'auto à la descente d'Elne nous a fait perdre vingt minutes.

Tout le monde connaissait la marquise. Les uns la saluaient; les autres s'écartaient pour lui laisser la voie libre.

Cependant la vieille dame proposait :

— Donnez votre bulletin de bagages au valet de pied. Il les fera charger sur la camionnette. Vous les aurez ce soir.

— Ma camériste s'en occupe, Madame : elle doit les avoir reconnus...

Elle hésita une minute avant d'ajouter :

— Mon *sollicitor* a tenu à me pourvoir d'une suivante; je redoutais de vous importuner en l'amenant.

— Vous avez bien fait de l'écouter. Votre domestique sera la bienvenue à *Terre-Blonde*.

Elles s'étaient installées dans la voiture; le chauffeur mettait le moteur en marche. Déjà la limousine traversait la cour de la gare et s'engageait sur un boulevard bordé de maisons fleuries comme des bouquets.

Aude considérait cette ville inconnue : la route blanche brûlée de soleil, les passants agités, les femmes au profil régulier, aux cheveux noirs, aux larges prunelles de velours sombre. Elle vivrait désormais sous ce ciel indigo, dans cette contrée montagneuse, parmi ces vignes vertes et fraîches.

De son côté, M<sup>me</sup> d'Espeuilles étudiait sa pupille et la trouvait très belle. Elle l'était en effet avec ses cheveux d'un blond ardent, ses immenses yeux mauves, ombrés de cils noirs et frisés, l'ovale parfait de son visage, son teint de lys à peine rosé, sa bouche minuscule. Elle dit soudain :

— Vous devez être lasse, mon enfant. Un pareil voyage sans débrider...

— Vingt-quatre heures de trajet ne sont rien, en face de la traversée d'Australie à Londres par le Pacifique.

— Sans doute; néanmoins, vous devez éprouver l'envie de vous reposer.

— Pas du tout, Madame, je vous assure.

La marquise leva le doigt :

— Je vous en prie, ma chère petite, cessez avec moi ces appellations cérémonieuses. Je suis tante Yo ou tantine, pour les jeunes de mon entourage. Imitiez-les : vous me ferez plaisir.

L'auto tournait brusquement dans une avenue plantée de cèdres énormes, franchissait une grille majestueuse et s'engageait sous un quinconce de marronniers entièrement couverts de fleurs roses et blanches.

— Nous voici arrivées, annonça la châtelaine. *Terre-Blonde* est à deux kilomètres de la ville, assez près pour ne pas être trop séparée de mes relations, et trop loin pour les importuns. Vous vous y plairez, j'espère; en tout cas, je m'efforcerai de vous en rendre le séjour agréable. Mon pauvre mari et moi considérons votre père comme notre frère cadet. Aimez-moi un peu en mémoire de lui.

— C'est déjà fait, affirma la jeune fille.

D'un geste spontané, elle saisit la main de sa tutrice, l'éleva jusqu'à ses lèvres et la baisa respectueusement.

Elles mettaient pied à terre, gravissaient les cinq marches d'un perron très large et fleuri d'orangers en caisses. Un maître d'hôtel ouvrait la porte d'un vestibule de proportions grandioses, dont une armure de chevalier, dressée sur un destrier de bois caparaçonné d'acier damasquiné d'or, occupait le centre, et les guidait jusqu'au petit salon fleur de pêcher, où le goûter était servi.

— Je me tiens ordinairement dans cette pièce; nous nous y réunissons avant les repas, quand aucun hôte étranger ne partage notre menu. Vous m'y trouverez quand vous désirerez me voir.

— Ce sera souvent, assura Aude. Vous me parlerez de *daddy...*, de papa, devrais-je dire; mais, par une vieille habitude anglaise, je conserve le vocable usité là-bas... Et pourtant nous parlions toujours français à la plantation... Mon père ne pouvait s'accoutumer à employer l'idiome du pays... Cependant, comme *mammy* était née à Edimbourg, nous devons lui faire plaisir et user parfois de son dialecte national.

M<sup>me</sup> d'Espeuilles s'asseyait devant la table à thé. Le majordome s'empressa.

— Mademoiselle n'est pas encore descendue? dit-elle.

— Je ne l'ai pas vue, Madame la marquise.

— Voulez-vous la prévenir, s'il vous plaît?

Le domestique s'éclipsa. La châtelaine demanda :

— On a dû vous parler de ma nièce Vêtheuil, je pense? Dans la lettre explicative adressée par mon notaire au *sollicitor* londonien, j'avais recommandé de mentionner sa présence sous mon toit. C'est une enfant exquise, prime-sautière et enjouée. Elle égaye ma vieille baraque en l'absence de mon fils. Soyez son amie, ma petite Aude, je vous en serai reconnaissante.

L'entrée de Magali coupa la réponse de l'orpheline. Elle traversa la pièce d'un pas souple et glissant, s'approcha de M<sup>lle</sup> Le Grandier; sourit, puis lui tendit la main.

— Je suis heureuse de vous connaître, Mademoiselle, fit-elle doucement.

Une timidité inaccoutumée, une angoisse aussi tremblaient dans sa voix; la voyageuse le comprit. D'un mouvement gracieux, elle attira la brunette frémissante et l'embrassa sur les deux joues.

— Il me tardait tellement de vous voir! fit-elle; et je suis ravie de vous trouver si semblable à l'image que je me faisais de vous. Nous cousinerons, s'il vous plaît; je n'ai jamais eu de compagne; vous serez la première, l'unique.

Emue de cet accueil, la marquise contemplait le couple charmant formé par ses deux pupilles, puis déclara :

— Voyons, mes chéries, le thé refroidit. Il ne sera plus buvable... Et les *toasts!* de la vraie bouillie!

Elle souriait, heureuse; se rassurait aussi.

Sûrement Aude et Magali feraient bon ménage. La paix ambiante ne serait pas troublée par leurs disputes. Elle pourrait continuer à visiter ses pauvres, à présider ses comités, à faire la partie d'échecs du chevalier. Décidément, elle avait eu bien tort de craindre pour son repos.

Aude était montée chez elle et s'installait. Sa camériste déballait ses toilettes, tandis qu'elle rangeait sur les meubles ses bibelots personnels : la photographie de ses parents, encadrée de vermeil;

l'image de son aïeul, le colonel sir Reginald Linton; deux ou trois miniatures d'ancêtres, des vues d'Australie, de son habitation lointaine, du ranch où elle avait grandi...

Cependant, la marquise et sa nièce travaillaient dans le petit salon.

M. d'Aigrepont n'était pas venu. Il avait préféré d'attendre au lendemain pour faire la connaissance de la nouvelle pensionnaire de sa fidèle amie.

Assise près de la fenêtre ouverte sur le parc, dont une équipe de jardiniers ratissait les allées, elle travaillait, avec cette agilité dont elle était coutumière, à une brassière de nouveau-né.

A ses pieds, sur une chaise basse, Magali brodait au tambour.

M<sup>me</sup> d'Espeuilles avait achevé sa pelote de laine, elle en choisit une nouvelle dans la corbeille placée devant elle, compara minutieusement sa teinte et sa grosseur avec celles de la précédente, tricota quelques points rapides, s'arrêta, promena son regard sur la pièce douillette où chaque objet était un régal pour les yeux, considéra l'enfant appliquée à sa tâche, et dit :

— Petite fille, comment trouves-tu ma pupille?

— Belle comme une sainte de vitrail. Je n'ai jamais admiré pareil visage... Les autres : Janine de Cœuvres, Aryelle et Josée, pâliront de jalousie devant elle. Et puis avez-vous remarqué sa démarche? Une reine traversant un parterre; tout simplement; une déesse sur les nuées... Ah! je ne suis pas jalouse, grâce à Dieu! Sans cela je n'oserais point me montrer à ses côtés.

La vieille dame sourit de cet enthousiasme. Elle affirma :

— Tu as raison, enfant : elle est belle... Mais tellement froide et déconcertante; elle semble se défier de nous, pourquoi?

M<sup>lle</sup> Vétheuil secoua sa tête ébouriffée :

— Je trouve son attitude naturelle; je me demande si j'aurais eu son aisance dans une maison inconnue, au milieu d'étrangers dont l'existence

organisée pourrait être bouleversée par ma venue. Mettez-vous à la place de ma cousine...

Elle s'interrompit, sourit gaîment avant d'observer :

— Elle a décrété cette parenté : je me range à sa décision ; cela me charme, d'ailleurs. Il est tellement facile d'être amies quand un lien, même imaginaire, unit deux personnes...

Elle s'inclina vers son métier, enfla son aiguille et reprit :

— Mettez-vous à sa place, tante Yo, et vous verrez. Elle débarque des antipodes ; aucun parent ne l'introduit ; elle tombe comme un champignon dans une famille française aux goûts, aux mœurs, aux relations différents des siens, et vous voudriez la voir délirer d'allégresse ? Pour ma part, je préfère cent fois constater sa réserve, sa dignité, sa fraîcheur, si vous aimez mieux, que l'entendre chanter, rire, bavarder comme une perruche et m'ahurir de ses protestations...

— Tu es peut-être dans le vrai.

Il y eut un silence. M<sup>me</sup> d'Espeuilles le rompit pour émettre :

— Puisqu'elle t'a séduite dès l'abord, pourquoi ne l'as-tu pas accompagnée chez elle ? Tes conseils, tes avis auraient pu lui être utiles.

— Je ne crois pas, tantine. Elle doit avoir, comme nous toutes, aujourd'hui, ses idées sur l'harmonie du *home* ; elle arrangera le sien à son goût, et ma présence aurait été importune... Et puis, elle ne m'a pas conviée à la suivre là-haut... Pour rien au monde je ne voudrais me montrer indiscreète.

— Te voilà bien cérémonieuse ?

— Je ne suis jamais familière avec personne ; avec Aude, cela me serait impossible. Je l'aimerai de tout mon cœur, j'en suis sûre ; elle sera pour moi la sœur aînée dont on admire les moindres gestes, aux succès de laquelle on applaudit, la confidente, le guide intelligent et averti, mais elle ne s'en doutera point. Ces sentiments vivront, grandiront dans

le secret de mon être; je me garderai bien de les lui montrer.

— Pourquoi?

— Elle m'en impose; elle est trop royalement jolie et noble d'allures.

Magali s'interrompt, posa un doigt sur ses lèvres et murmura très vite :

— Chut! La voilà!

M<sup>lle</sup> Le Grandier entra, en effet. Elle avait quitté son costume de voyage pour une robe de crêpe de Chine blanc toute simple et unie, dans laquelle sa grâce blonde devenait plus souveraine encore.

— Jè ne vous dérange pas, ma tante? fit-elle en s'avançant.

— Vous êtes ici chez vous, ma chérie. Asseyez-vous près de Mag, et parlez-nous de votre pays.

Le visage de la jeune fille durcit. D'un ton glacé, elle répondit :

— Laissez-moi le temps de m'acclimater à *Terre-Blonde*, d'abord.

Il y eut un silence. M<sup>lle</sup> Vétheuil le rompit :

— Je vous aurais proposé mes services pour votre installation, je n'ai pas osé vous déranger. Tantine prétend que j'aurais dû. Je n'ai pas voulu entrer chez vous sans y être invitée.

— Vous serez toujours la très bien venue dans mon appartement, ma chère. Nous sommes voisines, je crois?

— Oui; le studio nous sépare. J'habitais près de la bibliothèque hier encore; quand votre venue a été annoncée, j'ai songé d'abord à vous isoler dans l'aile inoccupée, pour vous laisser vos coudées franches; à la réflexion, nous avons craint que vous ne vous trouviez un peu perdue, là-bas, et j'ai déménagé. Si vous avez besoin de mes services, la nuit, vous me trouverez prête à vous assister.

— Merci!

Sa voix s'était encore aigrie; ses yeux prenaient une expression méchante. Magali poursuivait :

— Je serai contente quand vous me mettrez à

contribution. Vous ignorez tout de cette Catalogne où vous allez vivre; demandez-moi de vous en décrire les habitants, de vous nommer nos amis, de vous indiquer leurs particularités. Vous me rendrez heureuse.

Audé avait tourné la tête. Dirigé vers le parc, son regard suivait les évolutions des hirondelles qui tournoyaient sur la pelouse. Elle ne répondit pas tout de suite. Des minutes s'écoulèrent au bout desquelles elle fit un effort pour prononcer :

— Je suis encore en deuil, malgré mes vêtements clairs. Chez nous, on ne porte guère de crêpe; le noir n'est pas en usage. Cela n'empêche pas la douleur de persister. La mienne est très profonde; je ne saurais aller dans le monde.

La marquise intervint :

— C'est entendu, je ne vous conduirai pas au bal; par contre, on se reçoit beaucoup dans l'intimité. On travaille pour les pauvres deux fois par semaine, puis on goûte. Certaines font un peu de musique. Cela n'a rien d'une réjouissance de gala. Vous pourrez nous y accompagner...

Les lèvres de M<sup>lle</sup> Le Grandier frémissaient. Elle ferma les yeux, se redressa sur son siège, puis consentit :

— Si vous voulez, ma tante.

### III

Pendant les jours qui suivirent l'arrivée de M<sup>lle</sup> Le Grandier à *Terre-Blonde*, le petit cercle provincial présidé par M<sup>me</sup> d'Espeuilles fut en révolution.

Tout le monde souhaitait de connaître la nouvelle venue, et, comme elle ne se montrait ni à l'église ni

dans les rues, les intimes de la châtelaine accouraient pour l'apercevoir.

Ils en furent pour leurs frais de curiosité. Elle ne parut ni au thé du jeudi ni à l'ouvrage. Magali fit seule les honneurs du goûter hebdomadaire, distribua à ses amies les pièces de layette à confectionner et répondit simplement aux questions posées :

— Ma cousine va bien; elle est encore en deuil et ne paraîtra pas dans le monde avant quelques semaines. Elle travaille dans sa chambre pour les protégés de tantine.

— Nous nous sommes portées en foule à la cathédrale, dimanche dernier, afin de l'apercevoir. Elle n'est point venue.

— Aude est anglicane, comme sa mère, et suit les offices au temple protestant, coupa M<sup>lle</sup> Vétheuil.

— Cela doit joliment contrarier la marquise : elle est si pieuse !

Magali ne répondit pas. Elle taillait des bavoires et semblait uniquement préoccupée de respecter les contours du patron.

Ses compagnes poursuivirent l'entretien à mi-voix. Certaines s'élevèrent avec vigueur contre les mariages mixtes, capables de semer la désunion dans les familles les plus paisibles; d'autres clamèrent bien haut leur refus d'accepter la main lourdement chargée de billets que d'opulents réformés tendaient vers elles; puis, comme la nièce de la châtelaine semblait se désintéresser du débat, elles entamèrent un autre sujet.

Ce dernier jeudi de mai, la réunion était particulièrement brillante. Une véritable cohue se pressait autour de la marquise, installée dans le hall au milieu d'un groupe de douairières. Des hommes discutaient politique sur la terrasse; avec autorité ils commentaient les événements de la semaine, et leurs voix sonores couvraient les cris joyeux des enfants éparpillés sur la pelouse.

Sous les charmilles, de jeunes couples bavardaient.

Dans la salle à manger tendue de cuir de Cor-doue, une trentaine de personnes goûtaient.

Magali versait pour elles le thé ou les orangeades, ordonnait au maître d'hôtel de servir du porto et du champagne aux messieurs, riait avec les uns et les autres et remplissait avec vigilance ses devoirs de fille de la maison.

Debout dans l'embrasement d'une fenêtre, un peu à l'écart, M<sup>lle</sup> Le Grandier considérait l'assemblée. Le visage fermé, les lèvres closes, elle s'ennuyait visiblement. C'était son premier contact avec les relations de sa tutrice, et elle ne se plaisait guère auprès d'elles. Néanmoins, le cadre fastueux où elle évoluait l'impressionnait favorablement. Sa famille s'entourait d'un décor vraiment grandiose, d'une société choisie, courtoise, distinguée, parée. C'était une nouveauté charmante pour ses yeux accoutumés aux rudes élégances des cow-boys et des fermiers d'Australie.

Autour de la table à thé, les bavardages allaient leur train.

— On m'avait annoncé « la merveille », clama soudain une jolie femme tout en rouge, et je ne la vois pas. Elle est belle comme un astre, paraît-il.

— Davantage ! appuya un des jeunes hommes présents.

— Comment le savez-vous, Patrice ?

— Je l'ai croisée sur le quai de la gare, le soir de son arrivée : elle éblouissait !

Un violent coup de coude décoché par son voisin coupa la fin de la phrase. Il allait protester contre cette brusquerie de mauvais goût, quand M<sup>lle</sup> Vétheuil intervint :

— Sortez donc de votre coin, Aude chérie, dit-elle, et montrez-vous un peu ; nos amis ont hâte de vous saluer.

A regret l'Australienne s'exécuta. Toutes les têtes se tournèrent de son côté ; les conversations s'arrêtèrent. Une flamme de jalousie traversa certains regards.

Droite, ferme, un peu hautaine et vêtue de blanc,

à son habitude, M<sup>lle</sup> Le Grandier fit quelques pas vers sa cousine et sourit.

— Vous aviez raison, Patrice, chuchota la baronne Saint-Héliér à l'oreille de son demi beau-frère : elle est splendide !

Il triompha :

— Je vous l'avais dit ! Voyez la pureté de son profil, la perfection de sa petite tête bouclée, ses immenses prunelles de velours bleu.

La jeune fille serrait les mains tendues, trouvait des paroles aimables pour remercier, puis s'approchait de M<sup>lle</sup> Vétheuil et l'aidait à faire les honneurs du thé.

Ses gestes étaient d'une harmonie parfaite ; on l'admira. Les hommes le montrèrent un peu trop ouvertement au gré de leurs danseuses ordinaires. Quelques gentils visages se renfrognèrent, des lèvres roses firent la moue ; il y eut des murmures rageurs.

Patrice Longeraud remarqua l'attitude déplaisante de ces demoiselles ; il désira de soustraire Aude à cette hostilité, à ces regards avides et peut-être malveillants. Il s'avança. Magali l'avait prévenu.

— Emmenez ma cousine au jardin, vieux Pat ! fit-elle. Accoutumée aux larges espaces, elle doit étouffer ici. Elle vous montrera les nouveaux rosiers ; vous ferez connaissance.

Le jeune homme ne demandait pas mieux. Il s'empressa de rejoindre M<sup>lle</sup> Le Grandier et s'offrit à lui tenir compagnie pendant sa promenade.

Ensemble ils gagnèrent la terrasse, puis les bosquets, longèrent un moment la charmille où bruisaient des rires, gagnèrent un hémicycle où des banes de marbre invitaient au repos et s'y assirent côte à côte.

— Ce domaine est un enchantement, émit soudain M. Longeraud. Tout y est disposé pour le régal des yeux. Les essences d'arbres les plus diverses et rares s'y trouvent réunies. La marquise en est très fière.

— Elle a raison, prononça l'Australienne.

Son compagnon reprit :

— Il n'a rien de comparable, sans doute, avec vos admirables résidences d'outre-Océan. Là-bas la végétation donne des résultats prodigieux.

La jeune fille se recueillit un moment avant d'avouer :

— Ma patrie est une terre miraculeuse et je l'aime... La vôtre me séduit également,... quoique...

Elle hésita avant d'achever :

— ... Je m'y sente un peu étrangère et tout à fait déroutée. La vie de ma tutrice, de ses amis, diffère tellement de la mienne, à la plantation...

Prise d'un besoin subit de s'épancher, elle ajouta :

— J'y vivais en sauvage; mon père m'interdisait toutes relations avec les filles de nos voisins. Avant mon départ pour Londres, je n'avais jamais franchi les limites du ranch. Alors, vous comprenez, tout m'ahurit. Je ne comprends rien à la mentalité de vos compatriotes; elles me paraissent uniquement préoccupées de mesquineries. Leurs idées m'échappent; il m'est impossible de les suivre, et j'évite de les écouter.

— Vous n'y perdez rien.

— En vérité?

— Hélas! oui!

Un sourire fugitif étira les lèvres roses de M<sup>lle</sup> Le Grandier; elle poursuivit :

— Les compagnes de ma cousine m'ont accablée de protestations; je devrais les imiter... Je ne sais pas. Au bout de trois répliques, je ne trouve rien à ajouter. Elles parlent sans cesse de personnes dont j'ignore le nom, la qualité; décrivent des fêtes auxquelles je n'ai pas assisté...

— Médisent aussi, n'est-ce pas?

— Il ne m'appartient pas d'apprécier leur manière; elles sont seules juges de leurs propos. Je vous explique seulement pourquoi il m'est difficile de m'adapter à leurs façons. Quand des années seront passées, je leur ressemblerai, peut-être. Pour le moment, je suis encore une déracinée.

Patrice hocha la tête :

— Magali facilitera votre acclimatation. Elle est bonne, douce, charmante...

Spontanément sa compagne appuya :

— Et d'une délicatesse infinie. Je l'aimerai sûrement, quand je la connaîtrai davantage.

— Vous lui êtes chère déjà.

— Tous ses actes le prouvent, et je me reproche comme un crime de ne pas lui rendre la tendresse dont elle me comble. Cela non plus ne m'est pas possible... Je le voudrais pourtant, je vous assure, Monsieur; je ne puis pas. La raideur britannique de mes ancêtres gallois déteint sur moi. Une défiance irraisonnée me retient.

Elle se tut. Son admirable regard erra sur les pelouses où se prélassaient les paons, s'arrêta sur les rosiers arrondis en arceau, s'abaissa vers la mousse du fourré et parut s'absorber dans la contemplation d'une fourmilière.

Patrice respecta son silence. Il avait cueilli une branche de noisetier et la dépouillait de ses feuilles.

Aude observa soudain :

— Je dois vous paraître ingrate et bavarde, Monsieur. J'aurais dû garder ces confidences pour moi. Je ne sais quelle impulsion m'a poussée à parler comme je viens de faire. Il n'est pas dans mes habitudes de bavarder à tort et à travers. Je voulais simplement vous expliquer pourquoi je me tenais à l'écart tout à l'heure, au lieu de me mêler aux personnes réunies autour de la table à thé.

Il allait répondre; elle le prévint :

— Ma conduite a une excuse : j'ai toujours vécu avec des hommes; ma mère mourut jeune; mon père m'éleva avec un précepteur. C'est pourquoi ma confiance va d'instinct à ceux que je connais le mieux.

— Elle m'honore et j'en suis touché, affirma M. Longeraud.

Il y eut un nouveau silence. Aude s'était levée et marchait lentement sous le couvert des ormes. Son

compagnon la suivait des yeux et s'extasiait sur la perfection de sa forme svelte, sur l'harmonie de ses mouvements. Au loin, des cris joyeux résonnaient, des rires fusaient...

M. Longeraud se mit debout, rejoignit l'Australienne, fit quelques pas, puis s'enquit :

— Connaissez-vous la date exacte de la venue de Jehan, Mademoiselle ?

— Pas encore, Monsieur. Tante Yo s'étonne de son retard. Il devrait être parmi nous depuis une semaine.

— Les années précédentes, il arrivait au début de mai.

— Un de ses collègues est malade ; il a dû le remplacer. Magali prétend qu'il tombera sur nous sans crier gare.

— C'est assez sa manière. Il prévient rarement et apparaît un beau matin, à l'heure du déjeuner, ou au crépuscule, quand ces dames s'habillent pour le bal. Il aime ce genre de surprises.

— Qui bouleversent les siens, j'en suis sûre.

— Bien entendu.

Un sourire éclaira son visage ; il ajouta :

— C'est le plus aimable garçon du monde. La « carrière » n'a rien ôté à sa verve méridionale. Il rit et chante, s'agite du matin au soir. Le château perdra son beau silence pendant son séjour, je vous en répons !... Et quel boute-en-train ! Personne n'organise des parties comparables aux siennes. Il a le secret des pique-niques imprévus, des lunches champêtres, des sauteries improvisées. Chaque jour, un divertissement inédit entraîne sur son sillage la jeunesse d'alentour. Nous n'avons plus une minute pour respirer... Les jeunes filles font assaut d'élégance ; chacune rêve de le subjuguier... Pensez donc ! Il est millionnaire, titré, beau garçon ; un véritable prince maure, distingué, hautain à ses heures, mais délicieux en tout temps.

Aude écoutait ce panégyrique élogieux ; elle souriait de l'enthousiasme de son compagnon et demanda :

— Vous êtes très unis?

— Comme deux frères dont aucun nuage n'aurait troublé l'intimité. Nous avons fait nos études ensemble, chez les Pères, rue de Madrid; puis les sciences politiques et le droit. Nous habitons la Cité universitaire, où nos chambres étaient contiguës. Quand il est entré aux Affaires Étrangères, j'ai eu le cœur gros; c'était notre première séparation.

— Pourquoi est-il entré dans la diplomatie?

— Par esprit de famille. Ses aïeux furent tous ambassadeurs, ou à peu près. Son grand-père représentait la France à Washington; et puis il aime les voyages, l'existence mouvementée des légations, le faste des fêtes royales, la pompe des réceptions officielles. A Rome, il est dans son élément.

Aude hocha la tête pour émettre :

— Ma tutrice doit déplorer son éloignement. Il est son fils unique...

— Sans doute, et tellement semblable à elle, moralement et physiquement. Jamais une opinion différente ne les divise. Ils pensent de même. S'ils avaient constamment vécu l'un près de l'autre, des discussions auraient pu s'élever entre eux. Ces choses arrivent aux gens les plus unis. La séparation est un bienfait, parfois...

M<sup>lle</sup> Le Grandier opina; il conclut :

— Quand vous connaîtrez Jehan, vous comprendrez sa force séductrice. Son charme opérera sur vous comme sur les autres, peut-être. Il aura tôt fait de vous guérir de cette misanthropie dont vous parliez tantôt.

— Je ne crois pas.

— Et, moi, j'en suis certain. Mon ami est le plus parfait des animateurs. En trois jours, il bouleversera notre coterie; les fêtes costumées succéderont aux rallies; les matches de tennis et de golf aux tournois de danses anciennes; les cavalcades en forêt aux ascensions en montagne. A sa suite, nous envahirons les casinos de la contrée, nous descendrons à Barcelone même. Il y a deux ans, il a loué

un yacht pour nous promener en Méditerranée pendant une semaine.

Il riait au souvenir de cette expédition. Quelques péripéties amusantes revinrent à sa mémoire; sa compagne le regardait, étonnée de le trouver si jeune, alerte et content; il poursuivit :

— Bon gré, mal gré, vous devrez le suivre. Mademoiselle. Son ardeur communicative ne connaît pas de volontés rétives. Il vous entraînera, et vous l'accompagnerez gaiement...

— Cela me paraît impossible. Je suis si peu accoutumée à cette existence de plaisirs. Je perdrais pied.

— Vous vous y ferez vite, j'en suis sûr. Au début, vous croirez marcher dans un rêve; au bout d'une semaine, vous trouverez naturel de faire quatre toilettes par jour, de danser toutes les nuits, de courir les routes après midi, quand un tournoi sportif ne vous retiendra pas *at home*. Magali s'y est bien accoutumée; elle était joliment éberluée naguère, pourtant.

L'Australienne ouvrit des yeux épouvantés :

— Mon père ignorait les goûts mondains de M<sup>me</sup> d'Espeilles. Il ne m'eût pas confiée à elle s'il avait pu se douter...

Patrice l'interrompt :

— Mon oncle était le condisciple de M. Le Grandier. Il m'a raconté des centaines de fois le rôle actif qu'il jouait dans les farces d'étudiants dont la bonne ville de Toulouse était le centre.

— Vraiment?

Une silhouette menue, sautillante, apparaissait au détour du sentier. M. Longeraud s'écria :

— Tenez, voici le chevalier; demandez-lui son avis.

M. d'Aigrepoint s'avançait, un sourire aux lèvres; il cria :

— La baronne Saint-Héliér réclame son incomparable beau-frère. Vous avez promis de la reconduire, paraît-il?

Le jeune homme sursauta :

— C'est ma foi vrai ! Je l'avais complètement oublié... J'y cours.

Il s'inclina devant Aude :

— Vous permettez, Mademoiselle ?

— Je vous en prie.

Il salua affectueusement l'aimable gentleman, puis s'éclipsa.

Avant de s'enfoncer sous le hallier, il recommanda :

— Racontez à M<sup>lle</sup> Le Grandier quelques-unes des prouesses de son père. Elle ne veut pas croire qu'il savait se divertir.

Le regard pâli du vieillard se haussa vers la jeune fille.

— Je ne comprends pas très bien, dit-il.

— M. Longeraud affirme que mon pauvre daddy aimait à s'amuser jadis. Cela me surprend. Je ne l'ai jamais connu ainsi. Il me semblait toujours très triste, absorbé, animé de l'unique désir de « faire de l'argent ». Il ne quittait guère la plantation, où nous vivions tête à tête. Je ne sais pas s'il est allé trois fois à Melbourne depuis ma naissance. Il traitait ses affaires par téléphone.

Le chevalier ouvrit de grands yeux :

— Il était à ce point retiré du monde ?

Elle eut un signe affirmatif. Il concéda :

— Il avait éprouvé de lourdes peines ; M<sup>me</sup> Le Grandier mourut peu après leur mariage, je crois ?

— J'avais trois ans.

— Son chagrin avait résisté aux années ?

— Il ne s'était pas consolé. Jusqu'à la dernière minute, il a pensé à mammy. Son portrait ne le quittait jamais. Il parlait d'elle comme d'un être qu'il retrouverait un jour, là-haut. J'ai été élevée dans le culte de ce souvenir. J'ai à peine connu ma mère, et pourtant ses traits me sont familiers. Papa me l'a si souvent décrite...

Un silence tomba. M. d'Aigrepont prit sa bonbonnière, l'offrit tout ouverte à la jeune fille, choisit minutieusement une pastille à la rose, puis détourna le cours de l'entretien pour demander :

— Vous discutiez avec le vieux Pat?

— Il essayait de me convertir à la « sociabilité ».

— Vous avez donc besoin de sermons de ce genre, à votre âge? Quelle hérésie, mon enfant! Les créatures de votre sorte ont été envoyées sur terre pour briller, charmer, et vous ne le comprenez pas? Votre rôle est de subjuguier, d'asservir les humbles mortels. Ce serait un crime de vous terrer, de priver vos semblables du régal de votre beau visage.

Il s'exprimait à l'ancienne mode, comme les galants du grand siècle. Ses formules désuètes enchantèrent ses contemporains. Aude s'en égaya comme les autres. Quand il se tut, elle proféra :

— Vous oubliez que je suis une sauvagesse élevée dans la brousse de nos forêts vierges, parmi des gauchos ignorants de l'art des nuances et des compliments. L'année dernière, à pareille époque, je ne me doutais guère du sort qui m'attendait. Quand j'ai dû partir pour l'Angleterre, j'ai cru devenir folle, tant le monde extérieur m'épouvantait. A Londres, pendant mon séjour dans la famille de mon *sollicitor*, j'ai assisté à un spectacle de *Covent-Garden* et à une soirée de cirque. Ce sont mes uniques souvenirs de théâtre... Comprenez donc combien les choses qui m'entourent me paraissent étranges. Tout me déconcerte... Je n'ose le montrer à tante Yo : elle aime recevoir et serait navrée d'apprendre mon dégoût de ces réjouissances...

— Cet état d'esprit s'atténuera avec les jours, coupa le vieillard.

Un sourire aux lèvres, il ajouta :

— Quand notre cher Jehan sera parmi nous, avec son sourire étincelant, sa belle humeur constante, sa gaieté persuasive, vous renoncerez à cette retraite où vous vous plaisez un peu trop, à mon sens. On ne résiste pas à son entrain.

Elle ne répondit point. Ils s'étaient remis à marcher et déambulaient gravement dans l'allée de sycomores au bout de laquelle *Terre-Blonde* mon-

trait sa façade de briques enguirlandée de rosiers en fleurs.

Sur la pelouse, devant la maison, Magali et ses amies bavardaient. Une demi-douzaine de jeunes gens formaient le cercle alentour.

Quand elle les aperçut, Aude supplia :

— Je vous en prie, chevalier, prenons par les quinconces. Je ne suis pas assez aguerrie pour affronter sans effroi tous ces regards féminins.

Il voulut l'entraîner ; elle résista :

— Comprenez donc que je suis une intruse dans cette assemblée. Nul ne m'y connaît de longue date ; je n'y évoque aucun souvenir... J'y suis l'étrangère, riche, inconnue, seule au monde, et cela me brise... Vous ne voyez donc pas toute l'hostilité, la jalousie, la fureur empreintes dans les regards de ces pauvres petites ? Elles se demandent ce que je suis venue chercher dans ce pays si éloigné du mien... et craignent de voir leurs soupirants les délaisser pour courir après ma dot... Quelle stupidité est la leur !... Je voudrais le leur crier à la face, les rassurer sur mes desseins, les conjurer de ne pas me dévisager comme une bête antédiluvienne...

Elle tordit son mouchoir de dentelles entre ses doigts impatients, s'inclina brusquement devant le vieux gentilhomme, se jeta dans le fourré et disparut.

#### IV

M. Longeraud avait dit vrai. Jehan d'Espenilles arriva un beau matin, à l'instant où sa mère et ses cousines se préparaient à partir pour Latour-de-France, où les Sorgues les conviaient.

De la gare, il téléphona pour demander sa voiture, et pendant un quart d'heure le castel parut en révolution.

Bien entendu, la partie projetée fut remise à la semaine suivante; un déjeuner fut commandé à la cuisinière. La brave femme comptait sur une demi-journée de repos et songeait à la passer au cinéma, en compagnie du jardinier son époux. Elle dut renoncer à ce plaisir, rallumer ses fourneaux et confectionner en hâte un menu digne du noble voyageur.

Pendant ce temps, Magali dévastait la roseraie, cueillait, un peu à l'aveuglette, œillets et tubéreuses, puis renouvelait la garniture des jardinières. Pour recevoir l'héritier présomptif, le vieux logis devait prendre un air de gala, et la pauvre petite avait bien peu de minutes à y consacrer.

Aude demeurait étrangère à ce remue-ménage. Confinée dans sa chambre, elle s'habillait avec cette lenteur mesurée dont elle usait en toutes circonstances. Elle était impatiente de connaître le marquis, pourtant. Magali en parlait avec tant de ferveur!... A l'entendre, personne ne l'égalait en droiture, en bonté, en distinction.

— Il a tout pour lui, disait-elle. Il connaît des tas d'anecdotes sur les Cours mondiales; il sait les légendes de chaque pays. Sa conversation est la plus intéressante qui soit. Vous verrez, chérie: il vous parlera de votre Australie comme un colon de vieille souche.

— Il m'apprendra beaucoup de choses sur ma terre natale, sûrement, coupait M<sup>lle</sup> Le Grandier. J'ignore tout de ses mœurs... On ne me l'a jamais montrée...

Et elle attendait avec une curiosité anxieuse cet inconnu de qualité supérieure dont le commerce devait faire les délices de la région.

Elle polissait ses ongles quand la torpédo s'arrêta devant le perron.

Blottie derrière les rideaux de sa fenêtre, Aude vit descendre un beau garçon très grand et brun, bien campé, avec de larges épaules, des hanches étroites, le teint mat, les cheveux ondulés.

Comme il donnait ses ordres au chauffeur, la

jeune fille admirait l'aisance de ses manières, l'élégance de sa silhouette, la coupe parfaite de son costume de tweed beige brouillé de roux. Elle pensa :

« Il est sympathique, en vérité. Si son esprit répond à son physique, il sera agréable à fréquenter. »

A ce moment, la marquise surgit du vestibule, les mains tendues. La mère et le fils s'étreignirent; il y eut quelques exclamations heureuses, de petits cris d'allégresse, un éclat de rire très jeune; puis, bras dessus, bras dessous, le couple entra dans la maison.

Aude attendit avant de les rejoindre. M<sup>me</sup> d'Espeuilles et son héritier avaient sûrement des secrets à échanger. Si sa tutrice désirait la voir, elle la ferait prévenir.

Nul ne vint. L'Australienne acheva sa toilette, passa une robe de mousseline mauve à ramages violets, choisit dans son écrin un collier d'améthystes et deux bagues assorties, se contempla une fois encore dans la haute psyché du boudoir, se trouva particulièrement à son avantage et sourit.

Sur ces entrefaites, la cloche sonna. Elle descendit.

La famille était réunie au salon. Le dos à la cheminée, entre sa mère et Magali, le voyageur racontait sa randonnée sur la Côte d'Azur. L'entrée de la jeune fille coupa net une de ses périodes.

— Mon fils Jehan, énonça la châtelaine.

Le diplomate s'inclina profondément. Sa mère acheva :

— Aude Le Grandier, ma pupille.

Elle salua, s'assit à droite de la marquise et ne bougea plus.

L'entretien reprenait. M. d'Espeuilles expliquait par quels concours de circonstances il avait longé la Riviera dans le yacht de son ami, le prince Corleone. Le noble Italien séjournait à Gênes où son bateau stationnait. Ensemble, ils avaient convenu de cette croisière et l'avaient réalisée.

Tandis qu'il parlait, l'Australienne ne le perdait

pas de vue. Elle le trouvait splendide, avec ses larges prunelles d'un bleu gris aux reflets d'acier. Par instants ses paupières battaient, un sourire arquait ses lèvres, une expression heureuse épanouissait son visage au profil nettement ciselé. Une joie de vivre, d'agir, de circuler émanait de tout son être. Patrice l'avait exactement dépeint. Elle songea :

« Il est content de retrouver sa maison, sa famille, la petite cousine sentimentale, les fleurs du jardin... Je le comprends : se sentir chez soi, vraiment chez soi, est une chose si précieuse!... »

Pendant le déjeuner, Aude garda le silence. Plongés dans leurs souvenirs d'enfance, Jehan et M<sup>lle</sup> Vétheuil évoquaient le passé. Avec une verve spirituelle, le diplomate rappelait les tics de certains, les manies des uns, le charme des autres.

— A propos, s'écria-t-il soudain, sais-tu qui j'ai rencontré à Cannes, il y a huit jours ?

— Je ne m'en doute même pas.

— La baronne Saint-Héliér, notre chère Pierrette en personne !

Magali éclata de rire :

— Elle est partie depuis une quinzaine à peu près. Son mari désirait de retrouver, là-bas, un de ses parents installé à Montborron.

— Patrice a paru ravi de l'aventure. Délivré de son tyran, il respire à l'aise.

A l'adresse de sa pupille, la marquise expliqua :

— M. Longeraud est le demi-frère de Max Saint-Héliér. Cela justifie leur intimité, et aussi les exigences de Pierrette vis-à-vis de notre ami. Ce dernier est riche, désœuvré, complaisant ; on abuse de lui ; sa belle-sœur, surtout. Avec ses airs de peruche ébouriffée, elle est la pire des autocrates.

— Elle a tendance à domestiquer son entourage ; si je l'avais écoutée, elle aurait disposé de moi comme d'un esclave, insinua Jehan.

Après un court silence, il reprit :

— Elle ahurissait la plage avec ses pyjamas impressionnants, très convenables, je suis forcé d'en

convenir. Une pareille mesure m'étonne de sa part; nous avons été accoutumés à plus d'excentricité.

Son visage s'éclaira pour ajouter :

— Le soir, elle arborait des toilettes sensationnelles et tous ses diamants. On l'eût prise pour une *star* d'Hollywood. Tous les yeux louchaient sur ses pierreries. Max paraissait émerveillé des triomphes de sa conjointe, de la cour de snobs accrochée à ses jupes, de sa chance à la roulette aussi. Pendant mon séjour, elle a gagné trois cents billets.

Mag haussa les épaules pour affirmer :

— Elle les dépensera avec une ardeur sans seconde, ... si elle ne les laisse pas sur le tapis vert.

— Je la crois prudente, insinua son cousin.

— Intéressée, surtout, conclut sa mère.

Il y eut un silence; le maître d'hôtel passait le rôti. Quand chacun fut servi, M<sup>me</sup> d'Espeuilles demanda :

— Pierrette a dit vers quelle époque elle comptait rentrer ?

— Bientôt, je crois.

— Elle ne reste jamais longtemps hors de chez elle, en cette saison surtout. Les distractions abondent dans notre petit coin.

— La baronne n'en manquerait pas une pour tout l'or du monde.

Magali intervint :

— Vous aurez l'occasion de la rencontrer souvent, mon cousin. Nous dansons deux fois par semaine chez les Sorgues. Josseline donne une garden-party après-demain. Tantine reçoit le jeudi soir... Jamais notre Catalogne n'avait été plus agitée.

-- Tant mieux ! clama le diplomate.

— Tu n'as pas assez bougé cet hiver ? interrogea sa mère.

Il eut un beau sourire heureux pour riposter :

— Je ne m'amuse jamais trop, maman chérie.

Occupée à sucrer ses fraises, la marquise ne répondit rien. Un silence tomba. M. d'Espeuilles en profita pour regarder Aude.

Elle savourait son dessert posément, sans hâte ni gourmandise, et demeurait étrangère à la conversation. Son merveilleux visage, un peu trop sérieux et hermétique, ses larges prunelles de velours bleu, son air impénétrable, l'attirèrent. Il avait rarement rencontré une physionomie de jeune fille aussi particulière. Mais, Seigneur! pourquoi semblait-elle aussi distante?

A ce moment, le rire frais de Magali éclata à sa gauche.

— Ne grondez pas, tantine, disait-elle : j'aime le sucre à la folie! C'est vilain, je le sais, et je m'en accuse humblement à M. le curé. J'ai le ferme propos de me corriger, mais voilà, je suis trop faible...

La marquise prononça quelques paroles indistinctes. L'enfant répliqua :

— Je suis si heureuse, tante Yo!...

— Moi aussi! affirma son cousin.

M<sup>me</sup> d'Espeuilles se levait de table et gagnait le boudoir où sa vaste bergère, son métier à tapisserie, ses soies et ses laines étaient disposés. Son fils l'y suivit, glissa sous ses pieds le tabouret favori, approcha une table volante où Mag déposerait la tasse de tilleul quotidienne, puis attira un coussin et s'assit à ses pieds.

— Si vous saviez comme je suis content d'être enfin *at home*, et pour un long séjour! Je prépare un important rapport sur l'influence des ambassadeurs pontificaux à la Cour des Valois. Pour me donner le loisir de le rédiger, mes chefs m'ont octroyé quatre mois de congé. Quand mon travail sera au point, je l'enverrai à Paris, où le grand patron l'examinera.

— Quel bonheur!...

M<sup>me</sup> d'Espeuilles s'interrompt; à l'autre bout du salon, Magali donnait des indications à M<sup>lle</sup> Le Grandier :

— Un seul sucre pour tantine; trois à Jehan... Voici l'infusion. Le café de Son Excellence est à point...

Aude posa les deux tasses sur les guéridons pré-

parés devant les châtelains, s'installa devant sa corbeille à ouvrage et se mit à broder.

Le marquis alluma une *Muratti*; sa mère observa :

— Je ne puis comprendre le plaisir que l'on trouve à mâchonner une pincée d'herbe sèche entourée de papier.

— Evidemment, mère chérie : vous ne fumez point.

— Dieu m'en garde !

— A votre époque, c'était considéré comme un péché, pour les femmes. Aujourd'hui, elles nous dépassent. La sœur de mon camarade Servalles se ruine en tabac d'Orient.

— Jolie façon de dépenser sa belle galette ! cria Magali. Si j'étais son père, je la ferais interdire.

— Quelle sévérité !

Elle ne répondit rien. Accoudée à la tablette de la cheminée, elle considérait le jeune homme et le trouvait encore embelli. Soudain, elle se rapprocha de la marquise, glissa un bras autour de son cou, puis demanda :

— Puis-je distribuer la pâtée aux lévriers, tantine ?

La permission fut accordée.

Déjà elle ouvrait la baie vitrée, dévalait d'un saut les degrés du perron, se jetait dans le jardin.

Aude abandonna sa broderie, sortit sur la terrasse, se pencha vers le parterre. Défiant les chiens à la course, Magali bondissait au-dessus des buis taillés, se faufilait à travers les hortensias, disparaissait pour surgir une seconde après à l'angle d'un quinconce. A bout de souffle, elle se laissa tomber sur le gazon, s'épongea le front avec son mouchoir, reprit haleine, puis partit à la recherche de ses bêtes.

Dans le salon, M<sup>me</sup> d'Espeuilles et son fils devaient. La marquise s'enquit :

— Eh bien ! mon Jehan, comment trouves-tu ma pupille ?

— Admirable, tout simplement. Elle est belle comme savent l'être les Anglaises de caste, et racée jusqu'au bout des ongles.

— Elle ne ressemble en rien aux filles de par ici. Son calme, sa réserve silencieuse déconcertent.

— Je la juge froide, incapable de s'émouvoir.

— Elle est généreuse, charitable, simple, pourtant; cependant, je trouve, avec toi, qu'elle est trop raide, fermée et distante, pour une enfant de dix-huit ans.

Jehan ne répondit rien. Il avait allumé une nouvelle cigarette et fumait béatement, les yeux au ciel.

Aude rentra; elle reprit sa place près de sa tutrice, choisit un brin de soie dans l'écheveau, enfila son aiguille, puis observa :

— Mag s'amuse comme un baby.

— Elle est si jeune! fit le diplomate.

Sa mère précisa :

— Bientôt dix-sept ans. A son âge, j'étais mariée.

— On s'enchaînait de bonne heure, jadis. A présent, les célibataires prennent le temps de la réflexion.

— Ils font bien. Accepter les charges d'un intérieur « à peine au sortir de l'enfance » était de la démenche.

Son fils approuva d'un geste, tourna la tête vers le jardin et contempla sa cousine.

Encadrée de lévriers au pelage neigeux, Magali gambadait sur la pelouse. Sa voix pure, son rire perlé, ses exclamations impatientes sonnaient comme autant de cris de triomphe sur le jardin embrasé. Un moment, le diplomate admira le groupe gracieux formé par la jeune fille et ses trois barzoïs :

— Elle est exquise, fit-il.

D'une voix convaincue, M<sup>lle</sup> Le Grandier répondit :

— Tout à fait.

— Vous faites bon ménage, alors?

— Le meilleur du monde.

— Je suis ravi de vous l'entendre dire. Les femmes s'entendent si rarement...

Aude sourit pour expliquer :

— Elle a entrepris de dresser les chiens de tante Yo et s'y emploie avec zèle, persévérance, persuasion. Hélas ! ces animaux superbes profitent mal de ses enseignements : elle n'obtient aucun résultat.

Elle se leva, passa sur la terrasse ; Jehan l'y suivit. Appuyés côte à côte aux balustres de granit rose, ils assistèrent aux ébats de M<sup>lle</sup> Vétheuil. A chacun de ses mouvements, sa jupe bordée de volants s'élargissait comme les pétales d'une énorme fleur. Dans l'ardeur de sa course, ses boucles brunes s'étaient dénouées et flottaient autour de son petit visage animé. Elle n'y prenait point garde et s'appliquait à montrer à ses élèves comment ils devaient s'y prendre pour passer à travers un cerceau. Rétifs ou stupides, les pauvres toutous levaient sur elle leurs yeux immenses cerclés de noir et demeuraient immobiles.

— Cette enfant est la grâce même, murmura M<sup>lle</sup> Le Grandier.

— Elle est ma petite sœur aimée ; sans son sourire, notre vieux logis serait triste à mourir...

A ce moment, la voix de M<sup>me</sup> d'Espeuilles appela :

— Magali, veux-tu monter, s'il te plaît ?

— Je viens, tantine...

Elle rassembla les lévriers, les ramena au chenil. Sa robe rose glissa à travers les althéas de l'allée, puis elle disparut.

Après le goûter, le marquis et sa mère sortirent en voiture pour quelques visites d'arrivée. Jehan tenait à saluer aussitôt le chevalier, son parrain, le curé de sa paroisse, et deux ou trois douairières impatientes de le revoir.

Les jeunes filles s'installèrent dans le studio.

Assises auprès de la fenêtre ouverte sur le parterre, elles travaillaient. M<sup>lle</sup> Le Grandier achevait une dentelle précieuse, imitée du vieux milan, dont elle voulait gratifier sa tutrice à l'occasion de son anniversaire.

Magali terminait un jupon d'enfant.

Elles ne parlaient point. Perdue dans son rêve, l'Australienne tirait l'aiguille avec soin. Songeuse, sa compagne considérait les vertes frondaisons du parc. Elle demanda soudain :

— Comment trouvez-vous Jehan, Aude ?

— Physiquement, très bien... Il m'a paru de bonne humeur, alerte, vif ; mais peu communicatif avec ceux qu'il rencontre pour la première fois. Vous le connaissez de longue date, n'est-ce pas ?

— Je ne me rappelle pas d'avoir vécu loin de lui. En venant au monde, mes yeux ont rencontré les siens... Il se tenait près de mon berceau et me considérait avec un étonnement indicible, ... paraît-il. Il avait treize ans, alors. Nous avons fêté son vingt-neuvième anniversaire en février...

— Vous l'aimez ?

— De tout mon cœur. Il a été si gentil pour moi, à la mort de mes parents. Il est venu me chercher, m'a conduite à tantine, a souhaité qu'elle me chérisse comme sa propre enfant... Depuis, il n'a cessé de me gâter. La plupart de mes toilettes viennent de lui ; tous mes bijoux aussi... Au nouvel an, il m'a donné un fil de perles. C'était trop élégant pour une pauvre orpheline sans sou ni maille ; je le lui ai fait remarquer ; il n'a rien voulu entendre. Alors je l'ai gardé.

Elle riait en racontant ces choses, son clair regard brillait ; ses grands yeux limpides interrogeaient son amie. Celle-ci déclarait :

— Vous avez eu raison. Il n'est rien d'assez joli pour une exquise petite fée comme vous.

M<sup>lle</sup> Vétheuil se récria :

— Comme vous me flattez ! Je finirai par en concevoir de l'orgueil.

— Il faut avoir le sentiment de sa valeur ; la vôtre est infinie.

— Vous parlez comme une aïeule, tant vous dites les choses posément. Nous avons tout juste quelques mois de différence, et vous me dépassez d'un siècle pour le raisonnement et le sérieux.

Aude hochla la tête :

— J'ai souffert, chérie, à l'âge où les douleurs laissent leur empreinte dans le cœur...

Elle se tut. Son merveilleux regard tourné vers le parc où le crépuscule étendait son léger voile d'ombre, elle songeait. Attristée, Magali la considérait, des larmes au bord des cils. D'une voix tremblante, elle articula :

— Vous songez à votre père, n'est-ce pas? Je vous comprends... Ce doit être si terrible de perdre un être uniquement aimé... Quand mes parents m'ont quittée, j'étais trop petite pour comprendre l'étendue de mon malheur. Si tantine venait à disparaître, je ne me consolerais pas...

Aude eut un geste navré. Ses yeux se posèrent sur le frais visage levé vers le sien; ses lèvres eurent un sourire forcé, sa main s'appuya sur l'épaule de l'enfant affectueuse :

— Je suis folle de vous chagriner avec mes souvenirs pénibles... Et l'heure passe : nous ne serons jamais prêtes pour le dîner. Il faut nous faire très belles en l'honneur de Son Excellence... Cela fera plaisir à tante Yo. Allez vite, *darling*, vous avez juste le temps...

## V

Le marquis d'Espeuilles était à *Terre-Blonde* depuis une semaine, et déjà il avait pris la direction de la jeunesse des environs.

A sa suite, garçons et filles menaient une existence des plus mouvementées. Du matin au soir, et souvent bien tard dans la nuit, ils couraient la campagne, escaladaient les monts, chevauchaient sous bois, disputaient des tournois fantaisistes...

Chaque jour une fête nouvelle attirait la bande

joyeuse dans quelque maison hospitalière. On jouait la comédie, on répétait des danses espagnoles, on goûtait sur l'herbe.

La saison battait son plein. Nombre de propriétés abandonnées pendant l'hiver se peuplaient d'hôtes élégants, alertes, gais, déterminés à s'amuser le plus possible pendant les quelques semaines de leurs vacances, si bien que les distractions ne chômaient point.

Emportée par le courant, Aude suivait sa famille sans protester. Elle semblait complètement acclimatée en Catalogne et partageait volontiers les ébats de la petite troupe dont les hauts faits défrayaient la chronique du pays. Elle avait lunched deux fois chez la baronne Saint-Héliér, subitement rentrée de Provence, dîné en grand apparat à Latour-de-France, où les Sorgues accueillaient somptueusement leurs amis. L'après-midi, elle jouait au tennis, faisait quelques trous de golf avec Patrice, rentrait en hâte pour changer de toilette et repartait avec les siens pour achever la soirée au bal.

Les relations de M<sup>me</sup> d'Espeuilles l'avaient adoptée. A présent, les familiers de la vieille dame la considéraient comme une des leurs. On ne se gênait plus pour donner devant elle son opinion sur les dépenses exagérées des uns, sur les extravagances des autres, sur la tenue « trop moderne » de certaines...

Tout le monde s'accordait à la trouver charmante, quoiqu'un peu froide et silencieuse. Les mères de famille en mal d'héritiers à caser lui dispensaient le trésor de leurs grâces. Quand elle apparaissait, elles s'extasiaient sur sa toilette, sur sa beauté. On la savait fabuleusement riche, bien apparentée en Angleterre, capable de redorer avec ses bank-notes les blasons les plus défraîchis, et toutes les familles chichement rentées s'empresaient pour la conquérir.

Attirés par sa dignité altière, la majesté de son regard pensif; troublés par sa distinction royale, la douceur de ses trop rares sourires, la ligne impec-

cable de ses toilettes, certains jeunes hommes tentèrent de la subjuguier.

Ils furent vite convaincus de l'inanité de leurs avances. M<sup>lle</sup> Le Grandier dansait peu, écoutait d'un air détaché leurs compliments, répondait simplement à leurs questions et ne s'écartait guère du fauteuil où sa marraine tenait sa cour.

Déçus, les intrigants en conçurent de l'irritation. Eveillée par l'attitude de l'Australienne, leur jalousie éclata. Tout bas d'abord, plus haut ensuite, ils chuchotèrent que la marquise gardait pour son fils « cette merveilleuse poule aux œufs d'or ».

Ces clabaudages vinrent aux oreilles des intéressés. Au lieu de s'en indigner, M<sup>me</sup> d'Espeuilles en sourit. Bien entendu, elle ne changea rien à sa façon d'être, garda sa pupille auprès d'elle toutes les fois que cette dernière vint s'y réfugier, et feignit d'ignorer les auteurs de ce cancan.

Dédaigneuse de ces manœuvres, dont elle réprouvait la vilénie, Aude s'attacha davantage à M<sup>lle</sup> Vétheuil. Elle prit un plaisir nouveau à deviser avec elle et s'efforça d'accorder à Jehan toute sa sympathie.

Cela ne lui fut pas facile. Elle était peu liante et se tenait naturellement sur la défensive. Cependant elle prenait goût à discuter avec lui littérature et art. L'activité intellectuelle de son cousin était pour elle une surprise constante. Comme le disait Magali, il savait tout. Quand ils devisaient ensemble, il l'étonnait par la justesse de ses appréciations, la finesse de son bon sens, l'agrément de ses reparties. Il ne s'occupait jamais de son prochain, ne trouvait à redire ni aux actes des uns, ni aux propos des autres. En règle générale, il jugeait ses camarades parfaits, leurs sœurs ou leurs femmes ravissantes. A l'entendre, chacune avait son mérite; les plus disgracieux visages, les moins favorisés de la nature, leur charme. Il faisait danser d'abord les malheureuses délaissées, s'attardait en leur compagnie, et l'Australienne l'admirait d'être aussi bon.

Cette indulgence lui plaisait particulièrement.

Son âme fière ne comprenait ni la médisance ni la critique, et quand elle comparait le marquis aux petits snobs bavards et malveillants dont se peuplaient les salons où elle évoluait, toutes ses préférences allaient au diplomate rieur, insouciant et de belle humeur dont elle goûtait le commerce.

Patrice Longeraud l'intéressait aussi. Il lui plaisait pour ses attentions délicates, sa persévérance à rendre service, sa patience aussi. Accaparé par sa belle-sœur, affolé par ses exigences, il était heureux de se retrouver avec cette belle jeune fille à la voix d'or pur, aux gestes harmonieux, au maintien posé. Aussi, comme elle semblait danser à contre-cœur, il l'emmenait dans les jardins paisibles et tâchait de renouer l'entretien confiant du premier jour.

Il n'y parvenait point. Si M<sup>lle</sup> Le Grandier ne dissimulait guère le plaisir qu'elle prenait à rencontrer le camarade du marquis, elle évitait de retomber, près de lui, dans des propos trop personnels. Toutes les fois que la conversation obliquait vers un sujet plus confidentiel, elle la ramenait très vite vers la banalité des dialogues courants.

Ravie de l'amitié naissante de sa pupille et du vieux Pat, la marquise attirait chaque jour un peu plus le jeune homme. Maintenant il déjeunait presque chaque matin à *Terre-Blonde*; on y avait aménagé une chambre pour lui, et il y séjournait toutes les fois qu'un peu de fatigue le portait à redouter un retour nocturne à Elne.

Cette combinaison ne faisait pas l'affaire de la trépidante Pierrette. Privée de son esclave, elle ne savait qui tourmenter. M. Saint-Héliér, absorbé par ses obligations de viticulteur modèle, ne se laissait pas distraire de son travail; et la gentille baronne en était réduite à tyranniser ses domestiques et à les ahurir de ses caprices.

Cependant M<sup>me</sup> d'Espeuilles constatait le changement survenu dans le caractère d'Aude.

— Elle s'humanise, mon chéri, disait-elle à son fils, un matin où, par hasard, ils s'entretenaient sans témoins sur la terrasse du château, quelques mi-

nutes avant midi. Sa raideur semble s'adoucir; elle parle davantage...

Avec un soupir à fendre les rochers, elle acheva :

— Elle m'a tellement déçue! Elle ressemble si peu à son père!... Je ne retrouve en elle aucune des caractéristiques de ce pauvre Alex... Il était la spontanéité vivante, ce garçon; il riait, chantait, courait les routes du matin au soir. Quand nous nous ennuyions ici, ton père l'envoyait chercher. Sa présence suffisait à éloigner nos papillons noirs. Et puis quel bon chrétien!... Il n'y avait pas plus assidu aux offices... Tu penses ma désillusion quand j'ai appris que son héritière appartenait à une religion réformée!

— Qu'elle ne pratique guère, il faut en convenir.

— Hélas!... Et cela me désole aussi; une femme sans croyances ne me dit rien. Cette petite m'a été confiée, je dois la protéger moralement, et elle m'échappe... complètement; je ne sais rien d'elle, de ses pensées, de sa vie intime. J'ai peur qu'elle ne s'ennuie aussi. Je ne la vois jamais rire... Ah! ce que je donnerais pour qu'elle devienne semblable aux autres!

Il y eut un silence. Le diplomate le rompit pour énoncer :

— A propos de changement, j'ai constaté avec joie celui de Magali. Elle est transformée, notre brunette : embellie, grandie... Elle devient tout à fait gentille et avenante. Et diligente avec cela! Elle fera une femme d'intérieur accomplie. Son mari ne sera pas à plaindre.

La marquise haussa les épaules :

— Son mari!... Son mari!... Tu en parles à ton aise! Les épouseurs sont rares autour des filles sans dot; et c'est son cas...

— Elle est assez bien pour s'établir sans argent.

— Je le souhaite de tout mon cœur, sans y compter beaucoup.

— Vous verrez, maman; en tout cas je serais là, s'il ne manquait que quelques billets pour fixer heureusement son avenir! Vous comprenez bien, mère

chérie : je suis tout prêt à pourvoir ma petite sœur du nécessaire... Pour moi, notre Mag est une cadette très aimée.

— Je n'espérais pas moins de ta générosité, mon Jehan.

La cloche du déjeuner sonnait. Ils rentrèrent. Dans le hall, Aude, descendue depuis peu, les attendait près de la fenêtre ouverte sur le parc.

A ce moment, M<sup>lle</sup> Vétheuil surgit du quinconce. Vêtue de rose, elle pressait contre sa poitrine une gerbe de glaïeuls multicolores. Ses cheveux mousaient autour de son visage animé par la course. Une immense capeline pendait à son bras comme un panier.

Une vie intense, un rayonnement jeune et gai émanait de toute sa personne, accentuait sa joliesse de bibelot fragile.

D'un saut, elle escalada les degrés du perron, s'engouffra dans le vestibule, confia ses fleurs au valet de pied, lança son chapeau sur un meuble. On entendit sa voix claire recommander au domestique de plonger son bouquet dans l'eau fraîche, puis de le porter dans le boudoir. Après quoi, elle pénétra dans la vaste salle où les siens étaient réunis.

— Je vous demande pardon, tantine. Je vous ai fait attendre?

— Presque, répondit Jehan.

— Où étais-tu? interrogea la châtelaine.

— Au bourg. C'était jour de patronage; j'ai failli l'oublier. Quand les petits ont eu fini de jouer, la directrice m'a entreprise. Elle organise une séance récréative et me prie de l'aider. J'ai cru pouvoir accepter.

— Tu as bien fait.

Ils passaient à la salle à manger. Pendant plusieurs minutes, ils mangèrent en silence, puis M<sup>me</sup> d'Espeuilles dit quelle avait été sa surprise en rencontrant le matin même, dans un magasin, une de ses plus anciennes compagnes de cours, égarée à Perpignan par 40 degrés à l'ombre :

— Elle achetait des grenats. Nous nous sommes

reconnues chez l'orfèvre. J'allais chercher la pendulette du fumoir; nous avons causé; elle s'installe à Rivesaltes, où les siens ont reconstitué le plus beau vignoble du Roussillon. C'est une créature d'élite; elle vous plaira.

— Vous parlez de M<sup>me</sup> d'Orgieux? demanda Jehan.

— Tu l'as deviné.

Elle sourit et compléta :

— Sa maison sera sûrement agréable; elle compte recevoir souvent et nous convier à ses thébridges. Ses nièces vivent avec elle et sont très bien, dit-on.

— Tant mieux. Nous danserons un jour de plus! s'écria Magali. Justement, nous ne faisons rien le mercredi ni le dimanche soir. Si votre amie avait l'excellente idée de choisir...

— On l'y aidera, sois tranquille! glissa le diplomate.

Il y eut un silence. Les convives dégustaient des langoustines à la Prunier et les trouvaient délicieuses. Comme on changeait les couverts, M<sup>lle</sup> Vétheuil gémit :

— Je suis la pire des étourdies, excusez-moi, tantine. J'avais une commission à vous faire. J'ai rencontré Pierrette, ce matin...

— Au presbytère? intercala M<sup>me</sup> d'Espuilles.

— Certainement pas! Elle traversait la grand-place dans sa 5 C. V. et s'est arrêtée pour me parler.

— Que voulait-elle? murmura Aude.

— Nous annoncer sa visite pour tantôt. Elle héberge en ce moment le prince Serkowitz, un Bulgare de qualité, et sa petite-fille, Wassilia Golourine. Elle tient à nous les présenter.

— Tiens! tiens! glissa le diplomate.

— Tu connais ces Slaves? demanda sa mère.

Il fit un geste affirmatif :

— Je les ai rencontrés à Constantinople, il y a deux ans, puis à Rome, en mars dernier.

— Comment sont-ils?

— Parfaitement bien! Le grand-père a servi dans l'armée russe avec le grade de général; la petite-fille est alliée aux meilleures maisons de l'Europe.

— Elle est jolie? questionna M<sup>lle</sup> Vétheuil.

— On la dit fort belle, mais je goûte peu son genre. C'est une de ces rousses éclatantes, aux yeux verts, au parler chantant; elle s'habille en perfection et pratique tous les sports avec une égale maestria.

Aude émit gravement :

— Nous l'admirerons cet après-midi.

— Vers cinq heures. La baronne sera là pour le thé.

— Quel ennui! avoua la marquise; je désirais me reposer. Le chevalier dîne avec nous, il doit venir de bonne heure, pour sa partie. Je le néglige, le cher homme. Depuis ton arrivée, mon Jehan, j'ai à peine eu le temps de l'entrevoir.

— Ne vous désolez pas, maman; il sera ravi de rencontrer la princesse. Les jolies femmes ne l'effraient point.

— Au contraire! souffla Magali.

— En sortant de table, je téléphonerai à Pat de s'amener avant sa belle-sœur. Il m'aidera à recevoir « la Cosaque ». Nous ne serons pas trop de deux pour lui tenir tête.

Devant l'air ahuri de la marquise, il commenta :

— Nous l'appelions ainsi, à la légation, à cause de sa manie de singer le costume des cavaliers du Caucase. A Constantinople, il y a deux ans, ses redingotes pincées à la taille faisaient sensation.

Tourné vers ses cousines, il pria :

— Faites-vous belles; il s'agit de ne pas vous laisser distancer par l'étrangère. Elle se mettra en frais, vous verrez.

— Où Pierrette l'a-t-elle dénichée? s'enquit la marquise.

— A Monte-Carlo, l'hiver dernier.

— Elle n'a jamais prononcé son nom.

— Vous n'y avez point prêté d'attention, Elle cite tellement d'inconnus...

— C'est possible, après tout.

Il y eut un nouveau silence. M<sup>me</sup> d'Espeuilles le rompit pour conclure :

— Eh bien ! nous la recevrons, cette Cosaque ; nous subirons ses assauts et tâcherons de la vaincre si elle ose nous attaquer.

A cinq heures précises, l'auto des Saint-Héliers s'arrêta devant le perron.

Assise sur la terrasse, entre sa tutrice et Mag, M<sup>lle</sup> Le Grandier aperçut un nuage de mousseline vert jade d'où surgissait, comme une étrange fleur exotique, une personne au teint de camélia. Sur la première marche, elle ouvrit sa trousse, se mira longuement dans la glace cerclée d'or, se poudra, crayonna ses lèvres, puis se décida à monter.

La baronne et son mari l'avaient devancée. Déjà, ils saluaient la marquise et sa famille, tandis que Jehan s'avançait vers l'étrangère, que son aïeul suivait à trois pas.

— Je vous présente mon amie, la princesse Goulourine, clamait M<sup>me</sup> Saint-Héliers.

M<sup>me</sup> d'Espeuilles et ses nièces se mirent debout ; la châtelaine tendit la main.

— Soyez la bienvenue dans ma maison, Mademoiselle, proférait-elle.

Puis elle ajoutait :

— Mes pupilles : Aude Le Grandier, Magali Vétheuil.

D'une voix chantante, teintée de l'harmonieux accent de l'Ukraine, la visiteuse assura les jeunes filles de sa joie, puis, brusquement, se tourna vers Jehan et clama :

— Je suis particulièrement satisfaite de vous rencontrer, marquis. Nous avons fait de si bonnes parties sur le Bosphore...

Elle levait vers le jeune homme ses yeux de pierre précieuse, au reflet changeant, puis offrait sa main chargée de gemmes étincelantes. Il riposta :

— Ma surprise est grande de vous voir dans ce pays si lointain du vôtre, princesse. Jamais je ne m'y serais attendu.

Il reculait d'un pas, puis achevait :

— Mon ami Patrice m'avait caché votre passage à Elne, pour me... taquiner, sans doute. Je l'ai grondé...

Les nouveaux venus formaient le cercle autour de la maîtresse du logis. On usa quelques minutes à parler de la température, vraiment torride, puis du pays « si curieux et riche en souvenirs de l'occupation sarrasine », du cloître d'Elne « si haut perché »...

Comme ils énuméraient ces banalités, Magali étudiait la Cosaque et la trouvait éblouissante, mais vraiment trop maniérée et préparée. Sa toilette de crêpe mat voilée de tulle n'était pas de circonstance. Trop de bijoux la surchargeaient. Sur sa poitrine, les perles retombaient en cascades, d'énormes poires de bérils alourdissaient ses oreilles...

A l'oreille d'Aude, elle chuchota :

— Elle arbore une robe de cortège pour une visite à la campagne... Quelle faute de goût!

A cette minute, la princesse émettait :

— La baronne nous a vanté les richesses de votre roseraie, marquis. Vous possédez, paraît-il, mille plants de qualités différentes.

Il protesta :

— Et même un peu moins. Ma cousine Pierrette est Méridionale et sait exagérer. Néanmoins, je dois convenir avec elle de la supériorité de nos collections sur celles de la contrée. Ma mère se plaît à cultiver les fleurs; son jardinier est habile; il s'applique à hybrider les races et obtient d'heureux résultats.

— Vous êtes un propriétaire favorisé.

Il se récria :

— *Terre-Blonde* appartient à ma mère; elle y est née, j'y suis chez elle.

L'étrangère devint cramoisie. Elle bafouilla :

- Je vous demande pardon... J'ignorais...
- Il n'y a pas d'offense. Je rectifie, voilà tout.
- Consentiriez-vous à m'en faire les honneurs?
- Très volontiers.

Aude et Magali prirent leurs chapeaux, descendirent, encadrèrent M. Longeraud un peu délaissé. La marquise et Pierrette suivirent. Le vieux prince et Max Saint-Héliér fermèrent la marche.

Ils allaient lentement, suivaient les sentiers bordés de buis nains, devisaient de choses générales. M<sup>me</sup> d'Espeuilles écoutait la baronne. Celle-ci énumérait avec force commentaires les « qualités uniques de la belle Wassilia », évaluait ses richesses :

— Elle possède des districts entiers sur la frontière de Roumanie; sa mère était alliée aux rois de Grèce; une Altesse Impériale a demandé sa main.

— Elle a accepté, je pense?

— Pas du tout; elle a eu la sottise de refuser.

— Elle a eu tort; elle eût fait une superbe souveraine.

— Je le lui répète cent fois par jour. Elle hausse les épaules. Comme beaucoup de Slaves, Wassilia est romanesque et rêve d'un mariage d'amour.

— Je la comprends. Contracter une union diplomatique doit être le pire des supplices.

— C'est pourquoi elle refuse de consentir à monter sur le trône. Si vous saviez comme elle est entourée et choyée dans son pays; son grand-père tient le haut du pavé à Belgrade.

— Pourquoi n'y reste-t-il point? A sa place, j'y demeurerais, puisqu'il y est si apprécié! Il est singulier de chercher à l'étranger une situation moindre. Nul ne le connaît ici; quand vous le présentez à vos amis, vous êtes forcée de décliner ses titres et qualités; c'est un peu vexant, ne trouvez-vous pas, pour un personnage aussi bien né?

Pierrette ne répondit pas. Elle savait combien la marquise redoutait les « métèques » et ne voulait pas entamer une discussion pour arriver à la convaincre des mérites de sa nouvelle amie.

Quelques pas en avant, le marquis désignait à Wassilia les roses précieuses de la collection. Elle l'écoutait à peine et semblait uniquement préoccupée de distancer les autres.

Au bout de l'allée centrale, elle s'arrêta, se laissa tomber sur un banc, s'éventa avec une feuille de marronnier, puis demanda :

— Pourquoi n'êtes-vous point venu me voir à Rome, comme vous vous y étiez engagé ?

— Le temps m'a fait défaut. Les obligations de l'ambassade...

Elle l'interrompt :

— Ta, ta, ta !... Vous passiez vos soirées chez la duchesse Guardoni.

— Elle est ma marraine et la meilleure amie de ma mère. Sa maison est la mienne ; j'y accueillais mes camarades.

— Vous ne nous y avez pas conviés !

— Je ne me serais pas permis d'imposer à ma parente des inconnus. S'il m'était possible de recevoir chez elle des hommes seuls, il m'était interdit de lui amener des dames dont elle n'aurait pas sollicité la venue.

— Vous êtes trop formaliste, mon cher.

— Bien élevé, simplement.

Elle haussa les épaules pour reprocher :

— Vous aviez promis de me faire signe pour sortir avec moi, de me montrer la ville, de me conduire au Transtévère, au Vatican, à Frascati... Je vous ai attendu en vain... De guerre lasse, j'ai accepté la compagnie du jeune Rampolli. Il m'a ennuyée ; il ne vous vaut pas.

— Vous êtes trop indulgente.

— C'est vrai ! J'ai gardé le souvenir le plus délicat de nos promenades en caïque sur les Eaux-Douces, au coucher du soleil. Mon séjour à Constantinople vivra éternellement dans mon cœur.

Il s'inclina :

— Le Bosphore est unique au soleil couchant, et la vieille cité byzantine impérialement belle. Je comprends votre enthousiasme et le partage. Je

bénis le sort toutes les fois qu'il me dirige de ce côté.

Magali et Patrice débouchaient du sentier voisin.

— Nous vous cherchions, fit la jeune fille. Le goûter est servi, dépêchez-vous!

Très vite le marquis répondit :

— Nous arrivons.

Un geste d'impatience échappa à Wassilia. Entre ses dents elle grommela :

— Peste soit des gêneurs! Nous étions si bien...

Elle fit quelques pas dans la direction du château, puis s'arrêta : debout dans l'encadrement d'un berceau chargé à crouler de *Marie-Henriette*, Aude considérait le parterre avec ce sérieux dont elle ne se départait jamais.

— Quelle est cette belle silencieuse? questionna la Cosaque.

Du bout de son ombrelle, elle désignait la tonnelle où s'abritait M<sup>lle</sup> Le Grandier.

— La pupille de ma mère.

— Votre parente aussi?

— Notre amie, seulement.

— Ah!

Elle hésita un instant avant de poursuivre :

— Elle habite *Terre-Blonde*?

— Depuis trois mois, oui.

— Pour longtemps?

— Jusqu'à sa majorité, je pense. Ensuite, si elle n'est pas mariée, elle choisira une autre résidence ou restera avec nous..

— Les partis ne doivent pas lui manquer.

— Sans doute; je n'en sais rien.

Magali revenait en courant :

— Je vous en prie, Jehan, dit-elle, remettez vos confidences à plus tard. Tantine s'impatiente.

Elle se baissa pour cueillir une rose naine, la fixa au ruban de sa ceinture, courut vers Aude et l'entraîna.

— Cette petite est intolérable! gronda l'étrangère en la suivant des yeux. Je déteste être constamment interrompue.

Le marquis fronça les sourcils pour riposter .

— M<sup>lle</sup> Vétheuil est la grâce, le sourire, la joie de notre logis. Ma mère l'aime comme sa fille, moi comme une sœur cadette indulgente et douce. Sans elle nous n'existerions pas.

Profondément vexée, la Cosaque se tut.

## VI

« On dansait chez les Saint-Héliér » pour rencontrer la princesse Golourine, et *Terre-Blonde* au grand complet s'était transporté à Elne à cette occasion.

A dix heures, les trois salons, le hall, la galerie latérale, où le buffet était dressé, regorgeaient de monde. La province entière avait tenu à répondre à l'appel des maîtres de maison ; des couples brillants, parés, défilaient devant Pierrette, émerveillée de son succès.

— Votre fête est un triomphe, chérie, murmurait le baron à l'oreille de sa femme. Cela me ravit. Demain, nous enverrons des échos aux feuilles mondaines de la capitale...

— Et les bonnes camarades crèveront de jalousie. Ce sera juste ; aucune n'a pu réunir pareille assemblée.

Un flot d'arrivants l'interrompt. Lorsqu'ils furent dispersés, elle observa :

— Wassilia est splendide, ce soir. Le bleu sied à ses cheveux fauves.

— La pupille de Yolande d'Espeuilles est aussi belle, si ce n'est plus. L'avez-vous regardée dans sa robe blanche, sans une fleur ni un bijou : elle éblouit.

— Elle manque de simplicité, d'allant. On dirait

une divinité de l'Olympe prête à comparaître devant Jupiter.

— Sa qualité d'étrangère...

— Wassilia est Russe; cela ne l'empêche pas de s'amuser, de rire; elle fait des frais, cherche à plaire. Aude plane. Si elle continue, les amis de sa tutrice la prendront en grippe.

Max Saint-Héliér approuva :

— On la dit fabuleusement riche. Sa fortune lui donne de l'orgueil.

Il s'arrêta, promena sur sa femme un regard extasié, puis acheva :

— Ces créatures impériales ne me disent rien. Je leur préfère les minois chiffonnés, troués de fossettes, les yeux vifs, les lèvres bavardes.

Pierrette posa un doigt sur ses lèvres pour remarquer :

— Il est des sujets réservés à l'intimité. Adresser des compliments après dix ans de ménage,... vous n'y pensez pas, mon cher!...

De nouveaux invités pénétraient dans le hall. Elle s'avança pour les accueillir. C'étaient des personnalités importantes; elle les présenta personnellement au prince, puis, quand elle les vit embarqués dans une conversation intéressante, elle les abandonna.

Dans le jardin fleuri de globes électriques multicolores, Jehan et son ami Longeraud faisaient les cent pas.

Ils allaient lentement, la cigarette aux lèvres. Patrice émit soudain :

— A quoi penses-tu? A l'avenir du pays?... A ton rapport sur les diplomates du xvi<sup>e</sup>? A la politique extérieure? A ton prochain poste?

Le marquis secoua la tête :

— A rien, fit-il. Je contemple niaisement l'éclatante Wassilia.

Il désigna du regard la Cosaque dont la robe de dentelle turquoise émergeait d'un buisson d'hortensias, puis acheva :

— Elle est élégante.

— Très, appuya son ami.

Il considéra la forme svelte plantée à quelques mètres, puis renchérit :

— Et si bonne fille ! On peut plaisanter avec elle sans l'effaroucher. Elle a parcouru les cinq parties du monde, connaît des gens partout. Imagine-toi, mon vieux, elle a rencontré le chevalier à Malte, l'autre hiver. Ils se sont retrouvés à Longueruche. Ce fut une scène touchante. Tu as beaucoup manqué. Ravi des amabilités de la princesse, ton parrain l'a invitée à séjourner à Pierrenoble, quand elle quittera Saint-Héliér. Elle a accepté.

— Sans plus de façons ? coupa le marquis. Rien ne m'étonne moins... Elle est expéditive, la demoiselle !... Il n'est pas besoin de se prosterner pour obtenir sa visite. Dans huit jours, je gage, M. d'Aigrepont et ces métèques seront inséparables.

— M<sup>me</sup> Golourine est peut-être un peu « entrante », mais, en somme, elle n'a rien d'une aventurière.

— Qu'en sais-tu ? Tu l'as vue trois fois à peine, et tu crois pouvoir la juger. Je la connais depuis des années et ne me permettrais pas semblable imprudence. A mon avis, elle n'est pas d'aussi vieille souche qu'elle le prétend. Les siens ont dû être anoblis par l'achat d'une terre. Certains grades de l'armée du tsar conféraient, jadis, la couronne fermée. Sa fortune, qui est réelle, est solidement établie, en bonnes terres et en immeubles de rapport, à Sofia, à Belgrade, ailleurs... Elle ne serait pas fâchée, je crois, de troquer son diadème contre un beau tortil français...

— Malheur aux roturiers, dont je suis ! clama Patrice.

Jehan sourit pour expliquer :

— J'ai pu apprécier sa manière pendant ces derniers mois. A Vienne, je les rencontrais à tous les coins de rue. Je ne pouvais entrer dans un salon sans les y trouver : l'aïeul à la table de bridge, elle au buffet. Au bal de l'Ambassade, elle m'accapait. J'ai dû solliciter une mission et partir pour

l'Égypte, afin de m'en débarrasser... Ah! bien! ouiche!... A peine installé au Caire, j'appris son arrivée. Je bouclai ma besogne en trois semaines et suis rentré en France. Ils m'ont suivi à Paris. A Rome, j'ai cru leur échapper. Je me prenais à respirer librement, quand elle reparut; chaperonnée par un ménage américain établi dans la Ville Eternelle, elle mangeait des glaces à la devanture d'un pâtissier. Elle me vit, m'interpella. Je feignis de ne rien entendre... Alors elle me dépêcha son grand-père, et force me fut de la saluer. Aussitôt, elle m'accabla de protestations, voulut m'obliger à m'asseoir, me combla de gentilleses, et finit par me demander de l'introduire dans la société... où je fréquentais. Tu penses si j'ai réalisé son désir! Je prétextai d'une impérieuse obligation professionnelle qui m'appelait à Florence, et me suis enfui. Jusqu'à son départ, je me suis terré... J'espérais l'avoir évitée, quand cette folle de Pierrette a eu la géniale inspiration de l'attirer en Roussillon... Me voilà tout à fait dans la gueule du loup...

Un éclat de rire de son camarade ponctua ce discours.

— C'est amusant, dit-il. On ferait un roman-cinéma avec ton histoire... Le titre seul allécherait les masses : *le Diplomate et l'Etrangère*...

Le marquis bougonna :

— Semblables aventures divertissent toujours les tiers. Elles deviennent moins réjouissantes quand on est soi-même le héros de la poursuite.

Un silence tomba. Patrice alluma une *Primerose*.

Le marquis conseilla :

— A ta place, je ne me lierais guère avec Wasilia.

— Elle habite chez ma belle-sœur, et moi aussi; il est difficile de l'écarter de mon chemin.

— Méfie-toi.

— Je n'ai rien à craindre, mon cher; je ne suis même pas baron : elle me laisse royalement tomber.

— Tant mieux!

— A ce point?

— Davantage...

M. Longeraud regarda la Slave. Debout à l'entrée d'une charmille, elle coquetait avec le cavalier d'Aigrepont. Il la trouva charmante avec ses cheveux d'or en fusion, ses prunelles de pierreries, son teint sans défaut.

Elle écoutait le vieux gentilhomme, et son visage prenait une expression sérieuse; ses lèvres s'entr'ouvraient pour sourire, tandis que ses mains somptueusement baguées jouaient avec les franges de son écharpe de soie.

La voix du marquis fit sursauter Pat :

— Elle est jolie, c'est incontestable, mais si peu racée!... Vois ses chevilles : des bornes, mon cher! Et ses pieds : des contre-torpilleurs!... Quant à ses bras : épais et lourds, on dirait ceux d'une lavandière!

— Ils sont blancs et fermes, cela suffit à mon dilettantisme. Puisque je suis certain de ne jamais me fiancer avec la princesse, le reste m'est égal.

M. d'Espeuilles haussa les épaules pour grommeler :

— Te voilà fasciné!... Tu n'as donc jamais admiré une jolie fille? Tu es ridicule, en vérité... Au lieu de perdre ton temps, pâme-toi devant ma cousine.

— Magali?

— Non, Aude. Voilà une belle créature correcte et grave. Elle se garderait bien d'adopter les allures yankees, celle-là!... Elle ne fume point, ne s'isole jamais avec les garçons, se tient à sa place, sans essayer de se faire remarquer...

— Elle n'a pas besoin de s'agiter. Quand elle paraît, les conversations cessent... Hier, chez les Candaule, ce fut saisissant.

Jehan ne répondit rien. Il choisissait une cigarette dans son étui d'or niellé, l'allumait, lançait vers le ciel quelques volutes de fumée, puis murmurait :

— Pourquoi est-elle si défiante?... J'aimerais à l'entourer; sa froideur me retient.

— Notre civilisation l'étonne; elle se sent dépaysée parmi nous...

— Cela se voit.

A ce moment le jazz préludait un boston.

— On danse! s'écria M. Longeraud. Mag doit m'attendre. Rentrons, veux-tu?

Ils gravirent les degrés du perron, débouchèrent sur la terrasse où des lauriers-roses, des orangers en caisse, des grenadiers formaient d'odorants bosquets. Des sièges de bambou étaient dispersés sous le feuillage. Le marquis se laissa choir sur l'un d'eux.

— Tu restes là? s'étonna son ami.

— Il fait trop chaud encore pour tourner en rond.

— Je te laisse, alors. Tu m'excuses?

— Bien sûr... Va t'amuser, gamin!...

M<sup>lle</sup> Le Grandier apparut sur la porte du hall :

— Vous voilà, Messieurs, fit-elle; vous bavardez, et les jeunes filles réclament leurs cavaliers... Tantine se demandait où était passé son rejeton. Quant à la baronne, elle supplie saint Antoine de Padoue de lui rendre son beau-frère.

Elle sourit, puis acheva :

— M<sup>lle</sup> Vétheuil attend le vieux Pat dans le salon. Vous devez ouvrir le bal ensemble, dit-elle?

Le jeune homme s'éclipsa. Quand il eut disparu, elle s'assit auprès de M. d'Espeuilles. Celui-ci demanda :

— Vous n'aimez donc pas la danse, ma cousine?

— Cela dépend des heures. Ce soir, je préfère m'abstenir. On s'écrase, chez la baronne; on y étouffe aussi. On est si bien dehors!

Le diplomate l'approuva; le temps était lourd : il pleuvrait sûrement avant le jour.

— Je suis horriblement nerveux, avoua-t-il. C'est grotesque, à mon âge. Quand il y a de l'électricité dans l'air, je ne respire pas.

Elle trouvait naturelle cette sorte d'angoisse que l'orage fait naître dans certains organismes. Pour sa part elle ne redoutait ni la foudre ni les éclairs;

au contraire, elle se plaisait à contempler le ciel en feu, à écouter les grondements du tonnerre, les mugissements de la bise à travers les coteaux.

Le marquis respectait son silence. Tourné vers elle, il essayait de lire dans sa pensée. Aude semblait lasse; sa tête inclinée, sa bouche pensive, sa taille légèrement affaissée trahissaient son accablement. Il observa :

— Ces soirs de fête ont quelque chose de lugubre. Les cris de joie, les lumières, les ritournelles tapageuses de l'orchestre m'attristent... Et pourtant, Dieu sait si j'aime le monde et ses satisfactions superficielles...

Elle tressaillit :

— Je vous demande pardon, mon cousin; je..., je..., je...

Elle ne trouvait pas les termes exacts.

— Je suis terriblement distraite, préoccupée aussi. Je songe à ma maison lointaine, à mes morts...

— Vous seriez heureuse de retourner à Melbourne?

Elle eut un geste négatif.

— Pas tout de suite!... Mon deuil est trop proche. Trouver l'habitation vide serait pour moi une très violente émotion. Plus tard, quand le temps aura fait son œuvre, je ne dis pas...

— Vous vous ennuyez près de nous?

— Sûrement non. Je suis contente...

Sa voix fléchit pour répéter :

— Trop contente... On m'aime, on me choisit... et cependant j'ai peur... Il me semble qu'un malheur plane sur ma tête... Rien ne saurait m'atteindre désormais, pourtant...

Elle redressa le front d'un air de défi, puis appuya :

— Rien.

Il tenta de la rassurer :

— Cette impression est due à votre vie nouvelle. Nous trépidons ici, et vous êtes calme. Le sang anglais domine dans vos veines. M. Le Grandier était gai...

— Je l'ai toujours vu horriblement triste. Depuis la mort de mammy, il ne riait guère, parlait peu, se tuait de travail pour oublier. J'ai grandi dans une maison en deuil...

— L'atmosphère de *Terre-Blonde* dissipera vos papillons noirs. Magali est la joie personnifiée; la pire mélancolie céderait devant son entrain.

— Je m'attache chaque jour à elle un peu plus. Je voudrais réaliser ses moindres désirs.

— Elle est trop sage pour en former. Sous ses dehors enfantins elle cache une grande maturité d'esprit. La douleur l'a frappée à l'âge où l'on commence à comprendre, à sentir.

— Pauvre petite!

— Ne la plaignez point. Elle fait le bien, visite les pauvres, prie avec une ferveur d'ange, supplée notre cher pasteur dans ses œuvres et dorlote maman. Il n'en faut pas davantage pour la combler.

— Elle se mariera bientôt. Son mari, ses enfants l'accapareront; elle organisera son foyer selon ses goûts. J'irai la voir souvent.

Jehan s'était levé. Lentement, il déambulait sur la terrasse. Au dixième pas, il se retourna, reprit sa place, puis confessa :

— Magali est pauvre... Son père s'était ruiné en spéculations hasardeuses. Elle n'aura pas de dot...

M<sup>lle</sup> Le Grandier plongea ses grands yeux dans les prunelles d'acier de son compagnon avant de riposter :

— C'est vrai, ... j'oublie toujours les choses essentielles... Dans ce pays, on prend les femmes pour leur argent. Il en est autrement là-bas...

Elle sourit dédaigneusement, puis compléta :

— Si votre cousine est chichement rentée, elle possède les plus appréciables qualités. Il serait ridicule de rester fille pour quelques milliers de livres en moins. Trouvez-lui un fiancé de son goût, je ferai le nécessaire.

Sa voix nette résonnait sur le perron désert; le marquis affirma :

— Vous êtes bonne, Aude.

Elle hocha la tête :

— Croyez-vous? J'aime la justice, voilà tout. Le Ciel m'a pourvue de trésors dont j'ignore le nombre. Mon exploitation d'Australie se développe de jour en jour. Chaque mois, les dividendes fournis par mes *sollicitors* augmentent. Alors, je partage avec mon amie. J'ai trop, elle pas assez; je rétablis l'équilibre... Quoi de plus naturel?

Touché de cette simplicité, Jehan répéta :

— Vous êtes bonne, très bonne...

Cette fois elle ne protesta point. Elle regardait le jardin baigné de lune claire et serti de feux éclatants par les ampoules électriques. Dans le hall, le violon solo soupirait une romance à la mode. L'arome musqué des roses alourdissait l'atmosphère. Des rires légers montaient du parterre. Sur la pièce d'eau, des gondoles illuminées glissaient. Par intervalles un oiseau de nuit, attiré par les lampadaires, tournoyait autour des balustres.

Plongés dans leurs réflexions, les jeunes gens gardaient le silence. Au loin une horloge sonna douze coups. Aude se dressa d'un jet :

— Tante Yo a manifesté le désir de rentrer de bonne heure, dit-elle. Le comité de la Croix-Rouge se réunit demain; elle tient à y assister. Avec votre agrément, mon cousin, je la rejoindrai.

Elle se dirigea vers le grand salon. Sur le seuil elle s'arrêta. Une main nerveuse la saisissait au poignet; l'organe chantant de la princesse Golourine proférait :

— Où étiez-vous donc, mademoiselle Le Grandier? Je ne vous ai pas vue de la soirée. Votre cavalier non plus, d'ailleurs. Vous roucouliez ensemble, sans doute, comme deux jeunes premiers romantiques,... et vous nous délaissiez! M. d'Espuilles sait pourtant combien j'aime « tanguer » avec lui...

Aude se redressa pour répondre :

— Je n'ai pas quitté la terrasse. Le marquis me tenait compagnie.

La rage durcit les prunelles de la Cosaque. Elle demanda :

— Depuis longtemps?

L'Australienne n'était pas d'humeur à subir un pareil interrogatoire. Sèchement, elle coupa :

— Une heure ou cinq minutes. Je ne saurais préciser. La conversation de Son Excellence est tellement captivante!...

Wassilia allait riposter. Aude ne lui en laissa pas le temps. Sa tutrice, nichée dans l'embrasement d'une fenêtre entre le chevalier et son amie d'Orgieux, l'avait aperçue et lui faisait signe de la rejoindre.

Décidée à insister, Wassilia la suivit.

— Vous voilà enfin, ma chère petite! s'écria la vieille dame; nous parlions de vous. Ces messieurs s'étonnaient de ne pas vous compter parmi les danseuses. Pourquoi demeurez-vous à l'écart?

— La chaleur m'incommodait. J'ai voulu respirer à l'aise.

M<sup>me</sup> d'Espeuilles sourit pour constater :

— Magali ne redoute ni la congestion ni la mort par asphyxie. Elle ne s'est pas arrêtée une minute. Je frémis à la perspective de l'arracher aux délices du fox-trot... Patrice ne la quitte point. Ils tournent ensemble comme des toupies!

Elle leva son beau regard tranquille sur sa pupille pour ajouter :

— Vous valsez si bien, chérie! Pourquoi ne nous montrez-vous pas votre talent? Cela nous prive, savez-vous? Mardi soir, chez Rosine de Sudres, on faisait cercle pour vous admirer.

La jeune fille sourit pour se récrier :

— Vos amis sont l'indulgence même, je le constate cent fois par jour.

— Ils disent la vérité, renchérit M. d'Aigrepont.

— Ne m'accablez pas, chevalier; les louanges excessives m'effraient. Je n'y suis pas accoutumée.

Elle soupira, comme si cet aveu lui était pénible.

Furieuse, la princesse intercala :

— Vous faites profession de modestie, Mademoiselle. J'aime à croire que votre attitude est une

simple apparence. Toutes les femmes souhaitent d'être encensées.

Une voix mordante trancha :

— Parlez pour vous !

La Cosaque se retourna brusquement. Correct et souriant, Jehan se tenait derrière elle. Un sourire mauvais arqua ses lèvres pour prononcer :

— Tiens ! vous voilà, vous?... Ce n'est pas trop tôt, en vérité ! Je vous croyais perdu, tombé au fond de l'étang, enlevé par une ondine,... que sais-je?...

Le ton subitement acide, elle compléta :

— Vous avez passé la soirée à rêvasser en contemplant les étoiles, m'a-t-on dit ? C'est bien démodé ! A notre époque de vapeur, d'électricité, de locomotion aérienne, les promenades sentimentales au clair de la lune sont ridicules !

Elle haussa les épaules.

— Mes relations masculines me recherchent constamment. Mes amis m'entourent, me harcèlent, afin d'obtenir un tout petit boston. Vous êtes mon plus ancien camarade, monsieur d'Espeuilles. Depuis quatre ans, nous nous rencontrons partout... En vous retrouvant à Elne, j'espérais vous élire pour mon cavalier servant...

— C'eût été un trop grand honneur pour moi, princesse ; je n'en suis pas digne. En Catalogne, comme ailleurs, je ne m'appartiens guère. A l'étranger, je me dois aux invités de mon ministre. Chez moi, à ma famille ou aux commensaux de ma mère. Il ne me reste pas une seconde à consacrer aux nouveaux venus.

Elle le toisa d'un air féroce, puis laissa tomber :

— C'est dommage... pour vous, mon cher !

A ce moment Patrice passait à sa portée. Elle l'appela :

— Vous arrivez à point, Monsieur ! J'ai une envie folle de valser. Allez demander au maestro de jouer *le Beau Danube bleu* ; nous le danserons ensemble.

Elle était l'invitée de sa belle-sœur ; il s'exécuta.

## VII

Juillet achevait sa course. L'été resplendissait, étincelant et torride; néanmoins l'activité joyeuse de la petite société provinciale groupée autour de M<sup>me</sup> d'Espeuilles ne ralentissait pas. Aux plaisirs multiples des semaines passées la jeunesse ajoutait des baignades en Méditerranée.

Chaque après-midi, vers quatre heures, la bande s'entassait dans les autos et roulait vers l'étang du Canet, où les cabines étaient dressées. Un goûter sur la plage suivait « la trempette », comme disait M<sup>me</sup> Saint-Héliér, puis on dansait au son du phonographe de Patrice jusqu'au dîner.

Aude appréciait particulièrement ces expéditions. Elle nageait comme une sirène et prolongeait ses évolutions aquatiques jusqu'à l'extrême limite des séances.

Parfois elle luttait de vitesse avec Jehan et prenait un malin plaisir à le distancer. Alignés sur la plage, leurs compagnons engageaient des paris, et les fidèles de l'Australienne poussaient des cris d'allégresse quand elle touchait la première au but.

Wassilia détestait l'eau; ces bains de mer l'horripilaient; aussi, pendant que les autres s'amusaient sur le sable, elle prenait un livre et s'isolait pour « philosopher tête à tête avec ses auteurs favoris ».

Personne ne remarquait son absence, ses grands airs ennuyaient les Méridionaux; ils le montraient en faisant le vide autour de sa majestueuse personne.

La sauvagerie de M<sup>lle</sup> Le Grandier s'atténuait. Elle s'approchait plus volontiers des amis de sa

tutrice, faisait assaut d'élégance avec la princesse, recherchait visiblement son cousin et s'arrêtait avec lui au milieu d'une valse pour échanger ses impressions.

L'influence du marquis se devinait dans ses moindres actes. Il dirigeait ses lectures; choisissait pour les lui recommander les ouvrages capables d'accroître ses connaissances; lui décrivait les beautés historiques de la contrée; l'emmenait à Villefranche, à Salces, aux gorges de l'Agly, et la captivait par sa bonne grâce et son érudition.

Magali assistait avec une indifférence voulue à ces *a parte*. Parfois même elle feignait de ne pas les remarquer. Cependant elle ne les perdait guère de vue quand ils se trouvaient ensemble dans le monde, et sa jalousie, inconsciente, naissait.

Depuis une quinzaine elle avait beaucoup changé. Le bal, où elle se plaisait tant, naguère, semblait la fatiguer. Elle avait réclamé par faveur de s'occuper exclusivement de la maison; elle voulait faire son apprentissage de « ménagère » et se donnait tout entière à ses nouvelles attributions.

A présent, elle comptait avec la cuisinière et le maître d'hôtel, distribuait la tâche aux lingères, surveillait les jardiniers, composait les menus. Il lui restait peu de loisirs à consacrer aux siens. Lasse de la besogne quotidienne, elle sortait moins. La plupart des soirs, elle refusait d'accompagner la marquise et ses hôtes dans les châteaux où l'on recevait. Par contre, elle prolongeait ses stations à l'église, s'occupait des œuvres de l'enfance, servait les pauvres, visitait les malades, travaillait pour les orphelins.

Quand sa tante s'étonnait de sa nouvelle manière, elle répondait :

— Je me suis assez amusée. A dix-sept ans, il convient de loger un peu de plomb dans sa cervelle. La mienne en avait besoin. Une fille pauvre doit être en mesure de se suffire. L'avenir est trop incertain pour me permettre de gâcher mes meilleures années en futilités.

Et la marquise approuvait. Dans l'impossibilité où elle était de doter sa pupille, ignorante des intentions généreuses de M<sup>lle</sup> Le Grandier, elle n'osait la morigéner. Cependant elle était tout attristée de laisser la petite au manoir comme une Cendrillon, quand elle devait passer la soirée à Elne ou ailleurs.

Elle se désolait aussi de constater le changement physique de l'enfant. En huit jours, elle avait perdu son entrain; ses yeux s'étaient ternis, ses joues n'avaient plus leur arrondi parfait, leur éclat velouté de pêche de plein vent. Elle évitait de se mêler à la conversation, inventait cent prétextes pour fuir Aude.

Elle était chargée de faire les courses, partait dès le matin en voiture, à pied, à bicyclette, même; rentrait juste pour déjeuner, s'esquivaient au café pour conférer avec la cuisinière, abandonnait à sa cousine le soin de verser les infusions et le café.

Bientôt sa famille la vit seulement aux heures des repas. Elle y demeurait silencieuse, le visage tendu, le nez sur son assiette, où elle ne déposait rien. Quand ses grands yeux meurtris rencontraient ceux de sa cousine, ils prenaient une expression singulièrement douloureuse, dont la bonne tante Yo était effrayée.

Elle essayait de l'interroger, de lui arracher la cause de ce chagrin; Magali haussait les épaules pour affirmer :

— Vous vous trompez, tantine; je n'ai rien. Tous les étés à pareille époque, je me sens un peu lasse; la canicule m'anémie. Je dors mal. Laissez arriver septembre et ses nuits supportables, et je redeviendrai comme avant.

Elle s'esquivaient d'une glissade, gagnait l'office ou le potager, rangeait les cristaux et les porcelaines ou désignait les légumes à cueillir.

Ni sa cousine ni Jehan ne se rendaient compte de son évolution. Invinciblement attirés l'un vers l'autre, ils prêtaient peu d'attention aux choses

d'alentour. Une amitié solide, dépourvue de coquetterie de la part de l'Australienne, de flirt du côté du marquis, les unissait. Quand certaines curieuses, empressées à épiloguer sur leur sympathie, tentaient de surprendre des bribes de leurs dialogues, elles contenaient mal leur surprise. Les graves sujets développés par M. d'Espeuilles leur semblaient déplacés au bal. Alors elles accusaient Aude de poser au bas bleu et traitaient le diplomate de vulgaire pion.

Ces opinions ne troublaient point la quiétude du jeune homme. Il se trouvait heureux près de M<sup>lle</sup> Le Grandier et ne changeait rien à sa façon d'agir.

Cependant il s'étonnait de la froideur persistante de la jolie fille. En dépit de leur intimité, elle ne dégelait pas. Correcte, sérieuse, digne, elle discutait des heures entières sans qu'un muscle de son visage bougeât.

Jehan ne pouvait s'expliquer pareille réserve. Certes, il le comprenait, et c'était visible, Aude aimait l'écouter; elle prenait un réel plaisir à leurs randonnées en campagne, souhaitait même de les renouveler le plus fréquemment possible, mais ne soulevait jamais un coin du voile dont elle entourait ses sentiments et sa pensée.

« Elle est idéalement belle, pensait-il cent fois par jour; je ne puis m'empêcher de l'admirer, mais quel sphinx!... »

Patrice devinait l'inquiétude de son ami. Il la partageait même. Il lui arrivait de s'en trouver obsédé.

« Aude est trop grave et impassible, songeait-il. Elle ignore la détente, l'expansion, la spontanéité. Ses gestes, ses paroles semblent dépourvus de naturel. On les dirait étudiés. Je ne puis m'expliquer par quel miracle elle s'est laissée aller aux confidences du premier jour. Elle a vidé son sac tout d'un coup, et maintenant, fini! on ne sait plus rien d'elle... C'est énervant! Je n'aime pas les énigmes. Et je préfère de beaucoup bavarder avec cette pe-

tite Mag, si tendre et sensible,... et dont on connaît sans travail le fond du cœur... »

Ce soir-là, Patrice avait dîné à *Terre-Blonde*, où M<sup>mo</sup> d'Espeuilles, retenue à la chambre par une attaque de goutte, l'avait prié de tenir compagnie à Jehan.

La cigarette aux doigts, ils dévalaient lentement l'allée de sycomores, s'engageaient dans la roseraie, s'installaient sous leur tonnelle familière et considéraient le parterre où la lune projetait ses lueurs nacrées.

Ils ne parlaient pas. Plongés dans leurs rêveries, ils fumaient sans arrêt. Jehan fredonnait un refrain en vogue; son camarade traçait des cercles sur le sable avec sa badine. Au faite d'un chêne voisin, un rossignol égrenait dans l'air attiédi ses trilles vertigineux.

Le marquis déclara soudain :

— Mon ministre me réclame. Je dois partir pour Paris.

Son compagnon le regarda :

— Tout de suite?

— Bientôt... Je ne saurais tarder.

— Ah! Je te croyais ici pour plusieurs mois.

Le diplomate affirma :

— Je reviendrai. Mon congé expire fin novembre. D'ici là, j'ai le temps de me reposer.

Il appuya sa main sur l'épaule de M. Longeraud, puis ajouta :

— L'air de *Terre-Blonde* ne me vaut rien; j'ai besoin d'en changer, de voir de nouveaux visages, d'aller au spectacle, de frayer avec des amis... Si tu étais un type vraiment chic, tu m'accompagnerais.

— Merci bien! Je déteste la capitale en août. Il n'y a personne; les théâtres, lorsqu'on y met les pieds, regorgent de provinciaux retardataires, mal accoutrés, de Yankees en culottes de golf. Cela me met hors de moi! J'aime le luxe, mon vieux, et les femmes bien habillées.

— Alors tu ne pousses pas l'héroïsme jusqu'à

coudoyer des insulaires caricaturales, pour m'escorter ?

Pat hésita avant de répondre :

— Je te suivrais au bout du monde, afin de t'épargner une peine « même légère » ; mais pour l'unique joie de passer une nuit en sleeping, d'habiter un hôtel suffocant, de respirer l'arome de l'asphalte embrasé, je me récusé.

Comme Jehan tentait de protester, il continua :

— Je te connais, mon bon : tu partirais dès l'aube sous prétexte de retrouver tes collègues au Quai d'Orsay, tu déjeunerais avec eux, et je te verrais à peine un instant, à la fin de la soirée. Je périrais d'ennui !

Le marquis insista :

— Tu as tort de refuser, je t'assure ; ta présence, ton amitié me sont indispensables. Jamais comme en ce moment je n'ai senti la nécessité d'une affection fraternelle à mes côtés. Je ne vois plus clair en moi...

M. Longeraud hocha la tête pour confesser :

— Je m'en doutais. Tu es en train de te laisser captiver par deux grands yeux de braise, et tu as peur... Je ne serais pas plus brave, à ta place...

— Que signifie ?

— Dois-je préciser ?

Jehan ne répondit pas. Son ami poursuivit :

— Ta superbe cousine a su trouver le chemin de ton cœur. Tu n'es pas éloigné de te déclarer et tu frémis de t'engager sans avoir mûrement pesé ta décision. Tu as raison... Si M<sup>lle</sup> Le Grandier est attirante, si sa beauté, sa grâce éclipsent toutes les autres, sa froideur m'inquiète. Cette merveilleuse statue que rien ne parvient à animer m'épouvante... Je pourrais l'aimer comme un dément, je ne l'épouserai pas. Et puis elle pratique une religion différente de la nôtre.

D'une voix assourdie, il acheva :

— Tu m'en voudras sans doute de cette franchise dont je devrais adoucir les termes...

— Pourquoi ? Ton opinion ne modifiera point !

mienne. Aude a tout pour plaire aux plus difficiles. Son mari fera des millions de jaloux... Ma mère serait heureuse de cette union, j'en suis certain. Quant à son culte, elle y renoncera, voilà tout. Rien n'est plus facile. Cela se voit à chaque instant, dans des cas semblables... D'ailleurs elle y est disposée.

— Pourquoi hésites-tu, alors?

— J'ignore ses sentiments et n'ose l'interroger... Je tiens à réfléchir encore; ici, je ne puis le faire en toute liberté. Alors je profite de la convocation de mon chef pour changer d'atmosphère. Quelques jours de Paris, avec ou sans toi, me seront salutaires... Si ma tendresse existe réellement, elle s'affermira; au contraire, si je suis guidé par un simple caprice, l'éloignement...

— ... Te guérira, trancha Patrice.

Il y eut un silence. Pendant quelques minutes, les deux amis fumèrent avec un acharnement digne d'un meilleur objet. Jehan proposa :

— Si nous rentrions? Il se fait tard...

— Comme tu voudras.

Ils reprirent le sentier tracé entre la roseraie et l'esplanade. Devant le perron, Patrice demanda :

— Et Magali, que devient-elle dans cette aventure?

— Je n'en sais rien. Je ne vois pas ce qu'elle a à faire là dedans. Elle restera avec maman ou se mariera. Nous lui trouverons un aimable garçon, capable de la comprendre... Elle sera comblée.

Son ami eut un geste vague :

— Il me semble que tu ne lui es pas indifférent. Elle frémit à ton approche, pâlit, rougit, hésite... Et puis elle a tellement changé depuis quelque temps... Tiens, du jour où tu t'es montré assidu auprès de M<sup>lle</sup> Le Grandier... Elle est devenue très dévote. Certes, elle a toujours été pieuse et zélée à remplir ses devoirs de chrétienne, mais elle aimait le monde et ne s'en cachait pas... A présent, elle reste au logis quand nous sortons. Cette nouvelle attitude ne t'a pas donné à réfléchir? Tu ne t'es douté de rien? Eh bien! mon cher, pour un diplo-

mate, tu n'es guère observateur ! Si cette exquise enfant se retire de notre cercle, c'est uniquement pour ne pas souffrir de ta ferveur... auprès d'une autre. Crois-moi, ami : elle t'aime et lutte pour te chasser de son cœur. Dans ton égoïsme d'amoureux, tu n'as rien vu, rien compris ; il n'en est pas de même de ton serviteur. Tandis que tu voguais éperdument dans l'azur, je l'étudiais. J'ai deviné son combat intérieur, son angoisse, et j'ai eu pitié...

Un rire léger fusa des lèvres du marquis...

— Quel joli roman !... Je ne te connaissais pas autant de talent à combiner les intrigues. Tu m'effares ! Où diable prends-tu ces idées ? Notre petite Mag, cette fillette bien sage, rieuse et mélancolique, romanesque et vive, songer à moi ? Quand l'as-tu vue éprise de mon humble personne ? Dans ta tête, je pense ? Ce bout de femme est trop raisonnable pour rêver l'impossible... et se créer des chimères... Ma mère ne lui a pas caché son désir de m'établir dans une famille au moins égale à la nôtre. Elle n'espère rien. Je la considère comme une sœur cadette, je la gâte et la câline, mais je ne songe pas un instant à l'épouser.

Il hésita un instant avant de conclure :

— Écoute-moi bien, Pat : même si Aude me repoussait, je ne demanderais jamais la main de M<sup>lle</sup> Vétheuil.

Ils gravirent les degrés du perron. M. Longeraud s'arrêta pour considérer l'étendue une fois encore. Son camarade poussa la porte-fenêtre, entra dans le billard. L'immense pièce était vide. Seule, une petite forme blanche, blottie derrière les rideaux, paraissait attendre. Jehan courut à elle :

— Magali ! cria-t-il. Que fais-tu là, chérie ? Tu es livide, tu trembles, tu as pris froid. L'humidité du parc est pénétrante. Pourquoi n'es-tu pas remontée ?

Péniblement, elle articula :

— Aude se promène sous les cèdres, dans l'avenue... Je ne voulais pas rentrer sans elle.

Il prit une grosse voix pour ordonner :

— Tu vas me faire le plaisir de gagner ta chambre et de te coucher. Quand ton amie aura fini de rêvasser aux étoiles, elle te rejoindra.

Patrice arrivait. Ensemble les jeunes gens fermèrent les baies, assujettirent les persiennes, puis entre-bâillèrent la porte du vestibule.

— M<sup>lle</sup> Le Grandier passera par ici, expliqua le châtelain.

Magali s'était éclipsee.

Seule chez elle, M<sup>lle</sup> Vétheuil se laissa aller sur une bergère et se mit à pleurer.

Sans le vouloir, elle n'avait pas perdu un mot des dernières répliques de ces messieurs. La voix railleuse de son cousin chantait encore à son oreille; elle entendait les paroles cruelles, les mots décevants. Jehan ne l'aimerait jamais. Il l'avait nettement déclaré. Elle était perdue.

Elle se leva, fit trois fois le tour de la pièce, vint coller son visage crispé contre les vitres fraîches, regarda sans la voir la pelouse fleurie d'hortensias où se jouaient les rayons argentés de Lucine, se retourna, se jeta sur son lit, enfouit sa tête dans l'oreiller et pleura.

Son cœur bondissait dans sa poitrine, ses tempes battaient, ses mains brûlaient de fièvre; elle avait froid, pourtant. Elle attira son édredon piqué, claquait des dents, ferma les yeux, essaya de ne plus penser.

Au dehors le vent s'était levé. Une « tramontane » furieuse secouait les arbres du fourré; les girouettes grinçaient sur leurs pivots rouillés.

Elle se redressa, s'adossa aux rideaux vermeils de l'alcôve, ouvrit toutes grandes ses prunelles de jais, les referma aussitôt, joignit les mains.

On frappait à la boiserie. Aude entra.

— Pardonnez-moi, *darling*, fit-elle : j'ai oublié l'heure. Quand l'horloge a sonné minuit, je suis revenue au sentiment de la réalité, j'ai couru; vous n'étiez plus là. Tout était clos, hormis la grande porte. J'ai poussé les verrous, et me voilà.

Elle considéra la pauvre figure bouleversée ensevelie dans l'oreiller de dentelles, puis s'écria :

— Que vous est-il advenu, petite Mag? Vous êtes verte... Le froid vous a surprise, peut-être, ou cet atroce vent... Il commence à pleuvoir, savez-vous? Oui, de larges gouttes marbraient les dalles de la terrasse quand je suis remontée. Un peu d'orage, sans doute.

M<sup>lle</sup> Vétheuil soupira :

— Voilà donc la cause de mon malaise. Je ne puis supporter ce temps. Si la pluie fait rage, je serai aussitôt soulagée.

M<sup>lle</sup> Le Grandier voulait préparer un calmant, une infusion, lui faire absorber un comprimé; elle refusa. Elle respirait plus facilement, d'ailleurs.

Une pluie torrentielle s'abattait sur le parc, broyait les fleurs des parterres, noyait les allées. Un coup de tonnerre traversait l'étendue. Des éclairs incendiaient la nue.

— Je vais mieux, prononça Magali.

Sa cousine observa :

— Comme vous êtes nerveuse, *darling!* Vous mettre en pareil état pour un peu d'électricité dispersée alentour...

— Je suis fatiguée, ces soirs-ci. J'ai eu fort à faire. Les lavandières ont rapporté la grande lessive; j'ai dû compter le linge...

Elle s'accouda sur ses oreillers, respira coup sur coup; puis, soudain curieuse, demanda :

— Où étiez-vous?

— Dans l'avenue, d'abord, puis sous les charmes. Il y faisait délicieux.

— Vous n'avez vu personne?

L'Australienne ouvrit de grands yeux :

— Qui aurais-je pu rencontrer? Tante Yo ne quitte pas sa chambre; l'infirmière est auprès d'elle.

— Patrice et Jehan ont erré longtemps du côté de la roseraie.

Aude sourit :

— Je leur tournais le dos, et c'est tant mieux.

J'eusse été navrée de tomber sur eux. J'avais besoin de solitude, ce soir.

Pour elle-même, elle ajouta :

— Comme toujours, d'ailleurs.

Il y eut un silence. M<sup>lle</sup> Vétheuil le rompit pour émettre :

— Je ne sais si vous êtes comme moi : je trouve mon cousin changé, nerveux, irritable. Il ne sort plus, refuse toutes les invitations, depuis la crise de tantine. Je l'examinais à la dérobée, hier : il m'a effrayée.

— A ce point ? Je n'y ai pas prêté attention. Vous savez, je regarde peu les messieurs, en général ; ils ne m'intéressent pas.

— Il y a bien des exceptions à la règle ?

— Certainement pas ! Je suis une oursonne mal léchée, et tout à fait épouvantée au contact de mon prochain.

— J'avais cru vous voir rechercher Jehan ? Il semblait vous plaire...

— Il m'est tout à fait sympathique et me change des petits cercleux de notre entourage. Sa conversation fertile en enseignements me captive... Et puis son optimisme persévérant me réjouit. Je ne m'ennuie jamais près de lui ; je ne saurais en dire autant de nos autres cavaliers, si niais et fats. Sans le marquis et Patrice, je serais au martyre quand nous sortons. Eux seuls me réconcilient avec le monde et ses divertissements.

Un pâle sourire éclaira le visage de Magali. Elle murmura :

— Voyez comme je suis imaginative, chérie ; je m'étais forgé tout un roman : je croyais qu'un sentiment profond vous unissait à Jehan... Oh ! pardonnez-moi ; je ne réclame pas vos confidences ; je formule une remarque sans importance ni fondement.

Une flamme traversa le regard de l'Australienne ; ses sourcils se rapprochèrent. La tête haute, elle riposta :

— Vous vous trompez, Magali. M. d'Espeuilles

ne m'a pas subjuguée. Je vous l'ai dit tout à l'heure, je crois; je ne songe pas à ces choses; le mari-vaudage, les idylles sentimentales me sont désagréables. Je n'ai pas l'intention de me marier.

— On dit cela, puis un beau jour....

— Ce soir, comme demain ou plus tard, je ne changerai pas.

La pauvre petite murmura :

— C'est dommage : vous eussiez fait un joli couple.

Après un silence, elle acheva :

— Il sera très malheureux quand il apprendra... Il vous aime, peut-être...

La pupille de la marquise coupa sèchement :

— Je le regretterais pour lui,... si cela était.

Elle fit rapidement quelques pas dans la direction de la fenêtre, s'arrêta devant la cheminée, mira longuement son visage de madone dans la glace du trumeau, reprit sa promenade saccadée, puis revint vers le lit.

— Il est tard, Mag *darling*... Je vous laisse... Bonsoir...

Ses lèvres effleurèrent la pâle joue blottie sous ses courtines soyeuses, pressa les mains fiévreuses posées sur le drap, puis répéta :

— Bonne nuit, ma chère; dormez vite, et réveillez-vous guérie. Je serais très malheureuse si votre lassitude persistait.

La porte se referma sur elle.

Magali sauta hors de sa couchette, se dévêtit en hâte, enfila une longue robe de chambre, courut à son oratoire et se prosterna.

Le front dans ses mains, les paupières closes, elle pria longtemps, pas pour elle, certes, elle n'était pas assez égoïste pour cela, mais pour le bonheur, la joie des autres, de ceux par qui elle souffrait.

Elle se releva enfin.

La prière l'avait apaisée. Elle se sentait plus forte... Cependant, elle n'aurait pas le courage de rencontrer Jehan à toute heure du jour, d'entendre son rire léger, ses propos aimables. Elle s'éloigne-

rait. Sa tante n'avait pas besoin d'elle; Aude lui tenait compagnie; elle prétexterait d'une retraite annoncée pour quitter le château. Quand son cousin aurait rejoint son poste, elle reviendrait. De loin elle serait moins malheureuse... Et puis Dieu l'aiderait.

Un pâle sourire étira ses lèvres. La désillusion avait été forte. Elle en porterait durement le poids. Mais elle avait la foi. Elle gravirait sans faiblir le rude calvaire et parviendrait à oublier le rêve trop merveilleux et irréalisable.

Alors, paisiblement, elle s'endormit.

## VIII

Dans sa chambre aux tentures de velours cramoisi, Jehan songeait. Etendu sur le divan, une cigarette aux doigts, il se remémorait son entretien avec Patrice, et surtout l'incident qui avait suivi.

Il revoyait Magali pâle et glacée sur le seuil du billard; il entendait ses paroles entrecoupées, son souffle haletant, et l'angoisse le prenait.

Elle avait surpris ses dernières phrases, peut-être. Si M. Longeraud avait dit vrai, la pauvre enfant souffrait de la brutalité de la déception. Pour rien au monde le marquis n'eût voulu l'avoir peinée. Elle était si affectueuse et douce! Son humeur égale ignorait les caprices. On la trouvait toujours prête à s'oublier pour autrui. Il l'aimait comme une petite sœur avenante et sensible, se sentait prêt aux pires dévouements pour lui éviter une peine; mais il n'était jamais venu à son idée de lui vouer un sentiment plus tendre, ni de songer à la choisir comme compagne pour la route périlleuse de la vie.

Il haussa les épaules. Le vieux Pat devait se tromper. Son imagination surexcitée le poussait à forger les plus invraisemblables histoires. Si Magali frissonnait derrière la baie vitrée, c'était de froid, tout simplement. Elle avait été saisie par l'humidité de la nuit.

Il se leva, ouvrit la fenêtre, sortit sur le balcon, considéra le jardin semé de flaques boueuses. L'orage avait dévasté le parterre; des branches d'arbres jonchaient les allées. A présent, la tourmente s'était calmée; de gros nuages noirs fuyaient dans le ciel lavé; des étoiles brillaient; la lune se montrait de nouveau; ses clartés opalines tremblaient à la cime des pins d'Alep. Une douceur infinie se dégageait de la nature apaisée.

M. d'Espeuilles ne s'apercevait ni de la beauté du paysage, ni de la paix intense qui s'en dégageait. Les yeux fixés devant lui, il revoyait la minute pénible, pensait au regard singulièrement douloureux de la petite, à ses gestes empruntés, à sa gêne. Il avait beau s'efforcer d'écarter la vision obsédante, il n'y parvenait point.

Il regagna sa chambre, passa dans son cabinet de toilette, alluma l'électricité. Sa lueur l'éblouit; il éteignit très vite, retourna sur le balcon.

L'écharpe de clarté s'était élargie. Maintenant, elle traînait sur l'étang endormi. Le marquis songea :

« Après tout, il n'y a pas de ma faute. Pourquoi rôdait-elle encore au rez-de-chaussée? A cette heure elle est remontée depuis longtemps, d'ordinaire... Jamais l'idée ne me serait venue qu'elle soupirait pour le vieux monsieur que je suis à côté d'elle... Plus j'y réfléchis, moins je puis croire aux suppositions de Patrice. Rien dans l'attitude de cette petite ne témoigne de cette ferveur dont il la prétend animée. »

Accoudé à la balustrade de pierre, il répéta :

« Il se trompe, Dieu merci... L'enfant me considère comme un frère aîné, et non autrement; je

suis fou de prêter attention aux sornettes de ce rêveur... »

Il promena son regard sur les pelouses trempées, jeta sa cigarette dans le vide, rentra dans sa chambre et se coucha.

Quand il s'éveilla, très tard, après avoir mal dormi, la première cloche du déjeuner sonnait.

En un tournemain, il dépêcha sa toilette, noua sa cravate, vaporisa du parfum sur ses cheveux et ses mains, puis s'élança dans l'escalier.

Les commensaux de *Terre-Blonde* étaient déjà réunis au salon. La marquise, mieux portante, avait été autorisée à prendre le lunch en famille, et son visage radieux disait combien elle était heureuse de se retrouver parmi les « vivants ».

Par contre, Aude se plaignait de névralgie faciale. Elle avait eu froid sous les cèdres et consentait à en convenir. Magali exhibait un petit visage meurtri, des paupières violacées, des joues livides. Elle sourit gaîment de sa mauvaise mine. L'orage de la veille avait mis ses nerfs à bout.

M<sup>me</sup> d'Espeuilles se levait pour passer à la salle à manger. Son fils et Patrice s'empressèrent; elle prit leurs bras et gagna son couvert.

— J'ai commandé un bon déjeuner pour fêter ma résurrection, dit-elle en dépliant sa serviette. Réjouissez-vous, gourmands : il y aura des langoustines et des sorbets à l'ananas.

Jehan fit sauter d'un petit coup sec de sa fourchette la pointe de son œuf à la coque, puis supposa :

— Vous voulez me forcer à regretter votre ordinaire, maman chérie?

Elle le regarda, effarée de la nouvelle. Il compléta :

— Mon chef m'appelle. Il tient à me donner ses directives pour le travail dont je suis chargé. Puisque vous voilà rétablie, je me mettrai en route sans inquiétude.

— Ton absence ne se prolongera pas, j'espère?

— Quelques jours, une semaine, deux au plus... Le temps de me documenter, de rendre visite à mon tailleur, de choisir un peu de linge.

Aude affirma :

— Le manoir sera triste sans vous.

— Hélas!... soupira la vieille dame.

Ses yeux se posèrent avec une tendresse passionnée sur son fils pour avouer :

— J'ai l'horreur des départs. Je devrais y être accoutumée, pourtant. C'est stupide; je ne puis te voir prendre le train sans appréhension.

Son beau visage avait perdu sa sérénité; ses prunelles pâles et comme lavées s'embuaient; il la consola :

— Je vous téléphonerai deux fois par jour, mère, et vous tiendrai au courant de tout. Si Pat daigne m'accompagner, il vous enverra un bulletin détaillé de mes occupations.

M. Longeraud se récria :

— Je ne suis guère disposé à me mettre en route, je te l'ai dit hier.

— Tu me ferais plaisir, pourtant.

— A moi aussi, intercala M<sup>me</sup> d'Espeuilles. Si je le sais avec vous, je ne m'en tourmenterai plus.

Le marquis insinua :

— Nous pourrions prendre le rapide, ce soir. J'enverrais à la gare pour retenir deux couchettes; tu as ici le nécessaire; ton bagage et le mien seront bouclés en un rien de temps.

— Et Pierrette?

— La princesse lui tient compagnie; tu es passé au second plan. Max suffit à l'admirer, sa cour habituelle à la suivre... Crois-moi : viens!

— Si tu insistes, je céderai; je me connais. Je sais d'avance que ce voyage sera peuplé de désagréments. Tu t'amuseras avec tes collègues et je sécherai sur pied...

— S'il se conduit aussi indignement, vous reviendrez, prononça la marquise.

— Dans ces conditions, je pars.

M<sup>me</sup> d'Espeuilles sourit. Son regard caressant et

chaud enveloppa l'enfant chéri. Un sourire étira sa bouche pensive.

— Vous êtes la perle des amis, Pat; je ne l'oublierai pas.

Elle se levait. Ses hôtes l'imitèrent. Le petit groupe gagna le hall. Chacun s'installa sur son siège favori. Jehan se laissa aller sur des coussins aux pieds de sa mère.

L'après-midi était ensoleillé et charmant. Une lumière blonde filtrait à travers les rameaux feuillus des ormes. Un parfum vanillé montait des corbeilles d'héliotropes et de tubéreuses; deux lévriers au pelage de neige dormaient sur la terrasse, à l'abri des lauriers-roses.

— Quelle lumière admirable!... murmura M<sup>lle</sup> Le Grandier.

Le jeune homme sursauta. Sa mère ouvrit de grands yeux; elle observa :

— Tu deviens affreusement nerveux, mon enfant. Cette température excessive t'est contraire. Je suis heureuse de te voir changer d'air.

Patrice grogna :

— Paris ne lui vaudra guère mieux, Madame. L'atmosphère doit y être étouffante. Je ne puis envisager sans terreur d'y résider... pendant plusieurs jours.

M. d'Espeuilles sourit; la marquise affirma :

— Votre dévouement vous sera compté.

Après un court silence, elle reprit :

— A quelle heure, votre train?

— Vers sept heures, je crois.

— Vous avez juste le temps de vous préparer.

Magali arrivait avec son infusion. Elle posa la tasse sur le guéridon, puis énonça :

— Votre café est à point, mon cousin. Aude vous l'apporte... Le vôtre aussi, Pat...

Elle présenta les cigarettes. Ils refusèrent; chacun avait sa marque préférée et en usait uniquement.

A ce moment la marquise répondait à sa filleule :

— Je ne tarderai point à regagner ma chaise

longue. Mag me tiendra compagnie. J'ai des lettres à lui dicter; nous profiterons de la récréation de l'infirmière pour bâcler la corvée.

Elle se levait. Appuyée d'un côté sur l'épaule de sa nièce, de l'autre au bras de son fils, elle sortit.

M<sup>lle</sup> Le Grandier et Patrice se dispersèrent. La jeune fille descendit au jardin. M. Longeraud s'accrocha au téléphone. Il devait apprendre aux siens sa fugue soudaine. Un peu d'angoisse l'étreignait à l'idée de subir les récriminations de sa belle-sœur.

Par bonheur, la baronne était sortie avec ses amis slaves. Seule, la femme de chambre reçut l'ordre de transmettre la communication à la famille.

Il s'en tirait à bon compte. Ravi, il rejoignit Jehan dans le fumoir.

Etendue sur son lit de repos, un tricot aux doigts, la marquise considérait sa nièce. Elle distinguait des traces de larmes dans ses yeux meurtris et s'en tourmentait. Doucement, elle articula :

— Tu me fais beaucoup de peine, mon trésor; tu dors mal, tu manges du bout des dents; ne dis pas le contraire : je ne t'ai point perdue de vue pendant le déjeuner. Tu chipotais sur ton assiette, tu fixais la tapisserie d'un air excédé... Quand ton voisin t'adressait la parole, tu répondais d'une voix mourante... A présent, tu montres un petit visage fripé, tiré, blême... Si tu es souffrante, ne me le cache pas.

La jeune fille considéra la physionomie inquiète de la vieille dame; elle voulut la rassurer. D'un brusque mouvement, elle se mit à genoux devant elle, glissa un bras autour de sa taille, puis, d'une voix assourdie par l'émotion, murmura :

— Je ne suis pas malade, tantine, je vous l'affirme, mais fatiguée seulement... La chaleur...

La marquise hochait la tête; M<sup>lle</sup> Vétheuil reprit :

— Vous avez tort de vous inquiéter pour si peu...

Sa tante secoua la tête :

— Tu me caches quelque chose, chérie... Je te connais trop bien pour en douter.

— Je vous assure...

M<sup>me</sup> d'Espeuilles l'arrêta :

— Et, moi, je m'obstine à croire le contraire.

Sa voix s'affermir pour compléter :

— Tous tes goûts se sont modifiés subitement, sans raison, tes habitudes aussi. Il y a quelques semaines encore, tu étais la joie, le sourire de cette maison. Aujourd'hui, tu en deviens la femme de charge, l'intendante, la directrice diligente, toujours disposée à se dépenser pour le bien d'autrui. Je ne reproche rien à cette nouvelle manière. Les femmes doivent être averties des choses domestiques, mais vraiment, de là à passer leur vie à l'office, il y a un monde!...

Elle leva les bras au ciel dans un geste désespéré. Magali intercala :

— Je vous en prie, tantine...

— Rien du tout! Je t'aime trop pour supporter une existence pareille. Si tu as quelque chose à nous reprocher, si l'un de nous t'a peinée, dis-le.

D'une voix plaintive, l'enfant gémit :

— On ne m'a rien fait, au contraire... Tout le monde se montre parfait pour moi... On prévient mes moindres désirs. Cependant je ne... suis pas... heureuse!

L'aveu était lâché. Comme la vieille dame écarquillait de grands yeux, elle poursuivit :

— Je cherche ma voie, tantine; je suis anxieuse sans raison,... tourmentée, nerveuse. Quelques semaines d'isolement me seraient indispensables pour rétablir mon équilibre... Avec votre permission, j'aimerais faire une retraite chez les Dames du Cénacle,... essayer de voir clair en moi-même...

La marquise se redressa; abasourdie, elle murmura :

— Que signifient ces extravagances? Je te prie de t'expliquer... clairement. Je n'aime ni les détours, ni les circonlocutions. Dis-moi simplement le fond de ta pensée. Tu veux entrer au couvent?

M<sup>lle</sup> Vétheuil fit un geste négatif :

— Hélas ! non !... Je désire tout bonnement m'isoler, me recueillir un peu... pendant quelques mois. En ce moment, je ne vous suis pas indispensable. Aude, Jehan, Patrice vous entourent. Vous sortez souvent, vos relations assiègent votre porte. Personne ne s'apercevra de mon absence. Au début de l'hiver, je reviendrai...

Sa tante l'interrompt :

— Tu perds la tête, je crois ? Tu souhaites me quitter au moment où la maison est le plus gaie ? Quand mon fils est auprès de nous ? Tu espérais sa venue avec une impatience fébrile, et tu te sauves quand il est là ? Il y a quelque chose entre vous... une discussion, une sottise histoire dont j'ignore le premier mot. Je t'ordonne de me conter l'affaire ; sinon, j'interrogerai Jehan.

Magali joignit les mains :

— Je vous en conjure, tantine, pas cela ! Oh ! non, pas cela !

Le visage de la marquise s'éclaira.

— Il est donc bien coupable ? dit-elle.

L'enfant ne répondit rien. Des larmes jaillissaient de ses yeux. Son front s'abaissait jusqu'à toucher les genoux de sa bienfaitrice ; un sanglot déchira sa gorge.

Un sourire navré arqua la bouche de la bonne tante. Sa main de velours blanc caressa les boucles soyeuses éparpillées autour du visage noyé de l'infortunée. Elle avait compris. Magali aimait son cousin et voulait s'en guérir. Sans doute elle avait deviné la folie de cette tendresse sans écho...

Un silence tomba. De tout son cœur M<sup>me</sup> d'Espailles plaignait la pauvre petite écroulée à ses pieds. Comme bien d'autres, elle s'était laissé prendre au rire léger de l'élégant papillon.

Elle murmura :

— Il t'a conquise, n'est-ce pas ?

Les pleurs de l'infortunée redoublèrent. M<sup>me</sup> d'Espailles poursuivit :

— Et lui ?

Entre deux hoquets elle bégaya :

— Il aime Aude et ne voit pas ma douleur... Hier, dans le jardin, j'ai entendu — oh ! sans le vouloir, bien sûr !... — Il disait en parlant de moi : « Elle est ma sœur cadette, un baby gentil, câlin, pas autre chose... » Alors mon cœur s'est fendu... Je me doutais depuis toujours de son indifférence, c'est pourquoi je fuyais les endroits où je pouvais le voir empressé auprès d'une autre... Cela me faisait trop de mal, vous comprenez...

Elle releva le front, rejeta en arrière ses boucles de jais, essuya ses prunelles ruisselantes, puis joignit les mains :

— Pardonnez-moi, tantine ; il n'y a pas de ma faute...

La châtelaine eut un sourire désolé :

— Pourquoi t'excuser, petite ? Ces choses sont les plus involontaires. Elles naissent on ne sait comment, et il est impossible de les déloger... Je suis la seule coupable. J'aurais dû réfléchir au danger possible en réunissant sous mon toit une enfant romanesque et un beau garçon.

— Ne vous accusez pas...

— Quand on se sent entraîné par un sentiment impérieux, on glisse sur la pente ; lorsqu'on veut se retenir, il est trop tard, le mal est fait...

Elle pressait contre son cœur la forme frémissante, l'obligeait à se relever, à s'asseoir. Une curiosité la poussa à questionner :

— Tu as surpris ses confidences, dis-tu ? Que racontait-il à Patrice ?

— Il parlait de votre filleule...

— Il veut l'épouser, dis-tu ?

— Oui.

— Elle est anglicane.

— Il compte la convertir à ses croyances, puis...

De nouveaux sanglots l'étouffèrent ; M<sup>me</sup> d'Espeuilles soupira :

— Cela aussi, c'était à prévoir...

Il y eut encore un silence. La marquise s'étonnait de l'amour de son fils pour cette Australienne gla-

ciale, hautaine... Certes, elle avait pensé à une union possible entre eux... et n'en eût pas été fâchée, au début. A ce moment, elle espérait amadouer sa pupille, conquérir sa confiance, l'adopter comme sa vraie fille. Ses illusions étaient tombées depuis. M<sup>lle</sup> Le Grandier demeurait inaccessible, impénétrable, mystérieuse même. Sous ses dehors déferents, elle conservait ses distances, n'autorisait personne à pénétrer dans son intimité, ne dévoilait à quiconque ses pensées, demeurait sans cesse silencieuse, absente. On eût dit que son corps seul résidait à *Terre-Blonde*. Son âme voguait par-delà les océans, dans l'île verdoyante et fertile où les siens dormaient leur dernier sommeil.

Magali remettait un peu d'ordre dans sa coiffure, tamponnait ses paupières enflées, rougies, et réfléchissait. Devait-elle rapporter à sa tante son dialogue avec son amie? la prévenir du désir bien arrêté formulé par M<sup>lle</sup> Le Grandier de rester fille?

Elle préféra se taire. Aude ne lui avait pas recommandé le silence sur ses intentions; elle ne l'avait pas chargée davantage de les publier.

Sa tante prononçait :

— Je comprends ta détresse, chérie, et j'y compatis. Si tu persistes dans tes projets de retraite, je ne m'y opposerai plus. Tu tiens à passer quelques semaines chez les Dames du Cénacle? J'écrirai à la Supérieure de la maison de Toulouse : on t'y admettra.

— Je vous remercie de votre bonté, tantine.

— Je veux que tu guérisses. Loin de mon fils, tu y parviendras. Quand nul ne prononcera son nom à ton oreille, quand tu ne sauras rien de lui, tu y parviendras plus aisément. A ton âge, les chagrins de ce genre n'ont rien d'éternel. Dans un mois, tu me reviendras délivrée de cette hantise et disposée à poser ta main dans celle d'un brave garçon prêt à te chérir et que tu aimeras de cette tendresse profonde et grave des femmes parfaitement éprises de leurs maris.

Magali secoua la tête :

— Je ne l'oublierai jamais, tantine; je resterai fille; vous savez bien, je le disais souvent, jadis... A cette époque, je savais déjà que je ne pourrais plaire à Jehan, et comme lui seul me charmait, je me résignais à ignorer les joies du foyer...

— Qu'espérais-tu alors?

— De le voir quelquefois, de l'admirer dans l'ombre, de l'entourer de soins. Quand il était là, mon cœur battait plus vite; je le savais libre, cela suffisait à me combler...

— Tu bâtissais ton petit roman! Quelle enfant déraisonnable!... Et dire que je vantais ton sérieux précoce, ta prudence! Ah! on a bien raison de dire : « Méfiez-vous des eaux dormantes... »

— Je ne me doutais pas moi-même de ce sentiment. La clarté s'est faite en moi tout à coup...

Elle s'arrêta. Dans la galerie, la voix claire du diplomate interrogeait :

— M<sup>me</sup> la marquise est chez elle?

La camériste répondit affirmativement, puis ajouta :

— Avec M<sup>lle</sup> Vétheuil.

Magali supplia :

— Au nom du Ciel, tantine, qu'il ne sache pas!...

— Jamais! C'est juré!

Le jeune homme soulevait la portière, il annonçait :

— Les valises sont bouclées, nos places réservées. Pat est d'une humeur de dogue, il a passé une heure à lambiner, à pérorer, à gronder. Il est content de partir, et serait ravi de rester; partagé entre ces deux sentiments, il bougonne. Je l'ai abandonné à son valet de chambre; quand il sera prêt, il viendra vous saluer.

— Je l'espère ainsi!

Il y eut un silence. M<sup>me</sup> d'Espeuilles le rompit pour s'enquérir :

— Où est ma pupille?

— Sortie en voiture. Elle avait des courses à faire à Perpignan. Je lui ai dit au revoir comme

elle démarrerait. Elle ne sera sûrement pas rentrée quand nous partirons.

La marquise fronça les sourcils. Elle ne pouvait se faire aux habitudes de M<sup>lle</sup> Le Grandier. Celle-ci ne prenait jamais l'avis de son entourage avant d'agir. Elle allait, venait, sortait, rentrait sans prévenir. Elle avait désiré avoir sa conduite intérieure et son chauffeur particuliers, et en usait à son gré. Les mœurs britanniques choquaient la châtelaine, formaliste et vieux jeu. Elle proféra :

— Elle eût pu me faire part de son envie d'aller à la ville.

Son fils se récria :

— L'éducation anglaise n'admet pas ces nuances. A Londres, une fille de dix-huit ans est libre de ses actes; nul ne les contrôle. Respectez ces usages, maman chérie. Votre filleule a passé l'âge des bonnes...

— Évidemment; néanmoins, il me plairait de savoir où la prendre.

Magali intervint :

— Elle avait un essayage avant cinq heures.

— Ah!...

Jehan annonça :

— Je vous télégraphierai en descendant du train et téléphonerai du *Crillon*.

— J'y compte!

On annonçait le goûter. M<sup>me</sup> d'Espeuilles ordonna :

— Priez M. Longeraud de nous rejoindre ici; vous servirez sur la terrasse... Inutile de mettre une tasse pour M<sup>lle</sup> Le Grandier, elle est sortie.

## IX

Jehan et Patrice étaient à Paris depuis une semaine; Magali venait de partir pour Toulouse, et le silence s'étendait sur *Terre-Blonde* comme une chape de plomb.

La marquise était rétablie. Elle avait repris ses occupations ordinaires, sa place au salon et à la salle à manger. Cependant elle était obligée à de grandes précautions. Son docteur redoutait une rechute de son mal et l'assujettissait à suivre un régime rigoureux, à renoncer à toute sortie nocturne, à éviter les longues randonnées en auto, et en général à toute fatigue et toute humidité.

Elle subissait son isolement en patience, se contentait de recevoir quelques intimes et reprenait avec une ardeur nouvelle les passionnantes parties d'échecs, ce dont le chevalier se montrait ravi.

Il arrivait chaque après-midi, un peu avant le goûter, acceptait des mains d'Aude le verre de porto et la biscotte préconisés par son médecin, s'attablait devant l'échiquier, et la bataille commençait.

Quand elle les voyait absorbés dans leurs combinaisons, la jeune fille descendait au jardin.

Elle en aimait le recueillement, l'ombre fleurie de certains coins, la paix odorante des halliers où sifflaient les merles, la verdure nuancée des bosquets.

Assise avec un livre à l'abri d'un berceau en-guirlandé de roses, elle étudiait et méditait tour à tour.

L'éloignement du marquis, l'absence de Magali la déroutaient. Elle avait pris l'habitude de discuter

avec le premier, d'entendre le rire léger de sa cousine. L'un et l'autre étaient entrés dans sa vie, malgré elle ou presque, et maintenant il lui était impossible de se passer d'eux, de Jehan surtout. Ses conseils, ses explications, sa vigilance lui manquaient. Privée de son cousin, elle était comme un corps sans âme, et, malgré sa répugnance à l'avouer, elle était bien obligée de convenir qu'elle lui était profondément attachée. Comment cela s'était-il fait? Elle ne pouvait se l'expliquer. Elle s'était toujours si bien défendue de placer leurs entretiens sur des sujets personnels! Ils s'occupaient uniquement de littérature et d'histoire locale, s'étendaient complaisamment sur la vie et les mœurs du passé. Il l'avait captivée, pourtant. Elle ne pouvait le nier. M. d'Espeuilles était nécessaire à sa vie. Elle mourrait de ne plus le voir.

Elle voulut réagir, essaya de se créer des occupations absorbantes, voulut remplacer M<sup>lle</sup> Vétheuil à la tête du ménage. Cela ne fut pas suffisant. Alors elle entreprit d'étudier la religion catholique. Depuis quelques semaines, elle se sentait attirée par la doctrine de Jésus; l'idée d'une conversion la hantait. Elle acheta un catéchisme, un formulaire de prières et s'appliqua à les apprendre. Ce fut en vain. L'obsession persista.

Alors elle essaya de distraire sa pensée en se tuant de travail. Elle entama la traduction d'un roman célèbre dans son pays, voulut achever sa dentelle, commença un meuble en tapisserie au petit point, s'obligea à suivre des dessins compliqués, difficiles... Rien n'y fit. Elle aimait Jehan; elle lui avait donné son être tout entier, rien ne pourrait l'arracher de son cœur. C'était un malheur irréparable.

Ce soir-là, elle ressassait son angoisse avec une amertume particulière.

Installée sous la charmille où chantaient les fauvettes, les yeux baissés, les mains jointes sur le volume ouvert sur ses genoux, elle évoquait la silhouette élancée, le sourire étincelant, le regard de

braise de l'absent. Où était-il à cette heure? A quelles tâches usait-il ses journées? Reviendrait-il bientôt?

Elle préférait ne pas le revoir et suppliait la Providence de le retenir longtemps hors du logis ancestral.

Elle se mit debout; une flamme dans le regard, elle marcha sous les arbres, s'arrêta pour cueillir une rose sauvage égarée dans le buisson, la glissa dans sa ceinture, considéra la nymphe de marbre plantée au détour d'une allée, reprit sa promenade, gagna l'orée du sentier, déboucha dans la plaine...

Elle était déserte. Les moissonneurs avaient abandonné les champs. Dans le ciel d'un bleu profond, les hirondelles se poursuivaient. Aude tourna son regard vers les roches prochaines, chercha à droite la cathédrale d'Elne au clocher arrondi, essaya de distinguer l'oriflamme dressée au faite de la tour Saint-Héliér, n'y parvint point.

Elle s'assit sur un banc de pierre à demi rongé de lichens. Une infinie détresse morale la brisait. Son cœur, si calme d'ordinaire, sautait dans sa poitrine; ses jambes tremblaient. Elle répéta :

— C'est un terrible malheur!!! Que vais-je devenir?

Elle appuya sa tête lasse au tronc voisin, serra autour de ses épaules l'écharpe de soie mauve dont elle s'enveloppait, la rejeta bien vite : elle étouffait.

A ce moment l'horloge du village sonna cinq coups. Un vrombissement de moteur troubla le silence du taillis. M<sup>lle</sup> Le Grandier ouvrit son livre.

Avant de s'efforcer de traduire l'œuvre anglaise, elle songea encore :

« Je n'aurais jamais dû m'oublier à ces promenades tête à tête,... à ces *a parte* dans le jardin, le soir... Je me croyais à l'abri de toute surprise... Quelle folie!... »

Elle essaya de lire. Les lettres dansaient devant ses yeux; les mots couraient sur la page blanche, incohérents et privés de signification. Elle ferma le volume, retrouva sa pose alanguie.

— Pardonnez-moi..., prononça soudain une voix chantante.

Aude se redressa vivement. Ses joues s'empourprèrent. La princesse Golourine la dévisageait d'un œil inquisiteur. Curieusement, elle poursuivit :

— Seriez-vous poète, ma chère? Vous contemplez les sous-bois avec des yeux tellement émerveillés! Ce pays est superbe, vraiment, et je m'y plais. C'est pourquoi mon grand-père a loué *Vieux-Castel*. Nous y passerons l'automne. Notre majordome arrive demain avec les domestiques et l'argenterie. Nous pendrons la crémaillère l'autre mercredi. Je suis venue prier la marquise de nous honorer de sa présence. Elle a accepté pour vous deux. Puis, comme le chevalier s'impatientait entre sa « tour » et son « fou », je suis venue vous rejoindre. Vous étiez bien cachée; j'ai eu du mal à vous dénicher.

La filleule de M<sup>me</sup> d'Espeuilles sourit :

— Vous êtes tout à fait aimable, princesse. Puisque tante Yo a donné sa réponse, je n'ai pas à y revenir.

La Cosaque s'était assise à ses côtés; elle promena son regard sur la prairie nouvellement fauchée, aspira l'odeur grisante du foin sec, puis observa :

— On ne vous voit plus. Alain de Sorgues vous réclamait à tous les échos, hier. Vos admirateurs se désolaient de votre retraite. En vérité, on ne sait comment expliquer votre nouvelle attitude à tous.

— Le monde me lasse à la longue. Et puis ma tutrice a été souffrante, nous avons suspendu nos sorties.

— Son cas n'avait rien d'inquiétant. Vous auriez pu nous rejoindre avec votre cousin.

— Ce n'eût guère été convenable... Oh! comprenez-moi, je ne veux pas dire que j'eusse trouvé déplacé d'aller au bal avec M. d'Espeuilles. A notre époque, ces choses sont admises par les plus rigoristes, je crois. Il m'eût semblé déplaisant de rire, de danser, quand ma marraine souffrait, d'un mal

peu dangereux, je veux bien l'admettre, mais douloureux tout de même.

Wassilia eut un sourire ironique :

— Son fils a été moins scrupuleux : il est allé faire la fête à Paris, au beau milieu de la crise...

Aude rectifia :

— Il s'est mis en route lorsque le médecin traitant l'y a autorisé. Son chef le réclamait au Quai d'Orsay.

— Ces pauvres diplomates ne s'appartiennent point. Pour un oui ou un non, on les expédie aux antipodes; on les rappelle, pour les renvoyer aussitôt à l'autre bout de l'univers... Drôle de métier! Quand on est à son aise, comme votre parent, je ne comprends pas un assujettissement pareil.

Aude ne répondait rien; la Bulgare poursuivit :

— Son départ pour la capitale a dû vous désorienter. Un tel camarade ne saurait disparaître sans semer la désolation.

Le mutisme de M<sup>lle</sup> Le Grandier persistait; elle continua :

— Le marquis est un si charmant garçon! J'ai rarement écouté causeur plus remarquable; je le disais tantôt à mon grand-père. M. d'Espeuilles est un véritable érudit, simple, allant, et de si belle humeur!... C'est un plaisir de vivre dans son silence.

Elle saisit la main de l'Australienne, la serra violemment entre les siennes, puis compléta :

— Sa fugue ne m'a point surprise; je le sais coutumier des exodes impromptus. Il m'a fait le même coup au Caire, il y a deux ans; à Rome, en mars dernier. Je m'attendais à le voir recommencer ici.

Elle prit un temps avant d'expliquer :

— Il est si terriblement capricieux et versatile! En vérité, il manque d'équilibre mental. Il rit trop, d'ailleurs, et hors de propos. J'apprécie les garçons aimables, certes; je me plais à les fréquenter, de préférence à tous les autres, mais pas quand ils perdent toute mesure. Sans exagérer, votre parent

bouleversait la province; on vit plus sainement depuis son départ.

Un soupir d'allègement dilata sa poitrine; ses larges prunelles de jade foncé se promenèrent sur le fourré que le soleil traversait de ses rayons flamboyants, se retournèrent vers sa compagne... D'un ton de confiance, elle questionna :

— Votre petite Mag a disparu aussi... On claboude énormément sur sa retraite. Elle fait le sujet de toutes les conversations. Si vous saviez ce qu'on raconte!...

Aude se redressa, ses sourcils se rapprochèrent, son regard durcit; pesant chaque syllabe pour les rendre définitives, elle articula :

— M<sup>lle</sup> Vétheuil est libre de faire un séjour au couvent, je suppose. La marquise n'y trouve rien à redire; les autres feraient sagement de l'imiter. Je ne vois pas de quel droit vous parlez des miens en termes aussi... désobligeants... Ils agissent à leur guise, et je les laisse faire, sans fourrer le bout de mon nez là où je n'ai pas à donner mon avis.

Stupéfaite, la princesse ouvrait des yeux dilatés par la stupeur. Comment, cette étrangère, si calme et pondérée, se permettait de regimber? Elle observa :

— Vous prenez la mouche bien étrangement, Mademoiselle. Je n'avais ni l'intention de vous irriter, ni l'espoir de vous arracher une opinion personnelle.

Plus bas encore, presque confidentiellement, elle continua :

— Il me plaît de vous entendre affirmer votre entière indifférence quant aux faits et gestes de Son Excellence. Un moment j'avais craint pour vous un entraînement trop tendre, un flirt plus intime, des rêves irréalisables, et je vous plaignais... Quand je rencontrais le marquis à vos côtés, dans les maisons où nous fréquentions, mon inquiétude naissait.

— Pourquoi, mon Dieu?

— Vous recherchez Jehan; il se plaisait avec

vous... Cependant il ne saurait vous aimer... Ni vous ni une autre... Depuis de longues années son sort est fixé. Oh! ce n'est pas un mystère... Toute la province est au courant; on en parle sans contrainte dans n'importe quel milieu. M<sup>me</sup> d'Espeuilles a choisi depuis des années la femme de son fils. On l'a élevée à la fourchette, selon ses goûts. Dans quelques semaines, vous apprendrez ses accords. Malgré sa résistance aux désirs maternels, il épousera la petite cousine dressée à l'admirer, et le tour sera joué!

Une curiosité instinctive poussa M<sup>lle</sup> Le Grandier à murmurer :

— Vous êtes certaine de... de...?

L'étrangère haussa les épaules :

— Bien sûr! La marquise en a décidé ainsi : cette union s'accomplira, en dépit de tout... Les fiançailles eussent été publiées ce mois-ci, sans l'opposition du diplomate. Tout à coup, il a refusé de céder aux vœux de la bonne dame et s'est esquivé. Nul ne s'attendait à cela; votre tutrice moins que personne... Elle a tant d'ascendant sur lui... Il voit par ses yeux, uniquement. Pour lui plaire, il a suivi la carrière; un jour elle le lancera dans la politique, l'obligera à briguer un mandat électoral. Dans ce but, elle s'accable de bonnes œuvres, oblige M<sup>lle</sup> Vétheuil à diriger des patronages... C'est faire de la propagande, ma belle!... Jusqu'à présent, tout marchait sur des roulettes; les événements suivaient leur cours normal, quand vous êtes apparue. Sans vous flatter, vous dépassez de cent coudées la maigre noiraude dont on voulait faire une petite marquise. Deux jours après son arrivée, Jehan était conquis. Il refusait de marcher dans la voie tracée et déclarait tout net à sa noble mère qu'il préférerait la fuite à se lier éternellement à M<sup>lle</sup> Vétheuil. La châtelaine tomba de son haut. Jamais nul ne s'était risqué à contrecarrer ses plans. Elle essaya de réduire votre pouvoir sur l'esprit de son héritier, lui remontra vos défauts en les exagérant, appuya sur vos travers, votre éducation britan-



nique, votre froideur, votre indépendance, et ne put rien obtenir... Le diplomate s'obstinait à vous épouser.

Elle s'arrêta pour reprendre haleine; Aude s'étonna :

— Vous me semblez singulièrement informée des faits et gestes de ma famille! Votre histoire, inventée de toutes pièces et pour le besoin d'une cause à laquelle vous vous intéressez beaucoup, prouve votre imagination féconde; vous bâtissez des scénarii avec un talent que vous envieraient les feuilletonistes les plus en vue... Je ne sais à quelles sources vous avez puisé ces détails... curieux, mais terriblement faux. Il n'y a pas un mot d'exact dans ce récit, en ce qui me concerne, du moins. Mon cousin ne songe guère à mon humble personne, et il a raison. Ma tante prépare pour lui une union de tout repos; il fera bien de suivre ses directives. M<sup>lle</sup> Vétheuil est un ange de pureté, de candeur, d'indulgence, un miracle de grâce et d'esprit; il serait heureux avec elle...

— Il ne l'épousera pas. Il vous aime.

— Quelle folie!

Wassilia ne l'entendait pas. Haussant le ton, elle clama :

— Il vous aime, je le sais; je l'ai vu... Vous êtes joliment naïve de ne pas l'avoir remarqué! Songez donc : il ne fut assidu auprès d'aucune autre avant de vous connaître. Et pourtant, les plus jolies filles d'Europe ont désiré le subjuguier. Leurs efforts se sont brisés contre la volonté maternelle. M<sup>me</sup> d'Espouilles tient à réduire sa bru en esclavage. Une étrangère secouerait le joug; Magali est dressée à l'obéissance : elle la mènera à sa guise. Je l'ai compris dès mon arrivée dans ce pays.

— Vous avez donc songé à le séduire? intercala M<sup>lle</sup> Le Grandier.

Emportée par un élan invincible, la Cosaque avoua :

— J'espérais lui plaire, capter son intérêt, l'asservir. A ma première visite, j'étais fixée. M<sup>lle</sup> Vé-

theuil aime le marquis... Cela se voit dans son regard, dans l'attention fervente dont elle l'entoure. Elle souffre aussi.

— Pourquoi?

— Elle se sent distancée. Une femme éprise devine les sentiments d'autrui. Une sorte de prescience la pousse à interpréter les moindres jeux de physionomie. Elle a lu sur le visage sincère de son cousin toute la tendresse dont vous êtes l'objet... Alors, elle s'est écartée de votre route... Sa tante a bien tenté l'impossible pour la retenir... Elle n'a abouti à rien... Magali est une nature délicate, sensible, romanesque; elle a trouvé une joie savoureuse à s'immoler... Toutes ses amies la renseignaient sur vos faits et gestes. Ces derniers temps, vous ne pouviez faire un pas sans avoir quelque curieuse à vos trousses; elles vous écoutaient, vous épiaient, tâchaient de surprendre des bribes de vos entretiens, les rapportaient avec force commentaires à M<sup>lle</sup> Vétheuil. Sans ménagements, on lui racontait vos promenades, vos excursions... Sa situation devenait intenable.

Aude soupira :

— Pauvre Magali! Si vous dites vrai, elle a dû atrocement souffrir.

Un silence tomba. Aucune des interlocutrices ne songeait à le rompre. La princesse repassait dans son esprit toutes ses avances à Jehan. Elle se voyait à Constantinople, dans son caïque; puis en Égypte, dans le hall de l'hôtel, au milieu d'un bal. A Rome aussi, où il l'avait si impitoyablement dédaignée. Elle l'avait poursuivi en Catalogne, pourtant... Une parcelle d'espoir subsistait en elle... Le lendemain de sa visite à *Terre-Blonde*, elle était fixée. M. d'Espeuilles aimait la pupille de sa mère, à laquelle il était à peu près indifférent... Par contre, sa petite cousine se mourait d'amour pour lui...

De son côté, M<sup>lle</sup> Le Grandier évoquait le passé. Elle revivait les minutes exquisées vécues près de ce parent dont elle appréciait la haute culture. Elle entendait aussi la voix anxieuse de Magali l'inter-

roger, le soir de l'orage. Elle se représentait ses grands yeux de diamant noir brouillés par les larmes; elle voulait savoir si sa cousine l'avait rencontré dans le parc, et aussi ses sentiments pour lui... Comme elle avait été rassurée en recueillant l'aveu d'Aude!

A cet instant, la princesse conseillait :

— Faites comme moi, ma chère: consolez-vous. Dans votre pays, les femmes sont fortes, courageuses, énergiques. Un sentiment malheureux ne les abat point. N'entrez pas en compétition avec votre tutrice; vous n'auriez pas le dernier mot. En réfléchissant un peu, vous verrez que M. d'Espeuilles n'ira jamais contre la volonté de sa mère. Quand j'ai eu acquis cette certitude, je me suis ressaisie. A présent, je le considère comme un camarade agréable et disert, et ne songe plus à devenir marquise. Par contre, je me suis promis d'avertir les jeunes personnes ignorantes ou chimériques que ses épaules d'athlète complet auraient attirées. Pardonnez si je me suis exprimée d'une façon un peu brutale... et surtout oubliez que je vous ai crue assez imprudente pour vous éprendre d'un aussi charmant cotillonneur!

M<sup>lle</sup> Le Grandier secoua la tête. D'une voix très ferme, elle remercia :

— Vous avez pris beaucoup de peine pour me prouver votre sollicitude, princesse; i'en demeure touchée. De toutes vos paroles, une seule chose subsiste: ma pitié immense pour Magali, exilée loin de sa chère maison, à cause de moi. Je donnerais ma fortune pour la rappeler, la convaincre de son erreur et la faire heureuse, puisque sa félicité dépend, d'après vous, de son union avec mon cousin...

Quand l'automobile de la princesse Golourine eut disparu au tournant de l'avenue, Aude remonta chez elle.

Ses forces étaient à bout. Ses nerfs aussi. Son entretien avec cette Cosaque perfide l'avait exté-

nuée. Sous couleur de lui porter intérêt, elle avait enfoncé le poignard dans son cœur. Maintenant, la blessure était inguérissable. Non seulement elle souffrait, mais sa petite Mag, l'exquis lutin aux yeux de jais, était torturée par la jalousie.

Etendue sur sa chaise longue, les yeux ouverts dans l'obscurité de sa chambre aux volets clos, elle tâchait de se souvenir des paroles exactes de l'étrangère.

Elle avait eu raison, cette Wassilia, en affirmant que M<sup>lle</sup> Vétheuil avait fui pour éviter de se trouver en contact permanent avec son cousin. Elle l'aimait de tout son cœur, et il la traitait en baby, la considérait comme un gracieux bibelot dont on joue, que l'on gâte, mais auquel on n'accorde aucune importance.

Elle se redressa, joignit les mains dans une invocation fervente, conjura le Maître de toutes choses d'éloigner de son cœur le sentiment dont il était empli. Jamais elle ne se mettrait entre le marquis et sa cousine. Arrivée la dernière dans cette maison, elle ne pouvait y semer ni le trouble ni le désespoir. M<sup>lle</sup> Vétheuil l'avait accueillie avec tant de simplicité ! Sa petite âme confiante s'était si vite épanchée dans la sienne ! Le devoir de l'Australienne était tout tracé. Elle continuerait à dissimuler, cacherait ses sentiments au plus profond de son être, broierait son cœur, mais garderait pour elle seule son douloureux secret.

Une main légère heurtait contre la boiserie ; la porte s'entre-bâilla : le visage déférent de la femme de chambre se montra ; elle prononça :

— Le second coup est sonné. Mademoiselle n'a pas entendu, sans doute ?

M<sup>lle</sup> Le Grandier ébaucha un geste vague, puis demanda :

— Veuillez m'excuser auprès de M<sup>me</sup> la marquise, ma bonne Marion ; ma névralgie reprend : je ne descendrai pas.

— Dois-je préparer un cachet à Mademoiselle ?

— Merci ! Quand vous serez remontée, vous

m'aidez à me coucher. Commandez à l'office une tasse de tilleul pour moi.

La camériste disparue, elle reprit sa songerie cruelle. Même si Jehan ne pouvait vivre sans elle, si sa mère lui donnait son consentement, elle ne l'épouserait point. Elle ne pouvait devenir sa femme. Le devoir commandait; elle était forcée d'obéir. Elle s'effacerait, disparaîtrait, fuirait sans espoir de retour vers la plantation lointaine où elle avait coulé tant d'heures insouciantes...

Elle secoua la tête. Jamais sa tutrice ne l'autoriserait à s'éloigner. Elle serait obligée de mentir, d'inventer des prétextes pour se rendre à Londres, d'abord... Ses *sollicitors* la conseilleraient. Elle ne pouvait continuer à vivre ainsi.

Une lueur soudaine traversa son esprit, un sourire étira ses lèvres. Elle songea soudain que Wassilia pouvait avoir inventé son histoire. Elle s'était ingéninée à plaider le faux pour savoir le vrai, sans doute?... Jamais Jehan n'avait songé à résister aux désirs de sa mère. S'il était à Paris, c'était pour remplir les devoirs de sa charge, et non pour fuir Magali. Cette dernière avait désiré se recueillir, prier avant de s'engager dans une existence nouvelle. Tout devenait normal. La Cosaque était une comédienne de premier ordre. Heureusement, la jeune fille ne s'était pas laissé prendre à sa fausse sympathie; elle avait conservé sa dignité, sa réserve habituelles. Grâce à Dieu, son secret ne lui était pas échappé...

Elle ferma les yeux, sa fièvre s'apaisait; quelques doutes l'agitèrent encore au souvenir des questions posées par Magali pendant l'orage, la veille du départ de M. d'Espeuilles... Elle entendit la voix anxieuse de la pauvre petite répéter: « Il vous aime, chérie; il songe à vous épouser. »

Comme elle devait souffrir pour parler ainsi!

Un sourire navré crispa la bouche fière de l'Australienne. Doucement, elle murmura:

— Soyez en paix, petite Mag! Je ne vous le vole-  
rai pas!

## X

Dans le grand salon aux stores baissés, aux fenêtres ouvertes, la marquise écoutait le radio-concert. Un soprano détaillait les vers fameux :

Vous qui pleurez, venez à ce Dieu, car il pleure ;  
Vous qui souffrez, venez à Lui, car il guérit...

Sensible à ces harmonies d'autrefois, M<sup>me</sup> d'Espeuilles se délectait. Pour mieux entendre, elle avait ôté ses lunettes, renoncé à la partie commencée et battait la mesure d'un petit mouvement du menton tout à fait réjouissant.

A sa gauche, sur une table volante, le chevalier alignait les cartes d'une patience aux combinaisons ardues.

Près de la fenêtre, Aude brodait.

La chanteuse achevait son morceau.

Le speaker lui succéda. Lentement, posément, il énuméra les nouvelles du jour. L'annonce d'un cyclone dans la région d'Antibes succéda à l'arrestation d'un forçat évadé recherché par toutes les polices du monde ; une réclame de savon amaigrissant suivit.

Il y eut quelques minutes de silence, au bout desquelles la voix lointaine reprit :

— Ceci termine le journal parlé. Vous allez entendre maintenant *le Beau Danube bleu*, valse de Strauss, interprété par l'orchestre de Radio-France, sous la direction du maestro Romès.

M<sup>lle</sup> Le Grandier ne put en écouter davantage.

D'un geste brusque, elle plia son ouvrage, se mit debout et prononça :

— Je vais prendre l'air. On étouffe, ici !

— Un terrible orage se prépare, soupira M. d'Aigrepont. Il crèvera cette nuit.

— Il faut l'espérer.

Elle glissa sur la terrasse, considéra le parterre où le crépuscule éparpillait ses voiles mauves, aspira longuement l'arome musqué des tubéreuses, s'accouda à la rampe de pierre et songea.

Sur la pelouse, un couple de merles se poursuivaient. Les roses penchaient la tête; les bégonias mouraient de soif.

Dans le salon, sa marraine et le chevalier faisaient un « piquet ». A tour de rôle, ils annonçaient les points.

— Quinte majeure ! clamait le vieillard.

— Septième à la dame ! Quatre as !...

— Un,... deux,... trois !...

L'Australienne descendit au jardin. Longuement, elle admira les gazons, si frais, en dépit de la sécheresse, la belle ordonnance des plates-bandes, l'harmonie des statues claires disséminées autour du Tapis-Vert, puis s'engagea dans l'allée favorite, à l'issue de laquelle les myrtes formaient l'abri rêvé.

Elle n'avait pas emporté de livre. Ses mains inertes retombaient sur sa robe de gros crêpe blanc. Elle allait lentement, au gré de sa fantaisie...

On était sans nouvelles de Magali. Sans doute les exercices de la retraite absorbaient ses loisirs. Depuis son départ, elle avait écrit une seule fois à la marquise. Par contre, Jehan et son ami téléphonaient souvent. M. Longeraud semblait tout à fait réconcilié avec le Paris estival. Il y avait rencontré deux camarades de régiment et visitait les environs de la Ville Lumière en leur compagnie.

Quant à M. d'Espeuilles, il paraissait satisfait de son sort, dînait au cabaret avec ses collègues et leurs femmes, assistait à quelques spectacles choisis, mais surtout fouillait les archives du ministère, afin d'y découvrir les documents indispensables à son rapport.

Ni l'un ni l'autre ne parlaient de retour, et la châtelaine gémissait et songeait que cette expédi-

tion raccourcissait d'autant les quelques semaines dont son héritier la gratifiait.

Écroulée sur le banc familial, les coudes aux genoux, la tête dans ses mains, Aude médita longtemps. L'absent prenait chaque jour plus de place dans son cœur. Il devenait son unique raison d'être, et pourtant elle ne serait jamais heureuse par lui. Le devoir ordonnait d'étouffer cette tendresse, de la taire, de feindre l'indifférence, de redoubler de froideur... Il lui en coûtait, pourtant, de paraître impassible. Sous son apparence rigide, une âme ardente brûlait. Des élans fous, vite réprimés, l'animaient. S'ils avaient connu sa vraie nature, ceux qui se plaisaient à l'accuser d'insensibilité ! Dieu merci, ils ne sauraient jamais...

La cloche du village sonna l'Angélus.

— Déjà ! murmura la jeune fille.

Elle se mit debout, étira ses bras souples dans un mouvement plein de grâce féline, cambra son corps de statue et regagna la maison.

La soirée se traîna péniblement. Après le café, la marquise et son vieil ami s'assirent devant la table de trictrac.

M<sup>lle</sup> Le Grandier les regarda jeter les dés pendant quelques minutes. Ils luttaient âprement. Le chevalier détestait avoir le dessous. Sa partenaire aimait la victoire et refusait de se laisser distancer.

La jeune fille soupira :

— L'orage approche. Dans une heure il tonnera. S'il pleut, les fleurs du parterre ne se plaindront pas...

Elle se leva, marcha un instant sur la terrasse, s'installa sur un rocking-chair, entre les lauriers-roses et les orangers en caisse, suivit distraitement la valse vertigineuse des papillons de nuit autour des lampadaires du balcon.

Absorbée par ses pensées, le regard aigu, elle semblait lasse ; une détresse infinie se lisait dans ses yeux meurtris par les veilles, sur son front pensif. Ses lèvres pâlies, sa bouche crispée disaient sa torture intérieure ; l'envie la prenait de crier sa

détresse, de pleurer sur elle-même comme une enfant.

Une agitation fébrile la forçait à bouger, à changer de place; elle rentra dans le hall. La partie s'achevait à la gloire de M<sup>me</sup> d'Espeuilles.

Furieux de sa déveine, le chevalier grommelait.

Aude fit quelques pas dans la pièce, écouta le tango transmis par Radio-France. La banalité de la mélodie l'horripila; elle haussa les épaules.

La châtelaine observa :

— L'averse ne sera pas pour nous; le vent s'est levé; l'orage s'éloigne.

— Tant pis! regretta sa pupille.

Elle sortit de nouveau, descendit dans le parc, gagna le bosquet d'yeuses où il faisait si frais le soir, s'établit confortablement sur un siège de bambou et ferma les yeux.

Une heure passa, puis une seconde. Perdue dans son rêve, la jeune fille ne prenait pas garde à la fuite du temps.

Soudain, un pas décidé fit craquer le sable du sentier. La flamme d'un briquet brilla; une voix sonore, masculine, appela :

— Aude!!! Aude!!

Elle reconnut le timbre sonore du marquis, se dressa d'un jet; les deux mains appuyées sur sa poitrine, comme pour contenir les battements de son cœur, elle se sentit blêmir.

Sans force pour répondre, elle s'adossa au tronc d'un arbre proche...

Au détour de l'allée, une forme svelte se dressait. Jehan répéta :

— Aude!... Où vous cachez-vous?

Muette, figée sur place, incapable de proférer un son, elle pensait :

« Il est revenu... Le voilà!... Il me cherche... Je suis perdue!... »

Elle essayait de se composer une attitude, de prendre un air naturel.

Il l'avait aperçue et accourait très vite, les mains tendues, la joie aux lèvres. Doucement, il gronda :

— Pourquoi vous terrez-vous ainsi, méchante? Vous ne m'entendiez donc pas?

Elle fit un signe affirmatif; il poursuivit :

— Nous sommes rentrés subitement. Paris me fatiguait. Mon travail était achevé; mon chef m'a libéré. Rien n'a pu me retenir. J'avais hâte d'embrasser ma mère, de respirer les senteurs balsamiques de *Terre-Blonde*, d'errer sous les rosiers en fleurs, de reprendre avec vous les bonnes causeries du mois dernier.

Il sourit pour compléter :

— Le vieux Pat avait pris goût à l'existence aimable de notre capitale. De bons copains, rencontrés par hasard au *Crillon*, l'entraînaient dans toutes sortes de plaisirs inconnus des provinciaux. J'ai eu beaucoup de peine à le convaincre de me suivre. Par bonheur, notre Pierrette nationale le harcelait de lettres, de télégrammes, de téléphones; il s'est décidé à rentrer au bercail... et nous voilà!

Plus gaîment encore, il acheva :

— En ce moment, il conte ses prouesses à maman. Il en a pour une bonne heure. La chère femme ne lui fera grâce d'aucun détail. Quand je les ai vus tout à fait absorbés dans leurs confidences, je me suis esquivé. Il me tardait tellement de vous revoir, Aude, de vous dire...

Elle l'interrompt :

— Tante Yo doit être heureuse de votre retour. Elle n'en convenait pas, mais le temps lui durait, j'en suis sûre.

Il avait saisi ses mains, les serrait à les broyer; elle proposa :

— Allons la retrouver, voulez-vous? Le récit de M. Longeraud l'intéresse, sans doute; elle préférerait le vôtre, cependant... Je ne voudrais pas vous accaparer à son détriment, juste quelques minutes après votre retour.

Le marquis se récria :

— Pourquoi tant de hâte? Nous avons bien le temps... Marchons un peu sous le couvert des cèdres; j'ai tant de choses à vous dire...

Un tremblement saisit M<sup>lle</sup> Le Grandier. Son compagnon continua :

— Loin de vous, les heures m'ont semblé des siècles. Je ne trouvais de saveur à rien. Mon travail m'ennuyait; les discours de mon chef me mettaient hors de moi. Pendant mes longues stations à la bibliothèque, je n'arrivais à fixer ma pensée sur aucun sujet. Je vous revoyais sans cesse, grave et vêtue de blanc, dans les allées de ce parc, dont la beauté s'accroît de votre présence. Votre sérénité, vos rares sourires me poursuivaient. J'entendais votre voix aux tonalités d'argent pur, et l'envie me prenait de tout abandonner, de renoncer à ma carrière, de donner ma démission, de revenir bien vite et de ne plus quitter ce coin de terre que vous animez de votre grâce, de votre beauté,... et de crier : « Je vous aime, Aude; soyez ma femme. »

Elle eut un geste désespéré. Il poursuivit :

— Ma demande vous étonne?... Je le conçois... J'en suis surpris moi-même... Je ne désirais pas me fixer encore... Mais vous êtes là, et le bonheur m'apparaît soudain comme impossible hors de la vie avec vous...

La jeune fille voulut l'empêcher de continuer; il devança ses protestations :

— Ne répondez pas tout de suite... Réfléchissez, je vous en conjure! Si vous saviez!... Vous êtes pour moi la lumière et la joie. Aucune félicité ne peut être réalisée sans vous. Votre charme souverain m'a subjugué. J'ai voulu résister; je suis parti: vous avez été la plus forte. Plus je m'éloignais, plus je souhaitais vous oublier, plus votre image s'imposait à mon souvenir. A présent je suis à vous tout entier. Un geste de vous peut faire de moi le plus heureux des humains ou me rejeter dans le néant, dont aucune force humaine ne pourra me faire sortir.

Elle murmura :

— Ayez pitié, mon cousin; taisez-vous... Je n'ai pas le droit de vous entendre...

D'un ton plein de véhémence, il clama :

— C'est votre faute si je me suis follement attaché à vous; il ne fallait pas vous montrer aussi sage, intelligente et compréhensive. Au lieu de vous imposer à mon esprit et à ma volonté, il fallait me dédaigner, refuser ma compagnie, meurtrir mon cœur, l'écraser...

Elle gémit :

— Je ne croyais pas...

Il ne voulut pas l'entendre :

— Vous n'aviez donc pas deviné ma tendresse? Vous n'aviez pas su lire dans mes yeux l'admiration éperdue, la ferveur que vous m'inspiriez? Consentez à partager mon destin, Aude chérie, et mon horizon s'éclaircira. Je demanderai un long congé, nous partirons pour votre terre natale; vous me ferez connaître votre île. Je serais si heureux de visiter avec vous les lieux de votre enfance!

Elle s'était redressée. Sèchement, elle martela :

— C'est impossible!

Il supplia :

— Si vous souhaitez mon repos, vous ne prononcerez pas les mots irrévocables. Vous me permettrez d'espérer. Si je n'ai pas su vous plaire jusqu'ici, je m'y efforcerai. Je deviendrai semblable à votre idéal...

Elle secoua la tête :

— Ce serait inutile. Je ne veux pas me marier...

Il la regardait; une expression affolée traversa son regard. Elle ajouta :

— Il m'est affreusement pénible de répondre ainsi à votre recherche. Excusez-moi... Voyez sous la dureté des termes ma sincérité absolue. Je ne mérite pas votre affection. Je ne suis pas celle que vous vous imaginez... Oubliez-moi...

— Jamais!...

— Soyez raisonnable. Tant de femmes seraient heureuses de votre alliance... Toutes me sont supérieures. Ouvrez les yeux. Regardez autour de vous. Les plus nobles, les plus fières désirent vous attirer. On m'a parlé de certains projets matrimoniaux formés par ma tutrice à votre endroit. Elle songe à

vous unir à Magali, dit-on. Suivez la route tracée par ses soins, sans vous attarder à rêver des chimères. Ne vous occupez plus de la passante que je suis, et reconnaissez les mérites éminents de votre petite cousine. Elle est droite, loyale, jolie entre toutes, et si parfaitement bonne ! Aucun mensonge n'a terni la pureté de son âme. Elle pense à vous, j'en suis certaine,... et serait comblée par votre aveu. Choisissez-la... Elle vous rendra au centuple les attentions, les prévenances...

— Vous seule pouvez faire mon bonheur.

— Cela ne m'est pas permis. La Providence a tracé ma ligne de conduite ; je ne dois pas m'en écarter. Quand je serai majeure, je repartirai pour ma plantation lointaine, afin d'y vivre parmi les *ranchmen*, les *cow-boys*... D'ici là, j'aurai, j'espère, l'immense félicité de voir Magali...

Il coupa nettement :

— Pourquoi vous obstinez-vous à me parler de cette petite, de ce baby sans importance, de cet oiseau familier dont le gazouillis distrait et amuse ? Je n'ai jamais songé à elle. Ma mère non plus.

— La rumeur publique affirme le contraire.

— Elle se trompe.

— La personne dont l'obligeance m'a renseignée...

— ... Est une fieffée menteuse, je vous en donne ma parole d'honneur ! Jamais il n'a été question entre nous de pareils projets. Si maman souhaite marier M<sup>lle</sup> Vétheuil, elle ne songe point à l'établir à la tête de *Terre-Blonde* pour lui succéder.

Il eut un rire saccadé avant de reprendre :

— Et puis, à quoi bon nous occuper des autres ? Laissons-les où ils sont, je vous en prie,... et Mag avec eux... Vous seule êtes en cause, et mon amour passionné pour vous... Cela seul existe à mes yeux...

Il joignit les mains dans un geste de prière :

— Je vous en conjure, Aude, soyez moins cruelle. Permettez-moi d'espérer... Dans six mois, dans un an, vous apprécierez mieux ma tendresse ; votre in-

sensibilité s'amollira ; vous consentirez à voir combien vous m'êtes précieuse et chère...

Elle eut un mouvement de tête négatif :

— Pourquoi mentir ? Alors comme aujourd'hui, mes sentiments seront les mêmes... Je ne pourrais vous épouser...

— Votre cœur n'est pas libre... Un autre vous a conquise, subjuguée ?

— Nul ne m'intéresse assez pour me pousser à lier mon sort au sien. Je goûte trop intensément la satisfaction d'être libre, de ne dépendre de personne, d'aller, de venir sans prendre d'avis. Je vous l'ai dit tout à l'heure, Jehan : je ne me marierai point. Mon devoir est de rester fille. Je finirai mes jours dans la solitude d'une maison, sans époux, sans enfants...

— Pourquoi ?

— Pour obéir à mon destin.

Elle tordit entre ses doigts son mouchoir de dentelle, puis s'écria :

— Ma venue à *Terre-Blonde* a été le plus terrible des malheurs. J'y ai semé le trouble, la discussion, le chagrin peut-être... Avant de me connaître vous étiez heureux, insouciant ; vous ne songiez guère au mariage. Vous étiez prêt à complaire à votre chère maman. A présent, vous souffrez ; une passion inexplicable vous anime... et je ne puis rien pour alléger votre tourment... Désormais ma vie dans cette maison me devient impossible. Je m'éloignerai... Moi partie, le calme renaîtra, l'équilibre aussi, vous verrez plus sainement les choses... Je vous en prie, mon cousin, joignez-vous à moi pour obtenir de ma marraine l'autorisation de retourner pour un temps en Angleterre. J'y reverrai les parents de ma mère dont j'ignore tout ; j'y réfléchirai aussi.

— A quoi bon ? Vous paraissez certaine de ne jamais revenir sur votre décision !

D'un ton navré, elle répliqua :

— Ne songez plus à moi ; choisissez alentour, parmi celles dont les vœux secrets...

— Laissez ces babillardes en repos...

— Voyez : Wassilia, Gisèle de Sorgues, Armelle, Josée, toutes les amies de votre famille cherchent à vous intéresser... Allez vers la plus charmante... Je prierai de toute mon âme pour votre bonheur.

Il frappa du pied comme un enfant rageur, puis s'écria :

— Que m'importent les autres ! Elles me laissent froid. Vous avez su me prendre, m'asservir. Voyez, je vous supplie, j'abandonne toute dignité pour tenter de vous toucher. Ne me torturez pas, Aude ; je vous aime tant...

Elle recula d'un pas, le toisa de toute sa hauteur, puis, d'une voix soudain cinglante, laissa tomber :

— Je le regrette, mon cher : je ne vous aime pas !...

## XI

Aude écrivait dans le studio, quand elle vit entrer sa marraine.

— Si je ne vous dérange pas, ma chère petite, je m'établirai chez vous pour un moment. Laure a entrepris de faire le ménage à fond dans mon appartement. Elle soulève des océans de poussière...

La jeune fille posa son stylo, se leva, avança un fauteuil, puis protesta :

— Votre visite devance la mienne, tante Yo. Je me préparais à frapper à votre porte. Je ne vous ai pas dit bonsoir, hier. Vous étiez remontée quand je suis rentrée.

— C'est vrai. Le retour de Jehan m'avait bouleversée. Ce maudit garçon n'en fait jamais d'autres. Je hais les surprises, même agréables. Mon vieux cœur ne peut s'accoutumer à de tels émois... J'ai beau lui répéter...

Elle n'acheva point, leva les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin de son infortune, soupira profondément, puis avoua :

— Je ne suis pas venue pour vous fatiguer de mes récriminations... maternelles, mais pour vous parler de...

Elle hésita avant d'achever. Ses yeux pâles errèrent un moment autour de la pièce, puis revinrent se poser avec inquiétude sur sa pupille et la dévisagèrent.

Accoudée au bras de son siège, M<sup>lle</sup> Le Grandier demeurait impassible. Son beau regard levé vers la cheminée, elle considérait le portrait de chanoinesse encadré dans le trumeau.

M<sup>me</sup> d'Espeuilles reprit :

— Mon fils vous aime, Aude ; il m'a priée de vous le répéter, d'intercéder en sa faveur. Cette nuit, au retour du jardin où vous vous étiez rencontrés le bouleversement de son visage m'a épouvantée. Patrice rentré à Elne, j'ai interrogé Jehan. Il m'a rapporté en partie votre conversation. Il m'a dit sa tendresse éperdue, son rêve de faire de vous la femme la plus heureuse, la plus enviée. J'ai été saisie. A la vérité, je me doutais... Quelqu'un de très perspicace m'avait fait remarquer l'intérêt passionné qu'il vous portait. Néanmoins, je refusais de croire à son désir conjugal. Il m'a détrompée lui-même. Je sais, à présent, que vous êtes le but unique d'une existence dont il serait fier de vous consacrer jour après jour.

Elle chassa d'une chiquenaude un grain de poudre égaré sur les dentelles de son déshabillé, frotta ses ongles droits sur sa paume gauche, étudia longuement le rubis sanglant glissé à son annulaire, et conclut :

— Devenez ma fille, Aude, et nous serons comblés.

Sans attendre la réponse, elle compléta :

— Un seul point me chiffonne : votre religion. Les Espeuilles sont trop bons catholiques pour s'allier à des familles réformées. Par bonheur nos

croiances vous attirent ; vous m'avez confié à quel point vous souhaitiez partager notre foi. Cela arrange tout. Si vous daignez consentir à entrer dans notre maison, je prierai mon directeur, le chanoine Clément, de vous préparer au baptême, indispensable...

Sa filleule eut un geste accablé. D'une voix très basse, mais dont la marquise put distinguer toutes les syllabes, elle articula :

— Je ne veux pas me marier.

Plus doucement encore, elle acheva :

— Je l'ai dit à Jehan, et aussi qu'il s'abusait sur mes humbles mérites. Toutes vos amies, la moindre des jeunes filles de votre entourage, me sont supérieures par le nom, le rang, la situation sociale. Aucune mésalliance ne ternit votre blason ; je suis une roturière élevée au loin, dans un pays libre et dégagé de préjugés...

— Votre père est allié aux meilleures maisons du Midi. M<sup>me</sup> Le Grandier descendait des rois d'Écosse. Vos parents étaient fiers de leur lignée.

— Je ne leur ressemble pas... Élevée parmi les fermiers, j'ai un peu de leur âme... Vous l'avez vu : le monde m'ennuie, sa routine conventionnelle m'irrite. L'ampleur des larges espaces, des horizons infinis m'attire seule. Votre fils est diplomate ; sa femme sera obligée de le suivre, d'assister avec lui à ces réceptions officielles dont la pensée seule me donne le frisson. Elle devra parader, sourire, fréquenter chez les uns, repousser les autres, sans souci de ses préférences. Cela seul suffirait à éloigner pour jamais de mon esprit l'idée de me fixer dans une société aussi peu conforme à mes aspirations secrètes.

Le coude sur la table, le menton dans sa main, M<sup>me</sup> d'Espeuilles l'écoutait. Un étonnement indicible écarquillait ses yeux. Elle murmura :

— Alors, c'est non ?

Sa pupille fit un signe affirmatif pour répéter :

— Je ne veux pas me marier...

La vieille dame se mit debout ; rapidement, elle

fit quelques pas dans le studio, s'approcha de la fenêtre ouverte sur le parc, considéra l'esplanade ensoleillée, où les oiseaux gazouillaient et jouaient, se retourna brusquement et observa :

— Jehan sera très malheureux. Si vous aviez pu assister à son désespoir, hier, après votre entrevue, vous ne vous monteriez pas aussi cruelle. Vous ne connaissez pas sa vraie nature, mon enfant. Sous sa gaîté, ses rires, l'expression toujours égale de sa bonne humeur, il dissimule un cœur ardent, sensible, impressionnable, prompt à s'alarmer, à souffrir. Avant de vous rencontrer, il refusait d'entendre parler de mariage et prétendait jouir longtemps encore de son indépendance, danser, flirter, jusqu'au premier cheveu blanc. A présent, il souhaite le contraire.

M<sup>lle</sup> Le Grandier ne répondit rien. Elle songeait au marquis, se le représentait debout, nu-tête, dans l'allée baignée de lune; elle voyait son regard scintiller, sa bouche se pincer... Elle se rappelait aussi les paroles tendres dont il avait voulu la griser, ses supplications... Comme il devait l'aimer pour s'abaisser à prier ainsi!...

Doucement, elle énonça :

— Je suis désolée de le décevoir, et vous aussi, ma tante; il m'est impossible de revenir sur ma détermination... Depuis longtemps, j'ai pris mon parti de rester fille...

— Pourquoi?

Elle se redressa; sa voix devint coupante pour répondre :

— Pour vivre à ma fantaisie, simplement

Soudain véhémement, elle compléta :

— Vous ne me connaissez guère, ma tante... Comme bien d'autres, vous me jugez sérieuse, grave, pondérée... Vous vous trompez. Je dissimule si bien! Capricieuse, fantasque, dépensière, orgueilleuse, je rendrais votre fils affreusement malheureux. Je vous aime trop; j'ai trop d'estime pour lui... Je ne l'entraînerai point dans une aventure conjugale dont il pourrait bientôt déplorer les

chaînes. Autour de nous, les jolies filles abondent. Orientez ses espoirs vers la plus parfaite, et je serai vite oubliée.

La marquise haussa les épaules :

— Différez votre réponse, fit-elle; prenez le temps de réfléchir.

Aude esquissa un geste découragé :

— A quoi bon? Je ne serai jamais la femme de votre fils.

— Il ne résistera pas à la déception... Vous lui êtes indispensable. Il est tellement impulsif, incapable de se maîtriser... Le pire est à craindre pour lui. Sous le coup de la douleur, il peut très bien se livrer à des actes regrettables, ne pas réagir,... se laisser aller, briser sa carrière, m'abandonner...

Une contraction douloureuse rapprochait ses sourcils, crispait son beau visage ravagé par l'angoisse. Ses larges prunelles erraient sur la pièce douillette et tranquille, se posaient sur les bibelots dispersés au hasard des meubles d'appui, s'arrêtaient sur ces portraits d'aïeules accrochés à la muraille, se fixaient sur la fenêtre enguirlandée et n'en bougeaient plus.

Un parfum de roses effeuillées montait du jardin; une brise tiède courbait les cimes empanachées des frênes; sur l'ormeau voisin, un pinson chantait à plein gosier. Il faisait délicieusement bon.

La marquise aspira l'air embaumé, puis insista :

— Réfléchissez, petite Aude... Voyez ma détresse.

L'Australienne baissa les yeux. Ses ongles s'enfoncèrent sur l'accoudoir de son fauteuil. Un long soupir dilata sa poitrine. Des minutes s'écoulèrent, interminables. M<sup>me</sup> d'Espeuilles insinua :

— Il est capable d'en mourir.

Sa filleule serra les poings; le regard dur, la voix mauvaise, elle conclut :

— Vous tournez les choses au tragique, ma tante, permettez-moi de vous le dire... De notre temps, la jeunesse est moins romanesque; les hommes ne se laissent point dominer par leurs sentiments, si violents soient-ils. Leurs douleurs sont brèves. L'image

d'une femme chasse bien vite celle de l'ingrate, de la dédaigneuse, de la méchante. Mon cousin est de son époque. Dans quelques semaines, quand il sera tout à fait sûr de ma volonté, il se consolera. Je le souhaite de toute mon âme.

Obstinée, la vieille dame répéta :

— Il vous aime...

— Je ne saurais en dire autant. C'est bien dommage!...

La châtelaine était à bout d'arguments. La cruauté de sa pupille l'anéantit. Sans un mot, elle gagna la porte. Sur le seuil, elle se retourna pour souhaiter :

— Dieu vous garde, ma fille...

Debout, les deux mains appuyées sur son bureau, le buste incliné, la jeune fille entendit son pas résonner, puis décroître dans la galerie. Au loin une porte claqua. M<sup>me</sup> d'Espeuilles était rentrée chez elle.

Aude se redressa, courut à la porte, poussa le verrou, passa dans sa chambre, se jeta à genoux au pied de son lit et cria :

— Mon Dieu, pardonnez-moi de mentir aussi effrontément. Vous savez tout, et aussi combien je l'aime... Ayez pitié de moi...

Aussitôt sa douleur creva; des pleurs ruissellèrent sur ses joues livides. Elle ne songea même pas à les essuyer. Le visage dans ses mains, le front appuyé contre sa couverture de soie, elle sanglota longtemps.

Quand elle se releva, sa décision était prise. Elle partirait, quitterait cette maison où, sous prétexte d'amour, on la torturait...

Où irait-elle?... Elle ne connaissait personne en France, et Londres n'était pas faite pour l'attirer : son climat humide, l'éternel brouillard dont les rues étaient comme ouatées, la fumée, la pluie l'effrayaient. La famille de son homme d'affaires ne lui semblait pas d'un commerce aimable. Si elle n'avait pas eu à se plaindre de ses filles, lors de son premier séjour, elle ne s'en était pas louée. Ces

jeunes Anglaises l'avaient un peu trop traitée en sauvagesse, et abandonnée pour courir les dancings et les clubs féministes.

Elle ne retournerait pas en Angleterre et chercherait dans les Pyrénées une ville où elle pût s'établir avec sa femme de chambre et son chauffeur.

Elle se mit debout, ouvrit un guide, le parcourut, compara les ressources de diverses stations. Un quart d'heure plus tard, elle avait fait son choix.

Elle partirait pour Pau, où se trouvait une pension de famille particulièrement recommandée aux dames seules. La jeune fille y serait à l'abri de toute persécution.

Elle sonna Marion.

— Je n'irai pas à Salces, ma bonne, dit-elle. Veuillez prier M<sup>me</sup> la marquise de m'excuser.

— Mademoiselle est souffrante ?

— Fatiguée, simplement.

Elle déchira quelques factures éparses sur la table, puis ajouta :

— Demandez à l'office qu'on vous serve sur-le-champ, et prévenez le chauffeur. Je sortirai à une heure. Quand vous aurez déjeuné, remontez aussitôt : j'aurai besoin de vous.

La servante obéit.

Pendant son absence, Aude mit de l'ordre dans ses tiroirs, rangea ses armoires, fit un paquet de ses objets personnels, photographies, bibelots, livres. Elle achevait d'emplir une mallette quand la cameriste revint.

Aude déclara :

— Nous partons, ma bonne ; préparez ma valise et mon nécessaire, l'indispensable seulement ; les bagages prêts, vous les porterez dans l'auto. Ne parlez pas de cette expédition à vos camarades.

— Mademoiselle peut compter sur ma discrétion.

Elle s'interrompit. Un ronflement de moteur traversait le jardin. M<sup>me</sup> d'Espeuilles et son fils partaient pour Salces, où ils devaient passer la journée.

L'Australienne voulut les revoir. Penchée sur

l'appui de la fenêtre, elle aperçut son cousin. Sa mère le suivait de près. Toute en gris argent, un toquet de tulle sur ses cheveux frisés, elle paraissait calmée. Aucune trace d'émotion ne subsistait dans son attitude, dans ses gestes...

Des larmes embuèrent les prunelles mauves de la jeune fille. Elle ne reverrait plus, sans doute, ceux qu'elle fuyait ainsi... Ils s'étaient montrés accueillants; cependant elle devait les quitter sans espoir de retour... Ils ne chercheraient pas à la retrouver, après les discussions pénibles dont elle demeurait ébranlée; ni la marquise ni son héritier ne s'élèveraient contre sa fuite. Au contraire, ils approuveraient sa décision de mettre des kilomètres entre eux. Dans le secret de leur cœur, ils l'accuseraient d'ingratitude, d'égoïsme, d'indifférence; elle serait vite oubliée.

... Les malles étaient prêtes; le cabriolet attendait au bas du perron. M<sup>lle</sup> Le Grandier promena une dernière fois son regard sur cette chambre où elle avait appris à aimer et à souffrir, cueillit une branche du jasmin accroché à sa fenêtre, l'étala pieusement entre les feuillets d'un livre, et descendit.

Dix minutes plus tard, elle filait à toute allure sur la route des Pyrénées.

Blottie dans l'angle de la voiture, elle réfléchissait aux conséquences de sa fugue. Le scandale serait grand parmi les relations de sa tutrice... On se demanderait pour quelles causes elle abandonnait *Terre-Blonde*, au moment où la saison était le plus élégante. Les intimes de la marquise l'interrogeraient. Elle serait obligée d'inventer une histoire... Tout cela était bien ennuyeux.

Aude n'avait pas le pouvoir d'empêcher ces bavardages. Son devoir était de quitter le château, où sa présence avait semé le trouble. Certainement sa tutrice approuverait sa conduite. Magali serait rappelée; la brunette reprendrait sa place au foyer... Son charme triompherait de la déception du mar-

quis. Il consentirait à voir comme elle était gentille et bonne. Tout s'arrangerait...

Par un brusque retour en arrière, elle revit le salon de sa tante, la bergère de velours où la vieille dame aimait à se prélasser entre les repas ; le profil régulier, la moue dédaigneuse, la lèvre rasée de son cousin... Il était beau,... trop beau... Sa voix chaude chanta à son oreille ; elle se répéta les mots troublants prononcés la veille, les projets formés pour leur avenir...

Il les avait échafaudés en vain. Jamais l'étrangère ne partagerait ses joies et ses peines. Une autre, plus favorisée du sort, connaîtrait cette félicité...

Une larme perla aux cils de la voyageuse. Elle l'essuya très vite. En vérité, elle était trop sotte de se laisser abattre ainsi ! Les femmes de sa race étaient courageuses, pourtant ; un petit chagrin d'amour ne les démontait pas.

Elle changea de place, se tourna vers la portière de droite, suivit du regard les prés, les champs, les bois traversés au passage, la façade renaissance d'un castel niché dans un fouillis de verdure.

Elle se remit à songer.

Cette fois sa rêverie l'emporta vers son île natale, dans la maison immense, ornée de colonnades et fleurie comme un bouquet, où elle vivait près de M. Le Grandier. Elle jouait avec un chien-loup : son seul ami... Avec lui, elle organisait des courses tumultueuses, des handicaps, des cross-countries...

La voiture fit une brusque embardée à droite. Un mouton barrait la route ; on avait failli l'écraser.

Maintenant, le chemin était uni et lisse comme une piste ; une double rangée de platanes géants le bordait.

Aude admira leurs troncs solides, leurs rameaux entrelacés au point de former une voûte opaque et feuillue. Un vent terrible s'était levé et tordait leurs branches. La poussière tourbillonnait, de petits graviers cinglaient le pare-brise.

La jeune fille soupira. Jamais la « tramontane »

ne lui avait paru aussi furieuse, ses mugissements plus dramatiques.

Elle s'enfonça dans ses coussins, ferma les yeux, voulut dormir. Le sommeil la fuyait... Son cœur battait la charge, ses tempes brûlaient. Une douleur atroce broyait son cœur. Jamais elle ne pourrait s'accoutumer à vivre loin de Jehan... Dans la fièvre du départ, elle avait cru possible d'échapper à l'obsession. Rendue à elle-même, seule et libre dans cette auto lancée comme un bolide sur ce chemin désert, elle comprenait son erreur... De loin comme de près, son cousin serait toujours avec elle; son image troublerait éternellement son repos. A chaque instant du jour, elle entendrait son rire clair, ses propos alertes. Jamais plus elle ne serait heureuse...

Et puis après?... Après elle supporterait les conséquences de sa folie... Elle s'était laissée aller à la douceur d'une amitié spirituelle; son être s'était donné; elle ne se reprendrait pas... A force de volonté, elle vaincrait l'élan qui la poussait vers le marquis... et parviendrait à se raisonner...

Nul ne pouvait exiger davantage de sa résignation.

Elle souffrirait, c'était fatal. Dieu merci, aucun des siens ne serait là pour assister à sa lutte intérieure. Personne ne la verrait pleurer. Figée dans son énergique résolution, elle garderait pour elle seule le secret de sa tendresse désespérée et dispenserait aux pauvres les trésors de son affection sans emploi...

## XII

M<sup>lle</sup> Le Grandier arriva à Pau au début de la semaine suivante. Elle s'était attardée en route pour visiter le pays. Avec cette méthode britannique qui ne laisse inexplorees ni une chapelle ni

une vieille rue, elle avait parcouru les villes et les bourgs, séjourné trente heures à Lourdes, où les prières du Jubilé attiraient en foule les fidèles des deux continents, et, bouleversée par l'élan de foi dont les pèlerins semblaient transportés, elle avait longtemps médité devant la Grotte.

La *family-house* recommandée par le guide était des plus confortables. C'était une villa riche et discrète, fréquentée par l'aristocratie locale et réputée pour son impeccable tenue. Les hommes n'y étaient pas admis. Cela ajoutait au renom de l'établissement, recherché par les étrangères âgées, les présidentes d'œuvres charitables, les châtelaines de la contrée, désireuses de retrouver hors de chez elles le calme et le recueillement indispensables à leur santé.

Aude choisit un appartement somptueux et de style Louis XIV, tout en bois doré et velours cerise. Un boudoir dont les fenêtres ouvraient sur le Gave faisait communiquer sa chambre et celle de Marion. Un immense cabinet de toilette, muni des plus nouveaux perfectionnements de l'hydrothérapie, le complétait.

Le soir même elle était installée. Ses bibelots dispersés sur les consoles, les photos aimées sur le bureau, les livres dans la bibliothèque, elle se sentit apaisée...

Elle avait décidé de prendre ses repas chez elle. Marion assurerait son service; de la sorte, elle n'aurait pas affaire au personnel de la maison. Elle ne désirait pas non plus se mêler aux autres dames pensionnaires. Elle vivrait seule, lirait, étudierait, méditerait surtout. Après le grand ébranlement des jours passés, un repos absolu lui serait salutaire. Son trouble moral dissipé, elle aviserait.

Ce plan arrêté, elle regarda la vie en face. Cela ne l'effraya point. Depuis longtemps, elle s'était accoutumée à l'idée d'une existence dépourvue de joies intimes... Elle ne fonderait pas de foyer. Privée d'affection virile, sans enfants, elle resterait en France pendant quelques années encore, puis s'em-

barquerait pour l'Australie et reprendrait au ranch familial les occupations d'autrefois.

Accoudée au balcon qui prolongeait sa chambre, elle regardait sans le voir le merveilleux paysage étendu à ses pieds. Sur les roches de son lit, le Gave bondissait; les collines aux pentes drapées de vigne le dominaient. Des maisons coquettes, de riches manoirs nichés dans la verdure se distinguaient çà et là. Un vent léger balançait les palmes des phœnix alignés contre la clôture du jardin.

Aude s'étonna de se sentir si calme. Pendant son voyage, elle avait agi, pensé, parlé comme une machine aux rouages parfaitement assemblés. A présent, si elle était rompue de fatigue, elle pouvait aligner deux idées. L'angoisse qui s'était emparée d'elle depuis son entrevue avec la princesse Golourine, dans la roseraie de *Terre-Blonde*, s'était évaporée. Et cette sensation de paix intérieure, de bien-être moral, dominait en elle tout autre sentiment.

Avec les jours, elle oublia presque les d'Espeuilles et le désarroi où son escapade avait dû les plonger. Elle se disait simplement : « Ils ont dû annoncer mon départ subit pour Londres, afin de justifier mon absence. Rappelée par tante Yo, Mag est de nouveau l'abeille diligente de la maison. Jehan ne doit manquer ni une fête ni une excursion, et tout est rentré dans l'ordre accoutumé. »

Elle le souhaitait de toute son âme, et aussi que son cousin se guérisse très vite de cet amour qu'elle ne pouvait partager...

Tandis qu'ils se réjouiraient tous ensemble de la quiétude retrouvée, elle souffrirait; elle prierait aussi pour ceux dont la bonté avait été secourable à son âme d'orpheline. Pourquoi ne lui avait-il pas été possible de leur montrer sa gratitude plus efficacement?

Il ne lui venait pas à l'idée que sa disparition pût alarmer les siens. Ils la savaient prudente et sérieuse, incapable de commettre la moindre folie. Certainement ils excusaient la rapidité de son

exode et le silence où elle les tenait de son nouveau port d'attache. La marquise était trop fine pour ne pas deviner la véritable raison de sa conduite; elle comprendrait que l'intérêt porté à son fils par la jeune fille la dictait. Décidée à se faire oublier, Aude faisait la morte. C'était le parti le plus sage. Seule avec son héritier, elle le raisonnerait, l'exhorterait à la patience, à la résignation. Puis un jour, quand elle le sentirait à peu près revenu de son erreur, elle entreprendrait des démarches en vue d'obtenir pour lui un poste agréable et capable de faire germer dans son esprit quelques intérêts nouveaux.

Dans ce pays où l'appellerait sa carrière, les filles seraient belles et parfaites. Une d'elles, la plus jolie, saurait consoler Jehan, lui redonner le goût du plaisir et de l'étude. Les heures mauvaises seraient finies...

M<sup>lle</sup> Le Grandier ferma les yeux. Un élancement atroce tordit son cœur. Elle se redressa, se raidit contre la souffrance, refusa de se laisser vaincre par elle... Elle voulait lutter, parvenir à force de volonté à vivre tête à tête avec son chagrin, à le subir comme une épreuve inévitable.

Aude vivait depuis deux mois dans la maison paisible où elle s'était réfugiée, et son tourment demeurait le même.

Aucune nouvelle de *Terre-Blonde* ne lui était parvenue. Sa tutrice n'avait pas cherché à la retrouver. La jeune fille savait par ses *sollicitors* que la marquise n'avait tenté aucune démarche auprès d'eux pour connaître sa nouvelle adresse. Elle s'était également abstenue de leur mander la disparition de sa pupille, et les honnêtes avocats ne se doutaient point des événements survenus.

L'automne était venu. Ses ardeurs flamboyaient aux pampres des vignes, frappaient de roux les platanes et les tilleuls du jardin. Des chrysanthèmes s'échevelaient au hasard du parterre.

Les chasses à courre égayaient la région. De sa

fenêtre, l'exilée entendait les aboiements des li-miers, les cris des veneurs, le rire clair des ama-zones, l'appel sonore des piqueurs. Les vestes rouges de l'équipage fuyaient à travers les pins de la forêt, disparaissaient pour surgir de nouveau à l'orée d'une enceinte et se poser comme des fleurs géantes sur le fond sombre du décor.

Aude sortait beaucoup, s'arrêtait au hasard des sites, goûtait dans les fermes, prenait des photogra-phies, allait méditer à Lourdes.

L'automne tout entier, puis l'hiver s'écoulèrent ainsi. Entre la promenade, la prière, le travail, un peu de lecture, les heures de l'exilée glissaient rapi-dement vers l'infini.

Bientôt le printemps naquit. Les mimosas se cou-vrirent de houppettes jaunes, les camélias ouvrirent toutes larges leurs corolles sans parfum, la neige fondit au faite des monts. Dans les vergers une dé-bauche de fleurs s'épanouirent. Les acacias nei-gèrent au bord des chemins, les lilas dressèrent leurs thyrses et les cytises pleurèrent leurs larmes d'or. Une odeur d'aubépine et de roses flotta dans l'air.

Suffisamment instruite, M<sup>lle</sup> Le Grandier pouvait recevoir le baptême. Son directeur avait trouvé son parrain, sa marraine, tous deux choisis parmi les meilleures familles de la province. La cérémonie était fixée au Samedi Saint. A la dernière minute, la jeune fille refusa de donner suite aux projets formés. Un scrupule de conscience la retenait. Elle sollicitait un supplément de réflexion.

L'été avait entrepris sa course, et l'Australienne n'avait pas songé à voyager. Elle se plaisait dans cette ville, dont la chaleur chassait les habitants. Elle aimait à sortir à pied, au coucher du soleil, à parcourir le parc tracé autour du château natal d'Henri IV, les salles aménagées par Marguerite d'Angoulême, à se représenter la vie, les choses d'autrefois.

Elle était sans nouvelles de M<sup>me</sup> d'Espuilles.

La marquise n'avait point pardonné son départ.

L'aiguille à la main, installée devant son métier, Aude songeait :

« Où est Jehan? Que fait Magali? Ils dansent et s'amuse, sans doute. Les châteaux ont retrouvé leurs hôtes annuels. Personne ne s'inquiète de moi... Et c'est tant mieux!... Vraiment, j'avais bien tort de redouter les poursuites ou le chagrin du marquis!... Comme les autres, il m'a oubliée... »

La cloche de la chapelle voisine tinta. La jeune fille compta les coups :

« Cinq heures, déjà! J'ai juste le temps de faire un tour. »

Elle passa dans son cabinet de toilette, mit son chapeau, ses gants, prit une ombrelle et descendit.

Une chaleur torride embrasait le pavé; la réverbération des murs blancs rendait l'atmosphère irrespirable; une poussière impalpable flottait alentour.

M<sup>lle</sup> Le Grandier pressa le pas, atteignit la porte dérobée pratiquée dans l'enceinte du jardin public. Une *Rolls-Royce* aux nickels étincelants était garée contre le trottoir. La promeneuse jeta un regard sur le chauffeur à livrée blanche passémentée de bleu qui sommeillait sur son siège, se glissa entre deux massifs de myrtes et gagna son banc favori.

Une jeune femme vêtue de clair l'y avait précédée. Un immense chapeau de tulle projetait sur son visage une ombre discrète. Le regard de l'Australienne se croisa avec le sien. Un cri de surprise fusa de ses lèvres. Elle avait reconnu la princesse Goulourine.

Stupéfiée, celle-ci s'écriait :

— En voilà une surprise!... Ah! bien! si je me doutais, je consens à être pendue!... Tout le monde vous croit en Angleterre, ma chère! M<sup>me</sup> d'Espouilles comptait vous y rejoindre le mois prochain; elle me l'a dit.

Aude ne répondit rien. La Cosaque ajouta :

— Je suis joliment contente de vous voir, après

ces treize mois d'absence. J'ai souvent pensé à vous, à notre dernier entretien sous les cèdres, vous vous souvenez ?

Un joli sourire aux lèvres, elle acheva :

— Maintenant vous ne m'échapperez point. Vous allez goûter avec moi; ne refusez pas : vous me désobligeriez... Nous bavarderons.

Elle l'entraînait vers une pâtisserie proche.

Installées à une petite table, le thé commandé, Wassilia remarqua :

— Du diable si je comprends pourquoi vous rôtissez dans ce trou béarnais ! Moi, j'y suis venue pour la journée, avec des Américains installés comme moi au *Palais*, à Biarritz. Il faudra venir déjeuner avec nous. Grand-père sera ravi de vous saluer. Nous nous amusons énormément. Toute une société élégante et bien née nous entoure; on vous fera fête.

Elle baissa le ton pour observer :

— Entre nous, très chère, vous avez joliment bien fait de « plaquer » ces Catalans arriérés et formalistes. Les femmes grandies à l'air libre des prairies océaniques ne sauraient s'accoutumer aux étroitesse d'une existence provinciale.

Aude revenait de sa stupeur; elle interrogea :

— Vous avez vu tante Yo, ces temps-ci ?

— Pas depuis juin dernier; elle se préparait à partir pour Arcachon ou Deauville,... je ne sais plus... Depuis je n'en ai pas eu de nouvelles. Pierrette n'écrit guère, vous le savez. Ses cartes-vues sont peu explicites. Cependant elle a daigné m'annoncer la grande nouvelle.

M<sup>lle</sup> Le Grandier ouvrit de grands yeux. La princesse la considéra. L'Australienne n'avait pas l'air bien renseignée sur les faits et gestes de sa famille d'adoption. Que s'était-il passé?... D'où venaient son éloignement prolongé, les mensonges de la marquise, les histoires inventées pour expliquer l'absence de sa pupille?... Sûrement un dissentiment grave s'était élevé entre elles et les avait obligées à se séparer.

Aude demandait :

— Quelle nouvelle?

— Vous la connaissez comme moi, mieux que moi, devrais-je dire. Magali a dû vous annoncer son imminent bonheur?

L'exilée se sentit blêmir. Elle voulut parler; les sons s'étranglèrent dans sa gorge. Trop heureuse de cancaner, son interlocutrice ne remarqua point son émotion. Vivement, elle poursuivait :

— J'ai été ahurie, et le cercle habituel de M<sup>me</sup> d'Espeuilles également. Jamais nous n'aurions supposé chose pareille! Cette petite moricaude a une chance inouïe! Se voir recherchée par un aussi charmant garçon!... Les accordailles ont été célébrées dimanche dernier, dans l'intimité. M<sup>me</sup> Saint-Héliér fulmine. Quant à son beau-frère, il nage dans le bleu.

D'une voix altérée par l'émotion, Aude bégaya :

— Je ne saisis pas très bien. Pourquoi mêlez-vous la baronne, M. Longeraud?...

— Il épouse M<sup>lle</sup> Vétheuil.

— Non?

— Vous l'ignoriez donc?

Elle inclina la tête de haut en bas. La princesse clama :

— C'est un peu fort, ma parole! Elle vous l'a caché!... Je vous croyais intimes.

— Nous l'étions...

La Cosaque rectifiait :

— Elle veut vous en faire la surprise, sans doute. La nouvelle est toute fraîche; je l'ai apprise par hasard; Pierrette avait un renseignement à demander à grand-père : elle a mentionné les fiançailles de son esclave en post-scriptum.

Elle s'arrêta, considéra le visage impassible de sa compagne, puis commenta :

— Ils seront heureux. Patrice habite la campagne toute l'année. Il fait restaurer son manoir de *Hauttesserre*, et s'y installera au retour du traditionnel voyage en Italie. L'existence de « dame campagnarde » conviendra parfaitement à votre cousine;

elle recevra ses pareilles, présidera les œuvres de sa paroisse, rendra le pain bénit...

Il y eut un silence. M<sup>lle</sup> Le Grandier soupira :

— Et le marquis?

Wassilia haussa les épaules :

— Vous pensiez qu'elle l'aimait? Moi aussi, et bien d'autres avec nous. Je croyais même au désir de M<sup>me</sup> d'Espeuilles de lui donner son héritier. J'avais mal vu... ou bien... A peine rentrée de son couvent toulousain, la petite s'est quasiment jetée à la tête de M. Longeraud. Il pensait à elle depuis longtemps, en sourdine. La recherche visible de M<sup>lle</sup> Vétheuil l'a comblé. Ils ne se sont plus quittés d'une ligne; on les a rencontrés ensemble dans les endroits les plus divers. Un beau soir, le jeune homme s'est déclaré...

Quelques minutes s'écoulèrent. Aude considérait la rue où s'étendait le crépuscule. Elle répéta soudain :

— Et Jehan?

Un éclat de rire léger fusa des lèvres de la Slave.

— C'est vrai, dit-elle : je n'ai pas répondu... Eh bien ! mais il est parti pour le Japon. Ses chefs l'ont chargé d'une mission; il s'est embarqué avec enthousiasme. Sa mère se désola; elle faillit mourir de saisissement quand il lui fit connaître sa volonté inflexible de fuir la France, l'Europe... et leurs habitants. A la réflexion, elle l'a approuvé. Maintenant, elle prend son mal en patience. Néanmoins elle trouve les heures longues; pour tuer le temps, elle voyage. *Terre-Blonde* est fermé. Elle n'y séjourne plus, ou presque, quelques semaines par-ci par-là. Elle a passé l'hiver à Beaulieu avec Magali, et Patrice, comme il convient; le printemps en Engadine; le début de l'été à Arcachon. A présent, elle est à Hendaye, en compagnie des fiancés, bien entendu. Nous devons aller l'y surprendre un de ces matins, avec le chevalier d'Aigrepoint... Le cher vieux monsieur se repose à Saint-Jean-de-Luz; nous le cueillerons au passage...

Devant l'effarement de son interlocutrice, elle constata :

— J'ai gaffé, peut-être, en potinant ainsi... Mais aussi, comment supposer l'ignorance où votre famille vous a tenue de ces événements? Et puis, je voulais réparer. J'avais accusé la marquise d'annexer M<sup>lle</sup> Vétheuil au profit de son héritier, et taxé ce dernier de faiblesse devant la volonté maternelle. Je l'avais mal jugé. Il n'est pas le petit garçon obéissant et soumis dont je parlais. Il a pris la clé des champs au lieu de se laisser endoctriner. Je l'en félicite.

Aude l'écoutait, impassible. Intérieurement, son émoi grondait. Incapable d'articuler un son, elle avala quelques gorgées de thé, puis esquissa un mouvement de retraite.

— Au revoir, princesse; mon souvenir à votre aïeul. Je suis attendue!

Wassilia la retint pour demander :

— Comment! vous êtes installée ici... à demeure? Vous y avez des relations?

— Peu nombreuses, mais agréables; et puis, vous le savez, je n'aime pas le monde. L'existence que je mène est tout à fait conforme à mes goûts.

— En tout cas, le régime vous convient. Vous êtes très en beauté. Jamais je ne vous ai vue plus charmante.

Le visage de M<sup>lle</sup> Le Grandier s'empourpra. Ce compliment brutal la choquait. Comme la Cosaque se préparait à récidiver, elle lui tendit la main :

— Je suis obligée de prendre congé; excusez-moi, princesse. Quand vous repasserez par ici, sonnez à la villa *Beauséjour*, je serai charmée de vous y accueillir.

Elle serra les doigts posés sur les siens, se faufila à travers les tables, gagna la sortie et disparut. Un instant plus tard, elle se laissait aller sur une chaise dans un coin désert de la roseraie et tenta de se recueillir.

Cela ne lui fut pas possible. Elle pensait :

« Jehan au Japon, Patrice et Mag engagés, ma

tante à Hendaye... J'ai mal entendu; ma cousine semblait absolument folle du marquis, et la voilà fiancée à un autre! Quels drames intérieurs ont bouleversé cette famille, si paisible et unie naguère... »

Elle leva le front, chercha du regard les montagnes lointaines, les contempla un moment, puis ses yeux s'abaissèrent sur deux fillettes courbées devant un tas de sable et très occupées à édifier un monument à l'architecture compliquée. Elle envia leur insouciance, leur gaité... Ses paupières se fermèrent...

Et soudain sa pensée l'entraîna vers *Terre-Blonde*; elle vit le château splendide dans sa ceinture de cèdres géants, le parc ombreux noyé de soleil, la terrasse, les lauriers-roses, les jasmins... Elle entendit la voix claire de M<sup>lle</sup> Vétheuil fredonner à la cantonade :

La vie est brève,  
Un peu d'amour,  
Un peu de rêve,  
Et puis bonjour...

La vie est brève,  
Un peu d'espoir,  
Un peu de rêve,  
Et puis bonsoir...

Elle surprit les regards extasiés de la petite, ses rougeurs soudaines, quand le diplomate l'interrogeait. Elle se représenta la haute taille, la bonté grognonne du vieux Pat. Elle le compara au marquis, évoqua la silhouette élancée, les larges épaules, les prunelles d'acier de celui-ci... Il s'amusait avec Magali, la taquinait sans cesse, se moquait d'elle et de ses ambitions de « dompteuse pour chiens »... Il paraissait l'aimer tendrement, et pourtant il était parti...

Un frisson la secoua. Pourquoi s'obstinait-elle à penser à eux? Depuis un an, elle s'appliquait à éloigner leur souvenir de sa mémoire... La rencontre de tout à l'heure ruinait ses efforts.

A présent l'image de l'absent hanterait son interminable solitude... Et lui?... Que faisait-il pendant ce temps? Se consolait-il aussi, comme sa cousine? Choisisait-il outre-mer une compagne digne de lui, ou bien laissait-il son caprice l'emporter en fantaisies sans importance?

Elle haussa les épaules.

En quoi ces choses pouvaient-elles l'intéresser? De loin comme de près, ne devait-elle pas demeurer étrangère à son destin? Elle l'aimait de toute son âme, et le devoir l'obligeait à piétiner son cœur, à le meurtrir sans cesse de coups nouveaux... Souffrir seule, toujours, c'était son lot...

Un brusque sursaut la mit debout.

Sur la porte, elle hésita. Rien ne l'appelait au logis. Marcher sur la terrasse ne la tentait pas. Alors elle s'accouda à la balustrade de pierre et contempla le Gave aux flots bondissants...

### XIII

L'hiver fut précocé. Dans les arbres dénudés la bise souffla. Malgré la douceur ordinaire de son climat, Pau ressentit le contre-coup de la vague de froid dont la France était balayée.

Les montagnes voisines se drapèrent de blanc, le Gave charria des glaçons, le givre étendit sa résille de cristal entre les branches des pins.

Les nuits furent glaciales; le vent, la tempête, les bourrasques de neige se succédèrent. Aude s'enrhuma. Le docteur la condamna à garder le lit d'abord, la chambre ensuite, jusqu'à complet rétablissement.

Elle s'y résigna pour ne pas alarmer Marion,

mais enragea intérieurement de cette inaction forcée.

Etendue dans son lit drapé de velours cerise, elle songeait :

« Quand je serai rétablie, je partirai pour Cannes. Rien ne me retient ici, en somme,... sinon le voisinage relatif de ma marraine. Elle connaît mon adresse, à présent. Wassilia n'a pu s'empêcher de la crier au ban et à l'arrière-ban de nos relations communes, avec force commentaires. Si tante Yo eût pardonné mon départ, elle m'eût écrit... »

Une tristesse profonde l'envahissait à l'idée de son abandon... Nul ne se souciait d'elle. Ses rapports avec ses correspondants anglais se bornaient au relevé mensuel de son compte en banque. Elle n'avait laissé aucune affection en Australie. La prière seule la soutenait...

Les jours passèrent.

Elle les vivait dans son boudoir, devant la fenêtre où son métier à tapisserie était installé. Penchée sur la trame, elle s'efforçait de reproduire un motif ancien, y parvenait à force d'application minutieuse. Cependant sa besogne n'avancait pas. La nuit tombait vite; dès trois heures, elle devait allumer les lampes. Tirer l'aiguille à la lueur des ampoules fatiguait ses yeux. Elle renonça à son fauteuil, essaya de lire, fit acheter les derniers recueils de mémoires parus.

Elle ne put s'y intéresser. Les aventures des personnages fameux dont ils parlaient la laissaient indifférente. Sa propre histoire était autrement passionnante.

Elle s'ennuya. Pour se distraire, elle prépara son voyage. Au lieu d'échouer sur la Côte d'Azur, elle passerait la frontière, gagnerait Grenade, où le soleil, les fleurs, le ciel éblouissant la rétabliraient.

Comme elle ne pouvait demeurer inactive, en attendant la possibilité de partir elle tricota, entreprit de vêtir de lainages les bambins de la crèche municipale. Ce travail facile l'amusa; elle s'y donna

avec tout son entrain, réussit en quelques semaines à multiplier chandails et chaussons, mouffes et bas, cache-nez et bérets, et les heures lui semblèrent moins longues.

Maintenant, ses préparatifs étaient achevés. L'auto, revisée à fond, était capable de fournir une longue route; les malles étaient bouclées. Comme elle conservait son appartement à la villa *Beau-séjour*, elle emportait seulement quelques toilettes, un peu de linge. En route, elle trouverait le complément de sa garde-robe, ... si besoin était...

Elle cachetait une lettre destinée à son homme d'affaires, quand la femme de charge entra pour annoncer :

— Une dame est en bas et demande Mademoiselle.

Un regard interrogateur de la jeune fille lui répondit. La servante précisa :

— Une personne très bien, Mademoiselle peut être sûre.

— Priez-la de monter.

Quelle était cette visiteuse? Aude ne connaissait personne à Pau; les quelques douairières rencontrées chez l'archiprêtre étaient absentes, et puis aucune ne se fût déplacée pour venir à elle. L'inconnue était une quêteuse, chargée de recueillir des offrandes à domicile pour une œuvre quelconque.

La porte s'ouvrit. Un cri jaillit des lèvres de la jeune fille :

— Tante Yo!...

Elle s'était dressée et demeurait immobile derrière la table. La surprise la paralysait. La marquise énonça :

— Je viens vous chercher, Aude... Mon fils ne peut vivre sans vous. Il est malade de désespoir... Il a tellement souffert de votre départ! Le premier moment passé, il a voulu réagir... Une mission spéciale lui a permis de s'éloigner. A son retour, je ne l'ai pas reconnu... Il avait vieilli de vingt ans, ne parlait plus, demeurait des journées entières à la même place, sans un geste... Je l'ai emmené à Beau-

lieu, puis en Engadine et à Arcachon; j'espérais le distraire... Il a refusé de sortir, s'est enfermé dans sa chambre et fumait sans arrêt. Sur les conseils du docteur, nous nous sommes réfugiés à Hendaye, il y a six mois. Son état a empiré... La fièvre le mine; ses nerfs ne réagissent plus. On redoute le pire... Alors, sans le prévenir, je suis venue vous chercher. Vous avez causé son mal, Aude; vous seule pourrez le réparer...

Des pleurs perlèrent à ses cils. Elle les étancha d'un index rapide :

— S'il vous revoit, s'il espère toucher votre cœur, fondre cette insensibilité dont nous avons tous été si cruellement torturés; si vous consentez à combler ses vœux, il pourra guérir. Soyez bonne, mon enfant; réfléchissez...

Elle tomba sur un fauteuil et sanglota, sans souci du ravage causé par les ruisseaux de larmes tracés sur son visage. Oh! comme elle ressemblait peu à l'altière châtelaine pomponnée et soignée de l'année précédente!

Une pitié infinie noya le cœur de l'Australienne. Elle se raidit pour la dissimuler. Sa marraine reprenait :

— Je vous supplie de m'accompagner à Hendaye, Aude. Notre bonheur à tous dépend de votre bonne volonté. Mon fils ne doit pas être contrarié. La moindre secousse morale peut briser son organisme affaibli.

M<sup>lle</sup> Le Grandier voulut répondre; les mots s'étranglèrent dans sa gorge. Elle se sentait défaillir. Jehan, son bien-aimé, celui pour lequel elle eût cent fois donné sa vie, était malade par sa faute... Son refus d'être sa femme, sa fuite mystérieuse avaient eu raison de son élan, de sa gaieté, de son parfait équilibre. Et pourtant elle ne pouvait céder aux instances de sa tutrice. Le devoir ordonnait; elle écouterait sa voix impérieuse. Elle seule dicterait sa réponse.

Un léger tremblement dans la voix, elle affirma :

— Ces tristes nouvelles me désolent, ma tante. Je

ne connaissais pas le fâcheux état de mon cousin. La princesse Golourine, quand je l'ai rencontrée, avait omis de m'en informer.

— Nos amis ignorent sa faiblesse, et aussi sa présence à Hendaye. Nous ne recevons personne; la propriété est isolée et très éloignée de la plage. Patrice seul et le chevalier, quand il quitte sa retraite de Saint-Jean-de-Luz, en franchissent le seuil. M. Longeraud est fiancé à Magali...

— Je sais...

Il y eut un silence. La marquise le rompit pour soupirer :

— Ils sont contents... La santé de Jehan est l'unique nuage dans leur azur... N'êtes-vous point tentée d'être heureuse aussi?

— Je ne me marierai jamais, ma tante. Je ne veux ni ne puis fonder un foyer... Je vous l'ai dit à *Terre-Blonde*. Vous avez refusé de me croire... C'est pourquoi j'ai fui... Mes idées n'ont pas changé.

Son calme, sa placidité étaient revenus. Une telle sincérité sonnait dans sa voix que M<sup>me</sup> d'Espeuilles ne put mettre en doute sa volonté bien arrêtée de ne jamais revenir sur sa décision. Elle gémit :

— J'ai perdu mon temps en venant à vous. Je vous croyais pitoyable, généreuse, charitable aussi. Je me trompais... Vous êtes égoïste, ingrate, dure. Un mot de vous pourrait arracher mon fils à l'abîme, et vous ne voulez pas le prononcer...

Elle se leva, marcha vers la porte. Aude la retint :

— Le chagrin vous aveugle, ma tante, sinon vous ne me traiteriez pas ainsi. Vous réfléchiriez à votre tour. On ne s'engage pas pour la vie sans y être poussé par un sentiment irrésistible : orgueil, désir de briller, intérêt ou tendresse... Or, je ne souhaite ni triompher sur la scène du monde, ni porter un titre. Dieu merci ! le destin m'a pourvue d'une fortune considérable...

— Et vous n'aimez pas mon fils...

Aude soupira sans répondre. Le mensonge répugnait à sa droiture. Sa marraine répéta :

— Il en mourra. L'énergie nécessaire pour réagir lui fait défaut.

— Jehan est trop jeune pour se laisser abattre. A trente ans, un homme est dans la force de l'âge. S'il consent à se reposer, à suivre à la lettre les prescriptions de la faculté, il retrouvera sa force, sa gaieté, son beau sourire clair. Pour l'aider à guérir, assurez-le de mon amitié profonde, fidèle, inaltérable. Dites-lui aussi ma volonté expresse de rester fille. Aucun homme, jamais, ne sera mon mari.

La marquise avait saisi les deux mains de sa pupille, les serrait à les broyer. Aude se dégagait :

— J'aurais aimé pouvoir vous donner une réponse meilleure, ma tante. Cela ne m'est pas possible. Ne m'accusez pas. Vous avez prononcé, tantôt, des paroles blessantes. Je ne les mérite pas. On ne commande pas à la vie... La mienne est orientée vers un éternel célibat.

Ensemble les deux femmes atteignaient la galerie, puis l'escalier. Aude dit simplement :

— Adieu, tante Yo; je prierai pour le rétablissement de votre fils. Si Dieu m'écoute, vous serez comblée...

Les prunelles lavées de la vieille dame fouillèrent le regard de M<sup>lle</sup> Le Grandier, comme pour y chercher l'explication de ces paroles. Elle vit seulement leur merveilleux reflet mauve, la frange épaisse des cils qui palpitaient, la froideur, la réserve accoutumées. Elle murmura :

— Adieu! Je souhaite que vous n'ayez point la mort de mon fils sur la conscience.

Des heures s'étaient écoulées depuis le départ de la marquise. Aude les avait vécues dans la solitude de sa chambre, sans bouger. A deux reprises, Marion était venue prendre ses ordres, pour le déjeuner d'abord, pour le départ ensuite. Elle l'avait renvoyée sans explications. Que lui importaient ces vagues occupations matérielles : la nourriture, le voyage, les caisses à boucler, les télégrammes à

expédier pour s'assurer un gîte à chaque étape du parcours prévu ?

Jehan était malade, en danger, ses jours étaient comptés peut-être... La moindre déception pouvait lui être fatale. Si la marquise n'avait rien exagéré, son état était désespéré. Aude ne pouvait point y remédier... Cependant, elle eût donné toute sa fortune pour rendre la paix à son âme troublée.

Les natures exaltées, excessives comme celle du jeune homme ne savent pas se maîtriser ; les impulsifs se lancent dans une intrigue sans s'arrêter en route, jamais. Accoutumé à ne point rencontrer de rebelles, à être entouré, recherché, encensé, le marquis n'avait pu concevoir sa défaite. Il s'était cru capable de venir à bout de la résistance de sa cousine, en insistant d'abord, en faisant intervenir sa mère ensuite ; puis, quand il avait été certain de la vanité de ses efforts, il s'était laissé envahir par la neurasthénie. A présent les siens le considéraient comme perdu.

La jeune fille leva les mains dans un geste désespéré. Pouvait-elle le laisser tomber sans l'aider à se relever ?

Elle s'assit sur les coussins du divan. Quel était son devoir ? Maintenant, elle ne voyait plus clair en elle. Devait-elle persister dans sa résistance ?...

Elle se mit debout, fit deux fois le tour de la chambre, s'approcha de la fenêtre, colla son visage brûlant à la vitre embuée, considéra l'étendue drapée de blanc comme une morte dans son linceul...

Non, vraiment, il ne lui était pas possible de laisser son cousin agoniser sans aller à lui, sans lui dire...

Cela aussi lui était défendu.

Immobile à la même place, elle réfléchit longtemps. Quand elle se retourna, sa décision était prise ; elle appela Marion :

— Nous ne partons pas, ma bonne ; pour l'instant, du moins. Défaites les valises et prévenez le chauffeur : je sors avec l'auto.

— Il fait très froid, Mademoiselle.

— Je me couvrirai. Donnez-moi ma pelisse de petit-gris, la toque et le manchon assortis, mes bottes fourrées.

— Bien, Mademoiselle.

La brave fille préparait les vêtements désignés; elle observa :

— Il va être quatre heures, la nuit tombe; Mademoiselle n'a rien pris de la journée... Rentrera-t-elle pour dîner?

— Je n'en sais rien; sans doute... Ne m'attendez pas. A mon retour, vous me servirez ici, n'importe quoi : du thé, une compote... Allez!

La femme de chambre disparut; Aude cria :

— Après tout, je ne puis pas le condamner à mort!...

## XIV

Le cabriolet<sup>7</sup> roulait comme un bolide sur la route bordée d'ormeaux dénudés. Un vent furieux secouait les pins maritimes, raides et verts en dépit de la neige et du gel. Ça et là, quelques villas aux volets clos se dressaient au penchant de la colline; des chevriers rentraient leurs troupeaux. Dans la voiture, Aude réfléchissait.

Le dos appuyé aux coussins, les paupières baissées, elle assemblait les phrases dont elle surprendrait M<sup>me</sup> d'Espeuilles. Maintenant une force invincible l'animait; décidée à tout pour délivrer son cousin de sa hantise, elle se sacrifierait.

Elle traversa Bayonne sans s'en apercevoir, longea l'avenue qui rejoint cette ville à Biarritz, ne s'arrêta ni pour contempler l'Océan, dont les vagues mugissaient et balayaient la grève obscure, ni pour indiquer la route au chauffeur. Elle avait dit simplement en partant :

— Nous allons à Hendaye, Joseph, très vite : je suis pressée.

Le fidèle garçon n'avait demandé aucune explication supplémentaire. Trois cents kilomètres le séparaient du but indiqué par la patronne; il s'efforçait de les couvrir le plus rapidement possible, et c'était tout.

Un peu après Guéthary, la jeune fille consulta le *Guide Bleu* ouvert sur ses genoux. A la lueur de la veilleuse, elle lut le nom des villages dispersés sur la route. Saint-Jean-de-Luz était proche.

Saint-Jean-de-Luz!... M. d'Aigrepont s'y était installé pour l'hiver, afin d'être à portée de ses cousins, de les entourer, de les aider, en cas de malheur. La marquise avait cité son nom tout à l'heure, comme celui du plus attentif des amis. Au lieu de continuer à rouler vers la frontière espagnole, Aude passerait au *Grand Hôtel*, se confierait au vieillard; ce serait moins pénible.

Elle n'hésitait plus. La chose qu'elle jugeait impossible le matin encore lui semblait à présent toute naturelle. Son refus opiniâtre avait causé la maladie de Jehan; elle lui ferait connaître pourquoi elle s'était montrée si cruelle. Le chevalier apprécierait...

Elle saisit le cornet acoustique pour ordonner :

— Je m'arrêterai à Saint-Jean-de-Luz, Joseph; au *Grand Hôtel*.

D'un signe de tête le mécanicien montra qu'il avait entendu.

Déjà les lumières de la ville brillaient à l'horizon. Quelques maisons basques, aux façades élégantes, s'alignaient sur la route. On pénétra dans les faubourgs. Des musiques joyeuses s'entendaient à droite et à gauche; phonographes, radio-concerts sévissaient avec fureur. Une voix nasillarde ronronnait :

Je t'aimerai toujours, toujours,  
Ville jolie, ô mes amours!...

Aude se boucha les oreilles. Comment pouvait-on

s'amuser, rire, chanter, alors qu'un être délicieux, intelligent, aimable, mourait d'amour à quelques lieues de là!...

La machine stoppait. Le chasseur du palace se précipitait pour ouvrir la portière. La jeune fille bondit, traversa le hall, où de rares clients parcouraient les journaux en attendant le souper, s'approcha du concierge et demanda :

— M. d'Aigrepont est chez lui?

L'homme parut étonné d'entendre cette jeune femme si élégante et belle réclamer le gentilhomme. Avant de répondre, il considéra les yeux brillants de fièvre, les gestes saccadés, la voix singulièrement nette de la visiteuse.

— Je vais voir, dit-il.

Il pressa sur un bouton, prit un récepteur, puis articula :

— On demande Monsieur le chevalier.

A demi tourné vers l'Australienne, il ajouta :

— Qui dois-je annoncer?

— M<sup>lle</sup> Le Grandier.

Il répéta le nom, puis raccrocha :

— Monsieur attend Mademoiselle, fit-il; le groom va la conduire.

Elle s'engouffra dans l'ascenseur, s'arrêta au troisième étage. Le garçonnet prononça :

— C'est ici, Madame!

Il frappa deux coups discrets à la porte de gauche. Un pas frôla le tapis. Le lourd panneau laqué de gris s'écarta. Aude reconnut le valet de chambre du vieil ami de sa tutrice. Elle s'enquit :

— Votre maître est là, José?

Le fidèle serviteur écarquilla de grands yeux :

— C'est-y Dieu possible! murmura-t-il. Mademoiselle ici, à la nuit? Je...

Elle l'empêcha de continuer :

— Vite, mon ami, annoncez-moi; je n'ai pas un instant à perdre.

Il l'introduisit dans un salon au classique mobilier Louis XVI anglais et tendu de velours fraise. Un grand feu flambait dans la cheminée; des livres

trânaient sur les consoles; un échiquier tronait sur la table du milieu. Des œillets pourpres s'épanouissaient dans un vase à long col.

— Monsieur achevait sa partie quand Mademoiselle s'est fait annoncer. Il reconduit son partenaire et vient aussitôt.

Quand il arriva, le chevalier trouva la visiteuse debout contre la fenêtre les mains enfoncées dans son manchon. Il s'exclama :

— Quelle joie de vous revoir, ma chère enfant ! Nous étions tous si inquiets à votre endroit !

Il la contemplait d'un air émerveillé. Elle prononça :

— J'ai à vous parler de choses très graves, Monsieur, et j'aimerais à m'assurer qu'aucune oreille indiscreète ne put entendre les paroles que les circonstances m'obligent à prononcer.

Etonné par ce préambule, le vieillard ne trouva pas un mot à répondre. En silence, il avança un siège, lui fit signe de s'asseoir, se laissa choir sur une bergère, à l'angle de la cheminée, puis déclara :

— Je vous écoute, chère petite...

Elle redressa sa haute taille, ses yeux fulgurants étincelèrent entre la double frange des cils touffus. Ses lèvres frémirent, puis nettement elle articula :

— Je ne suis pas Aude Le Grandier.

Il sursauta. Son regard prit une expression épouvantée. Lentement, il répéta :

— Vous n'êtes pas Aude Le...? Voyons, mon enfant, reprenez-vous... La fièvre vous agite, un peu de surexcitation... bien explicable vous fait divaguer.

Sèchement, elle martela :

— Je ne suis pas Aude Le Grandier.

Après un court silence, elle ajouta :

— Rassurez-vous, Monsieur : j'ai toute ma raison.

Des questions se pressèrent en foule sur les lèvres du vieillard. Elle les retint :

— Ecoutez-moi bien, chevalier, sans m'interrompre, surtout. Il me faut tout mon courage pour

essayer de me justifier de la supercherie dont je me suis rendue coupable... involontairement. Une promesse sacrée me liait. Après maintes hésitations, j'ai cru devoir faillir à mon serment. Quand vous m'aurez entendue, vous jugerez...

M. d'Aigrepont ébaucha un geste d'encouragement; elle poursuivit :

— Aude Le Grandier est morte à Derby, petite localité australienne où ses parents possédaient d'immenses propriétés. Elle vécut à peine quelques heures. On n'osa pas apprendre à sa mère le malheur qui la frappait. Dans l'état de faiblesse où elle était, un chagrin aussi violent eût pu lui être funeste. De connivence avec le médecin et la garde, son mari décida de substituer un baby vivant et sain au petit cadavre étendu dans son berceau de dentelles. A peu près au même moment, la veuve d'un colon de réputation douteuse venait de mettre au monde une fillette parfaitement constituée. Le chagrin, la misère, les privations de toutes sortes avaient ruiné la santé de la malheureuse. Il était à prévoir qu'elle ne ferait pas de vieux os. Moyennant une rente viagère assez importante, le médecin de M<sup>me</sup> Le Grandier lui acheta son enfant; puis, dans le plus grand mystère, emporta le pauvre petit être à la plantation Le Grandier, le coucha dans le moïse de l'héritière, et le tour fut joué.

« Sa pauvre mère succomba quelques semaines plus tard. A la fin de l'année, une épidémie de variole emportait le docteur et la garde complices de la machination.

« Désormais, M. Le Grandier pouvait dormir tranquille. Les seuls témoins renseignés disparus, la petite Gwendolyn Carruthers, élevée au lieu et place de son bébé, ne connaîtrait jamais le secret de sa naissance.

« Je suis la fille de cette malheureuse.

« Choyée, adulée, parée par la riche Anglaise qui me prenait pour son enfant, j'eus une adolescence heureuse et préservée. Un jour, ma mère adoptive s'alita. Une fièvre maligne, fréquente dans ces con-

trées, la prit. Huit jours après on l'emportait vers l'étroit cimetièrè où ceux de sa famille l'avaient précédée pour l'éternel repos.

« Des années s'écoulèrent. Je les vécus près de M. Le Grandier sans le quitter jamais. Un précepteur venu de Melbourne était chargé de m'instruire. Les employés du ranch me donnaient des leçons d'équitation, d'escrime, de natation. Mon père m'apprenait à danser, à manier la raquette de tennis, les crosses de golf. Il s'était institué mon maître ès arts d'agrément et se réjouissait de mes progrès.

« Il comptait demeurer à Derby jusqu'à mon vingtième anniversaire, après quoi il affermerait ses domaines et rentrerait en Europe, où il désirait m'établir.

« Le sort en décida autrement. Anémié par le rude climat de l'île, fatigué par les soucis, les préoccupations, atteint d'une maladie de foie dont les crises se multipliaient sans qu'on pût y remédier, il tomba malade. Une opération fut jugée nécessaire. Il n'eut pas la force de supporter le voyage de la plantation à la clinique. La veille du jour fixé pour l'intervention chirurgicale, un abcès de la vésicule biliaire se déclara. Les spécialistes les plus éminents, réunis en consultation, le jugèrent perdu. Conscient de son état, il fit appeler un prêtre, s'entretint longuement avec lui, reçut les derniers sacrements, puis me fit appeler.

« Un désespoir terrible m'accablait. J'aimais passionnément celui qui m'avait donné tant de preuves de sa tendresse. Ecroulée au pied de son lit, je sanglotais éperdument, sa main moite contre mes lèvres. Il me releva. Aveuglée par les larmes, à demi inconsciente des événements, je me jetai à son cou; il me repoussa doucement, puis d'une voix grave, dont chaque intonation demeure précise à mon oreille, il me conjura d'être courageuse. Longuement, il se lamenta à l'idée de me laisser seule sur la terre, sans amis, sans parents; s'excusa de m'avoir élevée trop égoïstement et pour son unique satisfaction, puis me fit jurer sur l'Évangile de

partir pour Londres au lendemain des obsèques, d'aller trouver mes *sollicitors*, de prendre connaissance d'une lettre déposée dans leur coffre et jointe au testament par lequel il m'instituait sa légataire universelle, selon la loi française à laquelle il n'avait jamais cessé d'être soumis. En termes pressants, il m'adjura de respecter aveuglément ses ultimes volontés et de m'y soumettre sans protester.

« Le lendemain tout était terminé. Selon les instructions dictées par le défunt, le vicaire du village câbla aux hommes d'affaires de M. Le Grandier, leur annonça la pénible nouvelle, et aussi mon prochain départ.

« Une semaine plus tard, je prenais passage sur un bateau à destination de Liverpool.

« C'était mon premier voyage. Tout m'étonna. Les habitudes, l'élégance, l'agitation de mes semblables m'affolèrent. Grandie dans la solitude, j'étais une vraie sauvage, ignorante des mœurs féminines, de la coquetterie, des bavardages puérils. Pour fuir les compagnies trop bruyantes, pour échapper aux regards, je m'enfermai dans ma cabine et refusai d'en sortir, même pour les repas. Je pleurais jour et nuit. L'absence du père uniquement chéri me laissait sans courage.

« Ce cruel parcours s'acheva enfin. Les avocats de M. Le Grandier m'attendaient au port. Ils m'emmenèrent chez eux, me présentèrent à leurs familles. Leurs enfants m'entourèrent, m'accablèrent de questions, voulurent m'entraîner le soir même au théâtre, au dancing. J'eus toutes les peines du monde à leur résister. A leurs amabilités j'opposai une réserve glacée; elles prirent ma timidité pour de la hauteur et ne se préoccupèrent plus de moi. Je pus m'isoler à ma guise, aller et venir, visiter la ville, puis m'enfermer chez moi pour prendre connaissance des dernières volontés de celui que j'appelais encore daddy.

« La lettre de M. Le Grandier contenait la vérité. Par elle je sus ma naissance, le sang dont mes

veines étaient chargées, le métier de Jack Carruthers, la misère de sa femme...

« Quand je me fus ressaisie, je songeai à fuir, à me terrer dans un coin ignoré de Cornouailles, à y vivre de modestes rentes, à distribuer aux pauvres le surplus de cette fortune qui m'appartenait par la décision expresse de mon père adoptif.

« Cela ne m'était pas permis. M. Le Grandier avait prévu ce sursaut de mon orgueil,... c'est pourquoi il m'avait fait jurer de respecter ses désirs, de suivre exactement la voie ouverte devant moi par sa prévoyante affection. Il ajoutait que cette révélation du secret de mon origine lui avait été imposée par son directeur de conscience. En catholique soumis à sa foi, il avait obéi. En revanche, il m'ordonnait de garder pour moi seule ce terrible aveu, de n'en faire état ni auprès de ses hommes d'affaires ni de leurs parents, et de tâcher d'oublier les Carruthers... Cela sous peine d'offenser gravement sa mémoire.

« Pendant plusieurs jours je demeurai claustrée dans ma chambre, sans consentir à voir mes hôtes, à me mêler à leur vie. J'alléguais mon grand deuil pour éviter de paraître quand ils recevaient, et me rendais tout bonnement odieuse à chacun par ma misanthropie.

« Cependant la succession de M. Le Grandier était réglée. Il avait laissé toutes choses dans un ordre parfait, et quelques signatures suffirent à me mettre en possession de l'énorme fortune dont je bénéficiais. Depuis quelques mois j'étais émancipée, d'ailleurs. Néanmoins daddy avait tenu à m'assurer d'un appui, d'un soutien, d'une famille, d'une tutelle morale surtout. Je trouverais l'un et l'autre chez la marquise d'Espeuilles, son amie de toujours, sa camarade d'enfance et la marraine de celle dont je portais le nom.

« J'avais juré d'obéir; je tins parole.

« Une semaine plus tard, j'arrivai à *Terre-Blonde*. Vous savez avec quelle bonté, quelle bienveillance on m'y accueillit. Vous n'ignorez pas

davantage l'attitude distante, la réserve hautaine, la sauvagerie dont je récompensai les amabilités de mon entourage. Et pourtant j'étais touchée de l'affection de tante Yo, des gentillesse dont m'accablait Magali, des prévenances de Jehan... Parfois un élan me poussait à me jeter dans les bras de ma marraine, à la remercier... La conscience de mon indignité me retenait. Je ne devais pas capter l'affection de ces personnes dont je surprenais la bonne foi. Elles me croyaient la fille de leur camarade d'autrefois, et j'étais seulement l'héritière d'étrangers modestes.

« Chaque jour grandissait en moi l'impression que j'étais une intruse dans ce milieu raffiné. Alors, au lieu de me montrer aimable, reconnaissante, je fuyais au fond du parc ou dans ma chambre, je m'éloignais du groupe d'amis conviés pour me faire fête; je me tenais à l'écart, je clamais bien haut mon dédain du plaisir. Je mentais en parlant de la sorte. Comme les filles de mon âge, le bal m'attirait. Hélas! le sentiment de mon indignité me retenait d'y participer.

« Depuis la révélation terrible, j'avais résolu de ne point me marier. Aucune puissance terrestre n'aurait pu me convaincre d'avouer mon ascendance, et je ne me sentais pas le droit de me fiancer sans dire à ma future famille toute la vérité. Froidement j'avais organisé ma vie. Je voulais rester à *Terre-Blonde* jusqu'à ma majorité. A ce moment, j'aurais richement doté M<sup>lle</sup> Vétheuil, puis je serais retournée en Australie. J'avais compté sans ma faiblesse. Jehan arriva. Il me plut dès la première minute. Je n'en laissai rien paraître et feignis l'indifférence. Cependant il me recherchait; je redoublai de prudence. Un jour il me confia son désir de me donner son nom. Ce fut une scène terrible. Il pria; j'ironisai, clamai mon indifférence, ma sécheresse de cœur. Le lendemain, ma tanté renouvela sa demande. L'idée ne me vint même pas d'accepter. Je ne pouvais consentir à devenir la marquise d'Espeuilles sans raconter exactement l'histoire doulou-

reuse dont je viens de retracer pour vous les principaux épisodes. J'aimais, j'estimais, je respectais trop profondément ma tutrice et son fils pour entrer dans leur famille sous un faux nom. La fille d'un paysan taré ne pouvait usurper un des titres les plus glorieux de l'armorial français. Gwendolyn Carruthers n'avait pas le droit d'arborer les trois merlettes d'or du blason de Jehan. Je préférais marcher sur mon cœur plutôt qu'avouer cette humble origine à celui dont l'amour s'offrait si entièrement à moi.

« Je ne saurais décrire la douleur qui m'envahit alors. Le bonheur passait, je le tenais à ma portée, et je devais faire la dédaigneuse, refuser de mettre ma main dans celle qui se tendait, prononcer des paroles blessantes et meurtrir à jamais l'homme dont la recherche comblait mon espoir.

« Je m'y résignai pourtant.

« Pouvais-je dire à ma tutrice ma véritable identité? Lui conter les prouesses de mon père, les extravagances, la vie misérable de Mary Carruthers?

« Il est des choses impossibles à réaliser. Celle-là est du nombre. Alors je choisis l'unique moyen qui s'offrait à moi : disparaître.

« Je partis. Des mois passèrent; je me croyais oubliée. Le calme, le silence aidèrent au rétablissement de mon équilibre. Je me préparais à abjurer l'anglicanisme, où M. Le Grandier m'avait enregistrée. A la dernière minute, je différai mon baptême. Je ne pouvais concevoir la perspective d'entrer dans une religion de franchise, de confiance, de pitié, sans dévoiler la vérité entière, absolue, à mon directeur. Et je reculais de jour en jour l'aveu.

« Cet état de choses eût pu durer longtemps encore. L'ignorance où j'étais de M<sup>me</sup> d'Espeuilles et de son fils me permettait de croire à leur bonheur. J'avais appris, au hasard d'une rencontre, les accordailles de M<sup>lle</sup> Vétheuil, et je me réjouissais sincèrement de la félicité de la chère petite, de sa chance aussi, quand, ce matin, ma tutrice est entrée

dans mon appartement. Par elle j'ai appris l'état de découragement, de faiblesse nerveuse où se trouve son fils, et aussi que ma froideur, ma méchanceté, mes refus avaient causé le mal dont il souffrait.

« Sur le moment, je n'ai pas voulu céder. A toutes les prières j'ai résisté. Fermement, j'ai renouvelé ma promesse de rester fille. Elle est partie...

« Alors j'ai fait un retour sur moi-même; j'ai réfléchi que le serment exigé par M. Le Grandier ne tenait pas devant la détresse de mon cousin, le chagrin de ma tutrice. Je compris de quelle abnégation était fait l'amour de cette mère pour son enfant; je me rappelai ses prières; une honte terrible m'envahit de les avoir dédaignées. Pour qu'une femme de l'âge, de la situation, du caractère de tante Yo vint me supplier, il fallait que sa tendresse pour son fils primât tout autre sentiment. Cette constatation me brisa. Je voulais bien souffrir, passer mes jours et mes nuits à gémir sur ma misère, à clamer mon renoncement, mon indignité, mais je ne pouvais tolérer l'idée de leur angoisse, à eux,... de leur douleur, de leur diminution physique et morale. Rien au monde n'eût pu m'obliger à vivre avec cette responsabilité. Ma cruauté m'épouvanta, ma férocité aussi, envers cette mère suppliante et désolée. J'ai sauté dans ma voiture et suis partie; je voulais la poursuivre, la rejoindre, lui conter mon douloureux roman. En approchant de Saint-Jean-de-Luz, votre nom a traversé mon souvenir. J'ai compris combien il me serait plus facile de parler en tête à tête avec vous. Vous êtes son parent, son ami, vous la connaissez mieux que quiconque... Vous lui transmettez ma confession, mes excuses; elle vous écouterà...

« Allez à Jehan, chevalier; dites-lui mon désespoir, ma détresse, et aussi que je l'aime de toutes les forces de mon être, de toute ma volonté, depuis le premier jour. »

Elle s'était levée. Appuyée à la tablette de la cheminée, elle fixait le vieux gentilhomme. Il murmura :

— Ma pauvre petite ! Quelle horrible tragédie ! Mais, vraiment, vous exagérez vos scrupules. M. Le Grandier, en vous élevant près de lui, a fait de vous sa véritable enfant.

— Son sang ne coule pas dans mes veines. Je porte son nom, je jouis de sa fortune, mais je suis vraiment une Carruthers. Cela, ma tutrice doit le savoir, pour comprendre les raisons de ma sécheresse de cœur, de ma conduite. Dites-le-lui, en appuyant... Obtenez-moi son pardon, celui de son fils...

Un soupir souleva sa poitrine. Des larmes embuèrent ses yeux ; elle pinça les lèvres ; ses doigts se crispèrent sur le bois de la table. Elle conclut :

— Vous savez tout. Faites-en près de vos amis l'usage que vous jugerez bon. Je vous laisse le champ libre. Adieu !...

Elle s'inclina, très vite. La porte se referma sur elle. Un instant plus tard, l'automobile reprenait en quatrième vitesse la route parcourue deux heures avant.

## XV

Aude avait repris sa vie paisible, effacée, sa broderie, ses rares lectures, ses visites à l'oratoire des Réparatrices, ses longues conférences avec l'abbé Sarton.

Son tourment s'atténuait. Si sa tendresse pour Jehan demeurerait toujours aussi forte, si elle souffrait de ne pouvoir être à celui qu'elle aimait et dont elle était chérie, elle était heureuse de lui avoir dévoilé le secret de son attitude.

Maintenant, la marquise et son fils savaient. Ils ne l'accusaient plus de cruauté.

Elle pensait à eux sans cesse, se demandait comment ils avaient supporté ses révélations. Ils la maudissaient, sans doute; la méprisaient aussi. C'était inévitable. Cependant elle s'étonnait de ne recevoir aucune nouvelle du chevalier. Sa démarche à Saint-Jean-de-Luz méritait quelques lignes de pitié... Pourquoi la laissait-il sans nouvelles du marquis?

La pauvre fille eût tant désiré savoir comment il était, s'il avait repris le dessus, si sa neurasthénie se dissipait...

Depuis sa confession au vieux gentilhomme, une seule lettre lui avait été apportée : c'était un aimable billet de la princesse Golourine. Elle annonçait, avec un luxe de détails pompeux, son mariage avec le duc Ramon de Val-Casa-Corral y Monguadorès, grand d'Espagne, apparenté aux meilleures maisons de l'ancienne aristocratie, et l'un des sept nobles dont le titre comportait le privilège d'entrer à cheval dans les églises... La Cosaque se disait ravie de son destin; son fiancé l'aimait à la folie, et elle lui rendait avec usure sa tendresse et son admiration.

Cette missive amusa l'exilée. Elle se réjouit de l'enthousiasme de la future duchesse, répondit un mot de félicitations fort chaleureux, et n'y songea plus.

A force de vivre repliée sur elle-même, de cristalliser sur l'idée fixe, sa santé s'altéra. Elle perdit le sommeil, l'appétit, le goût du travail. Pendant de longues heures, elle demeura immobile à sa fenêtre, les yeux fixés sur les coteaux de Jurançon, les mains inertes, l'esprit absent.

Inquiète, Marion appela un médecin. Il fut effrayé de l'état de dépression de la jeune fille, ordonna un changement d'air immédiat, recommanda un séjour à Nice, des distractions, du mouvement, des horizons nouveaux.

Elle refusa de se déplacer. Aucun site ne l'attirait. Elle se plaisait dans la solitude, la paix, le recueillement. Le médecin insista. Elle l'envoya

promener, gronda sa camériste de l'avoir fait venir, se terra davantage dans son appartement.

Ce régime de claustration ne lui convenait point. Elle changeait à vue d'œil. Ses joues se creusaient, ses yeux s'entouraient d'un cerne mauve; des crises de larmes la secouaient.

La fidèle servante s'affola. Comment faire pour obliger la jeune fille à se soigner? L'idée la prit d'écrire à M<sup>me</sup> d'Espeuilles. Elle n'osa la mettre à exécution. Sa maîtresse ne lui avait fait aucune confiance, cependant elle était assez intelligente pour comprendre qu'un drame avait séparé la marquise et sa pupille.

Depuis son départ de *Terre-Blonde*, M<sup>lle</sup> Le Grandier n'avait jamais prononcé le nom de sa tutrice. La brave domestique avait imité sa discrétion.

L'hiver s'acheva au milieu de ces inquiétudes. Le printemps et ses verdure toutes neuves n'amenèrent aucune amélioration à la nervosité de la malade. Au contraire, sa fébrilité s'accrut. Maintenant, elle refusait obstinément sa porte aux dames d'œuvres qui la visitaient parfois. Son directeur lui-même ne put forcer la consigne.

Un matin, Aude ne put se lever. Cette fois, Marion prit sur elle-même d'introduire le docteur. Sur les conseils de ce dernier, un neurologue éminent fut appelé en consultation. Celui-ci ordonna le départ immédiat de la jeune fille. En dépit de ses récriminations, elle dut se soumettre. Une ambulance-auto fut avancée; on y coucha M<sup>lle</sup> Le Grandier; la femme de chambre s'assit à sa droite, le médecin à sa gauche. Le soir même, elle était installée dans un pavillon particulier édifié au fond du parc d'un couvent d'Arcachon converti en maison de repos.

Aude ne connut rien de ce voyage. Abrutie par les calmants, elle traversa les Landes sans y prêter d'attention. Les lèvres serrées, les paupières closes, elle sommeilla les trois quarts du parcours.

Au réveil, elle se trouva dans une chambre incon-

nue, ouvrit la bouche pour appeler Marion, n'eut pas la force d'articuler un son et perdit connaissance.

Pendant trois semaines, elle demeura dans un état désespéré. Sa stupeur était complète. Elle ne se rendait compte de rien. Son regard atone flottait sur la pièce, se portait sur les meubles, s'arrêtait à la fenêtre où les roses s'accrochaient, se tournait vers la muraille et comptait inlassablement les fleurs de la tapisserie.

Le docteur ne savait à quoi attribuer cette étrange prostration. M<sup>lle</sup> Le Grandier ne souffrait point, c'était visible. Elle ne se plaignait pas, refusait seulement de manger, de boire, de changer de place. Son cœur battait normalement; sa température n'était pas inquiétante. Son esprit seul était atteint. Alors, on ne lui indiquait aucun traitement; on se contentait de lui ordonner le calme, le repos, l'absence d'émotions. A la longue, l'équilibre se rétablirait dans ce moral ébranlé, nul ne pouvait en douter.

Les semaines glissèrent vers le passé. L'été naquit. La jeune fille sortit de sa torpeur. Comme on s'éveille après un cauchemar affreux, elle ouvrit les yeux, se souleva sur son coude, promena alentour un regard étonné, ne reconnut pas l'habituel décor de velours cerise et de bois doré, distingua le visage anxieux de Marion assise à son chevet, et fondit en larmes.

Elle était sauvée. Le docteur l'affirma lors de sa visite quotidienne. Sauf complications imprévisibles, M<sup>lle</sup> Le Grandier se remettrait rapidement. Bien entendu, on devrait lui épargner pendant quelque temps encore tout sujet de tristesse, éviter d'évoquer devant elle les souvenirs d'une époque pénible, où sans doute elle avait subi un choc nerveux; la distraire, la consoler si elle pleurait.

— La convalescence sera longue? demanda la fidèle servante.

Le praticien écarta les bras en signe d'impuissance :

— On ne peut prévoir... Tout dépend de la volonté de votre maîtresse. Si elle se ressaisit, tout ira bien.

La guérison devait être rapide.

En quelques semaines, Aude retrouva ses forces, se leva, quitta sa chambre, se promena dans le jardin. Elle ne demandait aucun renseignement sur sa présence à Arcachon, dans ce logis inconnu, se laissait aller au bonheur de reprendre goût à la vie, d'aspirer avec délices les senteurs résineuses éparses dans l'air, d'admirer la grâce ailée des papillons blancs qui volettent en cercle autour des corbeilles, d'écouter surtout le grand murmure de la terre au repos.

Un soir, elle se sentit assez forte pour faire le tour du parc sans appui et entrer à la chapelle. Au retour, elle s'arrêta longtemps devant la pièce d'eau.

Le petit lac endormi dans sa ceinture de nymphéas et de nénobos la fit songer à *Terre-Blonde*. Subitement, elle revit le manoir de briques rouges, la terrasse où les orangers devaient être en fleur, la roseraie aux plates-bandes rectilignes, l'allée des cèdres et la Pomone de marbre au piédestal rongé de lichens.

Elle secoua la tête...

Comme tout cela était loin! Tant de choses s'étaient passées depuis le jour où, pour la première fois, elle avait franchi le seuil du château!... Qu'étaient devenus sa marraine et Jehan? Le récit de M. d'Aigrepoint l'avait guéri, sans doute. A présent, il n'en voulait plus à l'orpheline dont la présence avait semé le trouble dans son esprit. Il avait rejoint son nouveau poste. Une autre jeune fille l'intéressait. Elle murmura :

— Tant mieux! Il oubliera les heures cruelles; une image radieuse s'imposera à sa pensée, le captivera. Il s'apercevra de sa beauté, de sa noblesse; il l'aimera,... sera heureux... Dieu veuille le combler de ses bénédictions!

Elle s'était laissée tomber sur un banc de pierre niché dans un bosquet de chênes verts. Les mains

croisées sur ses genoux, le regard vague, elle considérait la mosaïque éclatante des parterres, les taches de soleil sur les pelouses ras tondues.

Le soir tombait. Dans le hallier proche, les oiseaux se perchaient pour la nuit. Elle se mit debout, franchit le petit pont jeté sur le ruisseau chargé d'alimenter l'étang, s'accouda un moment à la balustrade, considéra l'eau transparente, les nénuphars blancs, roses, jaunes, s'attarda près des roseaux qui murmuraient sous la brise, puis s'adossa au tronc d'un bouleau et contempla l'horizon strié de pourpre et d'or.

Un pas léger froissait le sable de l'allée; elle se redressa. Marion débouchait du sentier. Elle courait presque.

— Je cherchais Mademoiselle. Il se fait tard, dit-elle.

— Je rêvassais; j'ai oublié l'heure...

— Le serein tombe déjà...

M<sup>lle</sup> Le Grandier s'était remise à marcher. Elle observa :

— Les nuits commencent à fraîchir. L'automne est là... Je ne voudrais point le passer ici. Avec la permission du docteur, je changerai de résidence. Je n'ai pas renoncé à visiter l'Espagne. Je renouvellerai volontiers les projets anciens.

La camériste ne répondit pas; elle se hâtait, ouvrait la porte du pavillon. Sur le seuil, elle se tourna pour annoncer :

— On attend Mademoiselle au parloir.

Elle refusa de répondre à l'interrogation lisible dans les yeux de sa maîtresse, s'enfonça dans les profondeurs du vestibule et disparut.

La jeune fille entra dans le petit salon.

Un homme se tenait debout au milieu du tapis. En apercevant la jeune fille, il tendit les bras. Un cri fusa de ses lèvres :

— Aude!... Aude chérie!!!...

Un élan impulsif la poussa dans les bras du visiteur. La tête contre son épaule, elle murmura :

— Jehan!... Vous!... Pourquoi?...

— Parce que je vous aime!... J'ai voulu vous le répéter, vous le faire comprendre...

Elle l'interrompit :

— Le chevalier ne vous a donc rien dit?

Il eut un beau sourire :

— Nous savons tout : le passé, vos scrupules, l'infinie délicatesse de votre cœur, et nous sommes fiers de vous... Ma mère est impatiente de vous embrasser, de vous confier le bonheur de son enfant aussi. Je serais venu depuis longtemps si ma santé ne m'avait obligé à quelques ménagements... J'ai été très malade, Aude... A présent, je suis guéri,... solide; je viens vous chercher.

Elle ferma les yeux, écrasée par la violence de son allégresse. Incapable d'articuler un son, elle enfouit son visage au creux de l'épaule de son cousin et se mit à pleurer.

Il la consola :

— Pourquoi n'avez-vous pas compris dès la première minute la force du sentiment dont mon cœur débordait? Que m'importe l'histoire de ces Carruthers dont j'ignorerai toujours l'existence?

— Vous deviez la connaître, cependant. Ma loyauté se refusait à vous laisser dans l'ignorance d'une substitution dont je profitais.

— Pour maman, pour le chevalier, pour moi, vous êtes l'enfant issue du mariage de M. Le Grandier avec miss Linton. Nous ignorons le reste.

Il la dévisagea, bouleversé et ravi de la tenir contre sa poitrine. Un tremblement dans la voix, il poursuivit :

— Venez dans ma maison, Aude. Vous en serez la reine estimée, respectée, choyée. Mes jours s'écouleront à tâcher de vous plaire. Mon cœur réglera ses battements sur les vôtres.

Ses bras noués autour des épaules splendides, ses lèvres dans les cheveux d'or fluide près de la tempe, il gémissait :

— Je vous aime, chérie; je vous aime!...

Elle s'écarta doucement :

— Moi aussi, je vous aime! Vous êtes pour moi

le présent merveilleux, l'avenir, l'honneur, la fierté... Cependant je reconnais mon indignité. J'en souffre. C'est pourquoi je me suis éloignée de votre route.

Il sourit pour riposter :

— Folle, folle chérie qui redoute mes regrets ! Soyez en paix, amie : jamais un mot touchant votre secret ne sortira de mes lèvres. Je vous l'ai dit tout à l'heure : nous n'y songeons plus. Une seule chose existe : ma tendresse, l'estime dont vous la payez, notre félicité future, si longue, si parfaite...

Il s'interrompit ; ses yeux interrogèrent sa compagne. A mi-voix, il murmura :

— Vous me croyez, n'est-ce pas ? Dites?... ma chère,... ma chérie,... ma conscience, mon guide, mon soutien...

Elle hocha la tête de haut en bas. Il continua :

— Ne tardez pas à m'accompagner, alors. Maman et mon parrain m'attendent au palace ; ils ont hâte de vous serrer contre leur cœur, de vous revoir bien portante, énergique, prête à les rendre heureux par votre présence.

Il la contempla longuement et reprit :

— J'ai attendu pour vous parler de ces choses, mais puisque vous voilà maintenant ma promise confiante et sûre, dites-moi pourquoi vous ne nous avez pas fait appeler ces derniers mois ? Vous étiez souffrante, triste, et je n'en savais rien. Je ne connaissais même pas votre nouvelle résidence... J'ai dû aller vous chercher à Pau. Là on m'a tout raconté...

Elle cacha son visage dans ses mains, puis balbutia :

— Je n'osais pas. Depuis ma visite à Saint-Jean-de-Luz, vous m'avez laissée sans nouvelles. M. d'Aigrepont lui-même se taisait... Alors, j'ai cru,... j'ai pensé...

— Des extravagances, sûrement, et vous avez dû vous aliter... A ce moment, je n'étais pas en état de courir à vous. J'ai attendu « l'exeat » du docteur. Quand il m'a permis de me mettre en route, je n'ai pas perdu un instant.

Un rire léger surgit de ses lèvres; il conclut :

— Et maintenant, les mauvaises heures sont passées. La route s'ouvre large, lumineuse, semée de roses devant nous. Nous la suivrons sans crainte, appuyés l'un sur l'autre, fiers de nous être rencontrés, devinés, compris... Dans quelques jours, Pat et Magali s'uniront devant Dieu et les hommes... Vous assisterez au mariage avec moi, comme ma fiancée respectée, chérie; puis quelques semaines plus tard, au début de décembre, si vous voulez, ce sera notre tour. Je suis nommé en Grèce; nous passerons à Athènes les mois qui suivront notre bonheur... Après, si la « carrière » vous déplaît, je démissionnerai...

Elle posa sa main ferme sur les lèvres de son fiancé :

— Ne dites pas de folies, mon bien-aimé... Où vous irez désormais, je serai comblée... Votre ciel sera mon ciel; votre terre, ma terre; votre foi, ma foi... Et, si le Ciel nous envoie des peines, je veux être seule à les porter. Nous partagerons la bonne fortune, les joies, et, si Dieu veut, la chaîne sera légère à nos épaules unies.

FIN

# la Collection STELLA

---

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles, par sa qualité morale et sa qualité littéraire.

# la Collection STELLA

---

publie deux volumes par mois. Elle constitue donc une véritable publication périodique. Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger, **abonnez-vous** pour **35 francs par an** seulement (au lieu de 48 francs pour 24 volumes à 2 francs).

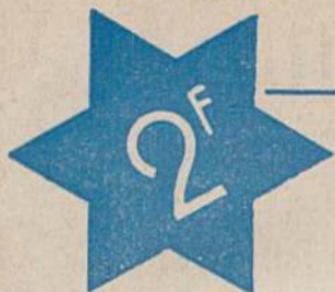


Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-**poste** ou mandat-**chèque**, à

**M. le Directeur du PETIT ÉCHO DE LA MODE, 1, rue Gazan, Paris-14<sup>e</sup>**

(Compte chèque postal Paris 28-07).

N° 456 — 10 Mars 1939



La Collection  
**'Stella'**

PUBLIE

2 volumes par mois

Editions du PETIT ECHO DE LA MODE  
1, rue Gazan, Paris (XIV<sup>e</sup>)